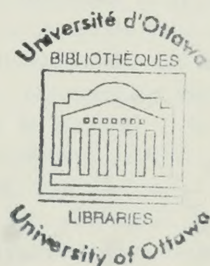

U d'/of OTTAWA
39003004614102




HEROS DE LA NOUVELLE FRANCE

par

Frédéric de Kastner



Troisième série

Les La Vérendrye père et fils, Dufrost de la Jemeraye

et la découverte du Nord-Ouest.



Une visite aux

GRANDS MAGASINS-

- à Départements

Z.PAQUET

Québec

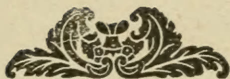
AVANT-PROPOS

Lecteur frivole qui t'attends, en lisant cette histoire des La Vérendrye, à des aventures extraordinaires, aux grands coups d'épée des romans de chevalerie, aux chevauchées fantastiques de quelque héros amoureux accourant aux secours de la bien aimée, lecteur frivole qui aimes le panache, les étendards flottants, les coups de cymbale et de trompette, les défilés superbes et triomphants, et ne saurais te figurer la gloire et la conquête sans ces accessoires brillants mais frivoles, dépose ce livre, laisse de côté cette histoire de la découverte du nord-ouest. Et pourtant, sache le bien, aucun récit ne fait plus honneur à la France, si tu es Français, à l'humanité en général, si tu t'intéresses à tout ce qui est humain. Non, peiner et suer pendant 12 ans pour aller du lac Supérieur au Montagnes Rocheuses, un trajet que nous pouvons faire aujourd'hui en 48 heures dans un train où l'on trouve tous les conforts de la civilisation ; ramer des journées entières en remontant comme en descendant les cours d'eau dans des chenaux souvent étroits et obstrués, à travers un dédale d'îles sans nombre et, comme diversion et soulagement à cette fatigue des bras, faire entrer le dos et les reins en jeu, à leur tour, dans de nombreux portages, par de mauvais chemins, parfois des fondrières effroyables ; braver le danger des rapides tumultueux, perfides pour ceux qui ne joignent pas une parfaite justesse de coup d'œil et le plus grand sang-froid à la force du biceps ; se garder sans cesse, la nuit, contre les Indiens et les fauves, sous peine de se réveiller dans la mort, et s'en méfier pendant le jour ; passer quelquefois des journées entières à se soutenir en mangeant des fruits ou des herbes sauvages, quand la chasse ou la pêche ont manqué et que les provisions font défaut ; être inondé du matin jusqu'au soir ou mangé par les moustiques et autres petits démons de la classe des insectes ; enfin, en hiver, franchir de vastes espaces en raquettes en se faisant des trous dans la neige

pour y dormir ; rester des semaines entières sans pouvoir changer de vêtements, et faire tout cela tranquillement, sans galerie pour applaudir, par la simple inspiration du devoir. non, en vérité, ce n'est point poétique, ça ne dit rien à l'imagination, ça n'évoque à nos yeux qu'une existence dure et austère, des pauvres diables aux figures hâves, émaciées, aux membres amaigris par la maladie, la fatigue, la privation et la souffrance. Que dis-je, dans ce tableau peu alléchant, il y a de quoi amener sur les lèvres des petites dames et des beaux messieurs toutes les interjections qui expriment le plus fortement le dégoût. Mais si, ami lecteur, tu as un cœur de patriote ou simplement d'homme dans la poitrine, reprends ce petit livre, lis l'histoire des La Vérendrye et de la Jemeraye, et tu verras alors que dans le livre d'or de notre race ou d'autres races, jamais figures plus hautes moralement n'ont travaillé et souffert pour un idéal. C'est que, chez ces vaillants, auxquels le culte du veau d'or était inconnu, il y avait une idée maîtresse, celle qui met autour de certains fronts le nimbe de la vraie gloire. Véritables templiers du Nouveau-Monde, mais supérieurs à ceux de la Palestine en intelligence et leurs égaux, au moins, en courage, ils n'avaient pour but que d'étendre le champ de la France et celui de la civilisation. C'était là leur ambition suprême, à laquelle ils ont sacrifié leur bien-être et leurs intérêts matériels. Aussi, quand on étudie, comme je l'ai fait, et qu'on suit pas à pas ces nobles vies, quand on pense aux travaux accomplis par ces preux, aux dangers qu'ils ont affrontés, aux sacrifices qu'ils ont librement consentis, aux obstacles qu'ils ont surmontés à force de persévérance, de fois à autre, on s'arrête sur la route de leur splendide odyssée et, comme au seuil d'un lieu saint consacré par la vénération des fidèles, on contemple, frappé de respect.

Mon intention était de me lancer immédiatement, après cet avant propos, dans le récit de la découverte du nord-ouest, mais, à la réflexion, j'ai pensé qu'il serait préférable de présenter d'abord au lecteur un tableau de la vaste région encore si peu connue relativement qui, depuis vingt ans seulement, par l'inauguration du Canadien-Pacifique, a été ouverte à la civilisation. Si je n'avais pas présenté ce tableau à part, le récit historique

aurait été coupé à chaque instant par les descriptions géographiques et aurait perdu tout intérêt pour le lecteur. J'aurais en outre été obligé à des répétitions sans nombre. Une fois le récit historique commencé, je n'ai décrit géographiquement que la première partie du trajet des découvreurs, celle qui s'étend du lac Supérieur au lac Winnipeg. Pour ma description du nord-ouest, j'ai puisé mes documents dans six ouvrage différents ou parties d'ouvrages qui, ensemble, comptent environ 1,500 pages, c'est-à-dire la matière de cinq à six bons volumes ordinaires. Naturellement, ce n'a été de ma part qu'un travail de triage et de traduction, mais je peux affirmer au lecteur que je l'ai trouvé parfois plus ardu à composer que les pages originales dans lesquelles on peut laisser libre cours à la fantaisie. La grande difficulté était le choix des matériaux à extraire, de manière à présenter un tableau aussi complet et en même temps aussi intéressant que possible, sans toutefois le surcharger de détails inutiles. Heureux si j'ai réussi à satisfaire le lecteur, ça été mon ambition. Si je ne suis pas arrivé à la perfection, il voudra bien se rappeler que la gloire de l'homme consiste moins à y atteindre qu'à y marcher.





LE NORD-OUEST

Etendue.—Système hydrographique, Saskatchewan, rivière Rouge, Assiniboine. —Le groupe des lacs : Winnipeg, Winnipegosis, Manitoba. – Montagnes et terrasses.—Le sol.—Climats, inconvénients et avantages.—Faune.—Animaux intéressants, comment mener un attelage de chiens.— Flore.— Minéraux. —Aspect de la prairie.—Les Indiens.—Le Keewatin.—Compagnie de la baie d'Hudson, sa politique constante, la vie dans les postes de la compagnie.—Une ferme au Manitoba.—Quelques tableaux statistiques.—L'avenir.

Report on the exploration of the country between Lake Superior and the Red River settlement (rapport sur l'exploration du pays entre le lac Supérieur et l'établissement de la rivière Rouge), 1857-58 (1). *Mgr Taché*, évêque (2) de Saint-Boniface, Esquisse sur le nord-d'ouest de l'amérique, 1869. *The Rev. Daniel Gordon*, Mountain and Prairie, a journey from Victoria to Winnipeg, (Montagne et Prairie, voyage de Victoria à Winnipeg), 1880. *Elisée Reclus*, Nouvelle Géographie universelle, 1890. *Census of Canada* (recensement du Canada), 1901. *Western Canada*, brochure publiée par le Canadien Pacifique, 1904.

QU'EST-CE en définitive que ce nord-ouest dont on parle tant aujourd'hui, dans lequel affluent non seulement les immigrants de la vieille Europe, mais aussi beaucoup de fermiers des états limitrophes de l'Union Américaine, qui, pour assurer l'avenir de leur famille, après avoir vendu à gros prix leurs propres terres, viennent au Canada en acheter à très bon marché d'aussi bonnes ou de meilleures que celles qu'ils ont quittées.

Figurez-vous un grand triangle dont un des côtés s'étend sur une longueur de 1000 milles (plus de 1600 hilomètres), le long du

(1) Dans cette exploration, M. Youle Hind était le naturaliste et géologue, M. Dawson, l'arpenteur, et M. Napier, l'ingénieur de l'expédition, tous, braves travailleurs qui, à l'heure qu'il est, connaissent sans doute les secrets du monde à venir.

(2) Plus tard archevêque de Saint-Boniface, mort en 1894.

49e parallèle qui sert de frontière entre le Canada et les Etats-Unis, l'autre, en partie le long et au pied des Montagnes Rocheuses, sur un parcours de 8 à 900 milles en tirant vers le nord, et dont la base n'est autre que la chaîne des lacs qui commence par le lac des Bois, un peu à l'est du Manitoba, et qui se dirige plus ou moins régulièrement du sud-est au nord-ouest jusqu'au grand Lac de l'Esclave,—un triangle de 300 millions d'arpents, 10 Angleterres. On ne saurait prolonger la base du triangle jusqu'au lac du Grand-Ours qui reste quelquefois gelé pendant près de 10 mois de l'année (Octobre à Juillet) et dont la plus longue nuit dure plusieurs fois 24 heures, car il est évident que, dans ces conditions là, il ne peut plus être question de culture ni de colonisation. La végétation s'y développe avec une telle lenteur que des épinettes, vieilles de quatre siècles, n'ont que 20 ou 25 centimètres de diamètre. Le Manitoba dont la surface est pourtant de 9,000,000 d'arpents, est au reste de cet immense triangle dont je parlais plus haut et dont il occupe le coin sud-est, comme une case toute seule est au reste de l'échiquier. Ce vaste territoire est arrosé par un grand système de rivières qui coulent dans les lacs formant la base du triangle et ces lacs, à leur tour, par un autre système de cours d'eau qui traversent l'extrémité septentrionale du continent, se déchargent dans l'Océan glacial Arctique et la baie d'Hudson. C'est ainsi que le Mackenzie, un des plus grands fleuves du monde, dont le cours ne mesure pas moins de 4,400 kilomètres de longueur (2722 milles) et dont le bassin contient 1,555,000 kilomètres carrés, égoutte toute la région des lacs Athabaska, de l'Esclave et du Grand-Ours, tandis que le Nelson rend le même service au lac Winnipeg (du mot cri Oui-nipi, eau sale, à cause de l'argile blanche qu'il tient en suspension). La rivière de la Paix (Peace River) et la rivière Athabasca, qui ne sont en réalité que les deux premières sections du grand fleuve Mackenzie ;—dans ce continent de proportions énormes, le même cours d'eau porte souvent trois ou quatre noms différents de sa source à son embouchure,—parcourent la partie septentrionale de ce territoire. Le Saskatchewan, par ses deux branches, s'ouvre un chemin de 1,000 milles à travers les riches districts du centre pour venir mêler ses eaux à

celles du lac Winnipeg (coin nord-ouest), tandis qu'à travers le sud-ouest et le sud coulent l'Assiniboine et la rivière Rouge (venue, elle, des Etats-Unis), qui unissent leurs flots à Winnipeg, le portail actuel du pays des prairies, la cité reine de l'Ouest, l'Ombilic Canadien, la ville aux rêves d'or. Enfin à 40 kilomètres seulement au nord-est de l'embouchure de la rivière Rouge dans le lac Winnipeg, la grande rivière Winnipeg dont le delta, dans un avenir prochain, se confondra avec celui de sa voisine, vient à son tour se jeter dans le lac dont elle porte le nom. Je décrirai celle-ci qui a servi de chemin à La Vérendrye, en suivant la marche de l'explorateur. Arrêtons-nous un peu aux autres qui jouent un rôle si important dans l'hydrographie du nord-ouest.

Depuis sa source dans un petit lac, près du mont Forbes, dans le district ouest de l'Alberta, le bras nord du Saskatchewan (Kisiskatchiouan, la rivière qui court vite) jusqu'au fort [1] de la Montagne (Mountain Fort), c'est-à-dire sur un parcours de 150 milles, n'est pas navigable, bien que la largeur en soit d'environ 130 mètres. De Mountain Fort jusqu'à Edmonton (150 milles), il est navigable pour les berges (barges), bâteaux découverts qui ont une trentaine de pieds de quille avec une capacité de 4 ou 5 tonnes, et qui sont mises en mouvement par un temps calme à l'aide de 6 ou 8 lourdes rames, mais la rapidité du courant est telle et l'eau est souvent si basse que du temps de Mgr Taché, c'est-à-dire il y a plus de quarante ans, on avait préféré ouvrir un chemin à travers les bois. A Edmonton, la rivière mesure 250 mètres de largeur et coule à une profondeur de 190 pieds. Il arrive souvent que les rivières du nord-ouest coulent ainsi à de grandes profondeurs ou ont des vallées qui semblent très larges en comparaison du flot qui y coule. L'absence de roc a permis à nombre de cours d'eau, rivières ou simples ruisseaux (creeks), de se creuser ainsi des lits profonds à travers le riche

(1) Les comptoirs ou forts de traite de la Compagnie de la baie d'Hudson n'ont en général de militaire que le nom. Ce sont des groupes de trois ou quatre constructions en bois entourées d'une palissade en carré de 5 à 6 mètres de hauteur, garnie aux angles de tourelles carrées. Il n'y a ni meurtrières aux palissades ni canons dans les tourelles. Là où les dispositions des indigènes inspiraient quelque crainte, on mettait le poste en état de défense. Il va sans dire que les agents de la Compagnie étaient armés.

sol des prairies. Ces vallées ou coulées (1) sont la difficulté principale pour l'art de l'ingénieur dans la construction des chemins de fer. D'Edmonton à Carlton (500 milles), le Saskatchewan nord est navigable pour un bâteau à vapeur pendant 6 ou 8 semaines. Entre ce point et le confluent avec le bras sud de la rivière, une distance de 60 milles, se trouve un obstacle sérieux à la navigation, le rapide la Colle qui ne mesure pas moins de 20 milles de longueur. Depuis la Fourche, confluent des deux branches nord et sud du Saskatchewan jusqu'au fort la Corne, on peut naviguer. De ce dernier fort au fort Cumberland, 175 milles, la navigation est très incertaine. Du fort Cumberland au pied du lac des Cèdres (Cedar Lake, l'ancien lac Bourbon des Français), la navigation est facile. Malheureusement, entre le lac Bourbon et le lac Winnipeg, 20 milles, plusieurs rapides, surtout celui dit grand Rapide, rendent la navigation impossible. L'eau y est trouble parcequ'elle coule en partie sur un lit d'argile. Sables et argiles entraînés par la rapidité du courant forment des battures qui changent de place, ce qui augmente les difficultés de la navigation. Le premier grand tributaire de droite du bras nord du Saskatchewan est la rivière à la Bataille (Battle River) qui a 300 milles de longueur et coule dans une vallée profonde à travers de belles terres. Ce nom lui vient des nombreux combats que se livraient les Cris, les Pieds Noirs (2) et autres Indiens qui en habitaient les bords. Le bras sud du Saskatchewan est à la branche nord ce que le Missouri est au Mississipi, un vassal plus puissant (bien que moins célèbre) que son seigneur, comme on peut s'en convaincre par le tableau suivant de M. Youle Hind.

Débit moyen des deux Saskatchewan :

Saskatchewan sud	960 mètres	cubes	par	seconde
Saskatchewan nord	708 "	"	"	"
Saskatchewan en aval du confluent des deux branches	1668 "	"	"	"

(1) Le nom de coulée ou coule est entré dans la langue anglaise avec le sens de vallée à flots rares, à flaques salines. Certaines de ces coulées sont à sec.

(2) D'après une vieille légende, les Pieds Noirs auraient habité jadis les terres alluviales du Manitoba dont la boue noircissait leurs mocassins, d'où leur nom. Les Cris les avaient refoulés vers les plaines de l'ouest.

La branche méridionale a trois sources qui coulent des Montagnes Rocheuses. La rivière des Gros-Ventres (Belly River), du nom de la tribu qui en fréquentait jadis les bords, est la plus méridionale. Puis vient la rivière à l'Arc (Bow River), dans la haute vallée de laquelle le district de Banff, (dont le chef-lieu est à une altitude de 1370 mètres), de plus en plus visité par les touristes et où le Pacifique Canadien a fait construire un magnifique hôtel, a été, grâce à ses cascades, à ses forêts et à ses glaciers, conservé comme parc national par le gouvernement de la confédération canadienne. A 80 milles de Banff, sur la même rivière à l'Arc se trouve Calgary, le centre du pays des ranches, de l'élève des bêtes à cornes et des chevaux. Medicine Hat dont le nom rappelle les hommes de la médecine, les sorciers indiens, en aval du confluent des rivières à l'Arc et des gros Ventres, a des houillères dont on extrait le combustible. A une centaine de kilomètres en amont du confluent des deux cours d'eau, Batoche rappelle le souvenir du combat dans lequel les métis furent défaits par les troupes de la Puissance en 1885. La troisième source est la magnifique rivière à la Biche (Deer River) qui emporte à travers un pays d'une grande beauté les eaux du beau lac des Bœufs. Ces trois grands cours d'eau réunis forment une puissante rivière large de 3 à 400 mètres, profonde à certains endroits, très rapide et d'une eau plus limpide que celle de la branche du nord, car elle traverse une plaine en partie sablonneuse. En 1822, la Compagnie de la baie d'Hudson installa au confluent de la rivière à la Biche et de celle des gros Ventres un poste de traite nommé Chesterfield House, où elle envoya une centaine d'hommes commandés par des officiers courageux et habitués aux relations avec les sauvages nomades de cette partie du pays. On ne s'y maintint que quelques années pendant lesquelles plusieurs hommes furent tués, ce qui fit qu'on abandonna ce poste dont les frais emportaient presque les profits. Les choses sont bien changées heureusement. C'est par la vallée de la rivière à l'Arc que le Pacifique Canadien remonte les rampes qui lui font gravir les Rocheuses, et là comme ailleurs, la barbarie a disparu devant la locomotive. Les sites d'une admirable beauté abondent dans la vallée du Saskatchewan. Il y a lieu de remarquer d'ailleurs

qu'il en est souvent de même dans les parties du Canada moins accessibles aux voyageurs. C'est ainsi que près du grand lac des Esclaves se trouve une chûte d'eau qui, d'après le voyageur Back, présente un spectacle, "auquel on ne saurait comparer celui même du Niagara". A une vingtaine de kilomètres en amont de son embouchure dans la baie MacLeod du grand lac des Esclaves (nord-est), la rivière la "Queue de l'Eau" resserre son cours au point qu'on croirait pouvoir la franchir d'un seul bond et fait un saut de 120 à 150 mètres, en lançant des nuages de vapeur à des centaines de mètres vers le ciel. Pendant huit mois de l'année, des pendentifs de glace auxquels les mousses et les rouilles donnent une infinie variété de couleurs, s'y accrochent aux corniches, aux cavernes et aux anfractuosités de la paroi rocheuse du précipice.

La rivière Rouge du Nord (ainsi nommée pour la distinguer de la rivière Rouge du Sud, affluent du Mississipi) a été jadis, elle aussi,—les géologues en sont absolument certains,—un affluent du Mississipi. Sur ces terrains à pentes indécises, les eaux changent facilement de direction : il suffit d'un éboulis, du déplacement d'un monticule de sable pour que les courants se portent d'un autre côté et changent de bassin. Lors des grandes eaux, une communication temporaire s'établit entre le Churchill, affluent de la baie d'Hudson, et le lac Cumberland, affluent du Saskatchewan. La rivière Rouge ne doit point son nom à la couleur de ses eaux, mais au fait qu'elle reçoit sur sa droite les eaux du lac Rouge, ainsi appelé, à cause d'un combat sanglant qui eut lieu sur ses bords entre Saulteux et Assiniboines. Elle n'aurait que 400 milles par une ligne qui suivrait sa direction générale, mais les sinuosités de son cours lui donnent une longueur plus que double. Le Canada ne possède qu'un quart de cette rivière, depuis son confluent avec le Pembina jusqu'à son embouchure dans le lac Winnipeg, une distance d'environ 100 milles. Autrefois elle perdait son nom après son confluent avec l'Assiniboine qu'on croyait être la rivière principale. Quant à la partie de la rivière Rouge, qui coule en territoire canadien, qu'on se représente un cours d'eau de 200 à 350 pieds de largeur, au courant peu rapide et qui, dans le cours des âges, s'est creusé à travers de l'argile

tenace une tranchée tortueuse de 30 à 40 pieds de profondeur. Le trait caractéristique du paysage, surtout du côté de l'ouest, est une berge bien dessinée et à pic d'environ 30 pieds de hauteur, unie à l'œil et formant la limite d'un vaste océan de prairie dont l'horizon ou la surface intermédiaire sont rarement accidentés de petits îlots de peupliers ou de saules, et dont le sol est couvert d'une herbe longue, drue et luxuriante. La prairie qui paraît si monotone à celui qui la traverse à la hâte, en chemin de fer, offre des aspects divers et attrayants suivant les heures du jour. Au lever du soleil, la vaste plaine se colore souvent en rose quand les premiers rayons de l'astre font étinceler la rosée dans les longues herbes qui ondulent sous l'immanquable brise du matin. A midi, la réfraction des rayons lumineux enfle sous forme de collines lointaines les anciennes rives et arêtes qui marquaient la limite du lac Winnipeg, quand il était trois ou quatre fois aussi étendu qu'aujourd'hui, et transforme chaque saule en bosquet et chaque bouquet lointain de trembles en une vaste forêt. Comme dans le désert, il se produit des effets de mirage. Les contours des rives boisées de lacs ou de rivières qui se trouvent bien au delà de notre champ de vision s'élèvent à notre vue. Au soleil couchant, un flot de lumière rouge d'une magnificence inouïe jette sur l'immensité verte et ondoyante de la prairie le reflet de sa splendeur. Des couleurs diverses s'unissent ou se séparent au gré des douces ondulations des longues herbes qui, en se prolongeant à l'horizon, ressemblent à la houle lointaine de quelque mer aux nuances diaprées. A la lumière de la lune enfin, le sommet des vagues de verdure est comme frappé d'un reflet d'argent et les étoiles, en touchant la terre vers l'ouest, semblent s'y engloutir.

Le Pembina, affluent de droite de la rivière Rouge, prend sa source au Canada, en sort et décrit une courbe en formant la frontière entre le Canada et les Etats-Unis. On peut dire que la rivière Rouge reçoit toutes les eaux de cette région qui ne tombent pas dans le Mississipi. Au moment de la fonte des neiges, la masse liquide qui en résulte et qui ne trouve pas d'obstacle dans ces immenses plaines se précipite par l'unique chenal de la rivière Rouge vers le lac Winnipeg, mais celui-ci, à cette époque, est encore tout couvert d'une glace épaisse et ne se prête pas faci-

lement à l'absorption des eaux, d'où l'inondation. Le flot de crue s'élève quelquefois à 10 et même à 13 mètres au dessus de l'étiage, et l'on a vu les navires à vapeur voguer dans la vallée au-dessus des champs. La navigation de la rivière Rouge s'arrête à Selkirk, ville naissante, située sur une butte que n'atteignent jamais les inondations. Les rapides de Saint-Andrews ne permettent pas aux vapeurs d'aller plus loin.

L'Assiniboine qu'on appelle aussi Stony River ou rivière pierreuse, à cause de la maigreur de son courant, n'est pas navigable. Au printemps on peut la descendre en canots ou en bateaux plats qui ne la remontent jamais. La partie supérieure traverse une région sablonneuse et souvent aride, la partie inférieure coule sur un lit d'argile où réussissent admirablement tous les produits agricoles du Canada : blé, avoine, orge, maïs, houblon, lin, chanvre, pommes de terre, racines et légumes potagers, melons. La branche maitresse de l'Assiniboine a 1300 kilomètres (808 milles). Le grand affluent de l'Assiniboine à l'ouest, la rivière qu'Appelle, coule au fond d'une vallée délicieuse dont les expansions successives forment 8 lacs qui abondent en excellent poisson blanc. Dans les temps géologiques elle était bien plus considérable et remplissait sa vallée qui avait deux milles de largeur. Le nom indien de la rivière qu'Appelle a le même sens que le nom civilisé (qui appelle) et s'explique par une légende relative aux appels d'un manitou invisible. Ce n'est en somme qu'un ruisselet, surtout en été, et les affluents sont aussi de maigres cours d'eau dont la large et profonde vallée renferme ça et là des lacs allongés, restes des fleuves puissants qui succédèrent aux vieux glaciers. C'est sur l'un de ces affluents que se trouve Régina, le chef-lieu de l'Assiniboia et le siège de la législature de tous les territoires organisés de l'ouest. Le qu'Appelle est un de ces remarquables cours d'eau qui présentent une ligne de communication continue avec une autre rivière. Il prend sa source dans un petit étang placé à 22 mètres au-dessus du niveau d'étiage du Saskatchewan et d'où sort la rivière qui Tourne, affluent du Saskatchewan.

L'Assiboine reçoit aussi la rivièae à la Souris qui a ses sources tout près de celles du Mississipi. C'est en suivant une partie de

la rivière à la Souris que les explorateurs de la rivière Rouge, les La Vérendrye, ont aussi découvert le Missouri, et c'est de là qu'ils ont poussé jusqu'aux Montagnes Rocheuses. Par elle-même et le qu'Appelle, l'Assiniboine va chercher les eaux de toute la plaine jusqu'aux bords de la branche sud du Saskatchewan, tandis que la rivière à la Souris et le Cheyenne reçoivent celles qui descendent du grand coteau du Mississipi. A son embouchure dans la rivière Rouge, l'Assiniboine a 150 pieds de large et 200 à 4 milles plus haut. Elle conserve cette même largeur sur un parcours de 130 milles d'une manière presque uniforme et, sauf comme volume d'eau, elle ressemble exactement à la rivière Rouge au point de vue physique. En arrivant dans la région de Winnipeg, elle est si tortueuse que son cours couperait 18 fois une ligne droite tracée sur le pays qu'elle traverse sur une distance de 12 milles. Au portage de la Prairie par lequel on couvrait la distance de 9 milles qui sépare l'Assiniboine du lac Manitoba, la Compagnie de la baie d'Hudson avait élevé un poste. Il s'y trouve aujourd'hui, près de la rivière, une petite ville florissante dont l'isthme, jadis marécageux, mais maintenant conquis en grande partie à l'agriculture, est devenu " le jardin de Winnipeg ".

Il est temps maintenant, avant d'aller plus loin, de donner quelques détails sur le groupe de lacs dont le Winnipeg est le plus vaste, groupe qui occupe une place si considérable au seuil des prairies et dont l'importance ira en grandissant, car, par leur partie méridionale, ils appartiennent à la région du peuplement dont la limite embrasse toute la haute vallée du Saskatchewan et traverse le lac Winnipeg vers le milieu de sa longueur. Le lac Winnipeg qui est à 616 milles du lac Supérieur par l'ancienne route des canots a 22,000 kilomètres carrés de surface (9,000 milles carrés d'après certains calculs), 1,496 kilomètres de circonférence, plus de 400 kilomètres du sud au nord, environ 100 kilomètres dans sa plus grande largeur, vis-à-vis des bouches du Saskatchewan et 10 kilomètres seulement au passage " the Narrows, " les Etroits, qui divise la nappe en deux parties : le grand lac du nord et le petit lac du sud. Il est aussi grand que le lac Erié et plus grand que l'Ontario. Sa hauteur au-dessus du niveau de

la mer est de 600 à 630 pieds. Sa profondeur n'excède pas 12 brasses. Les lacs Winnipegosis (petit Winnipeg) et Manitoba, placés à l'ouest du lac Winnipeg et dont celui-ci reçoit les eaux. sont ensemble presque aussi longs que le lac Winnipeg lui-même et sont à moitié aussi larges. La superficie des trois lacs, en y ajoutant celle de quelques dépendances comme le lac Dauphin, par exemple, qui est situé à l'ouest du lac Manitoba, et le lac des Cèdres (notre ancien lac Bourbon) au nord-ouest du lac Winnipeg, égale, si elle ne la surpasse, la surface des lacs Erié et Ontario réunis. Le bassin du lac Winnipeg est immense. Par la rivière Winnipeg il commence réellement à une quarantaine de kilomètres seulement du lac Supérieur, au grand Portage de ce lac, seuil d'environ 36 mètres en hauteur qui, à une altitude de 440 mètres au-dessus du niveau océanique, sépare les eaux qui vont vers le Saint-Laurent de celles qui vont dans la mer d'Hudson, le versant laurentin du versant hudsonien. Par le Saskatchewan ce bassin s'étend jusqu'aux Rocheuses. Le puissant fleuve Nelson et la rivière Hayes servent de décharge au lac Winnipeg dans la baie d'Hudson. Le Winnipegosis qui a une superficie, une longueur et une largeur à peu près égales à celles du lac Manitoba, est le plus élevé des deux lacs juxtaposés au grand lac Winnipeg. La rivière de la Poule d'Eau (Water Hen), qui lui sert de trait-d'union avec le lac Manitoba, est rapide et peu profonde et a une foule de branches à travers un pays bas et marécageux. Elle a un cours tellement sinueux qu'elle décuple dans son trajet la distance qui la sépare de l'autre lac. Le Winnipegosis reçoit à l'ouest la rivière aux Cerfs ou aux Biches (Red deer River) et la rivière aux Cygnes (Swan River). Le lac Bourbon (Cedar Lake) n'en est séparé que par un isthme de mousse (Mossy Portage), qui n'a que 7 kilomètres de largeur et qu'il serait facile de percer par un canal. La différence de niveau du Winnipegosis et du Saskatchewan n'est que d'un mètre au printemps ; à l'époque des crues, tous ces cours d'eau sont unis en une seule nappe. Le lac Manitoba qui aurait une surface d'environ 1,900 milles carrés, une longueur de 120 milles et une largeur irrégulière qui n'excède nulle part 20 milles, est à 13 mètres au-dessus du Winnipeg. Il se décharge par la Falle à la Perdrix

dans le lac Saint-Martin d'où la rivière Dauphin ou petit Saskatchewan conduit ses eaux au lac Winnipeg, à travers un *muskeg* où " pruches et tamaracs rabougris aux maigres branchilles chargées de mousses pendantes croissent en un sol pourri, dans lequel on enfonce un bâton à plusieurs pieds de profondeur." La rivière Dauphin n'a que quelques milles de longueur, est peu profonde, mais claire et rapide. Le mot Manitoba est une contraction de Manitowapan, le détroit du Manitou, parceque l'agitation de l'eau dans la rivière qui lui sert de décharge est attribuée par les sauvages à quelque esprit. Les Indiens croient à des esprits spéciaux qui gouvernent les mouvements atmosphériques et les eaux. C'est ainsi que les Saulteux qui sont restés payens pour la plupart, ne manquent jamais, au début de tout voyage sur un lac ou une rivière, de laisser tomber quelques gouttes de leur rame en l'honneur de la " Vicille", le génie qui dirige les vents et les flots. La rivière Dauphin, effluent du lac Manitoba, débouche à peu près vers le milieu de la rive occidentale du lac. Les deux lacs Winnipegosis et Manitoba sont deux magnifiques nappes d'eau navigables pour des vaisseaux tirant une dizaine de pieds d'eau ; le chenal qui les unit comme celui qui les relie au lac Winnipeg n'a pas assez de profondeur pour porter des embarcations considérables. Sans cette circonstance, ce serait la voie la plus commode pour pénétrer dans le nord-ouest. Le géographe Elisée Reclus fait remarquer qu'il serait facile de creuser un canal à travers l'isthme qui sépare l'Assiniboine du lac Manitoba et qu'un barrage ferait facilement refluer les eaux de la branche sud du Saskatchewan dans l'Assiniboine par la rivière qu'Appelle, et transformerait ces deux cours d'eau en une belle voie navigable ; des bâteaux l'utisèrent lors d'une grande crue en 1852.

Le lecteur doit être fatigué d'entendre parler hydrographie et je n'ai d'autre excuse que l'ampleur du sujet dans une si vaste région. Heureusement l'orographie du nord-ouest peut être présentée bien plus brièvement. Voici ce qu'en dit M. Elisée Reclus : " Dans l'ensemble on peut considérer cette région comme formée de trois degrés à rebords parallèles qui se succèdent de la base des Rocheuses à la dépression du Winnipeg ; 1000 mètres, 500

mètres, 200 mètres, telles sont les altitudes moyennes de l'immense escalier. Les divers massifs ou montagnes laissés debout sur les arêtes des degrés n'ont l'aspect de collines et de montagnes que vus de la terrasse inférieure ; de l'autre côté ils se confondent avec les plaines ou, du moins, n'apparaissent qu'en faibles renflements. " La terrasse occidentale qui s'étend à la base des Rocheuses présente une largeur moyenne d'environ 700 kilomètres et se développe sur une ligne presque ininterrompue d'environ 1000 kilomètres, des bords du Saskatchewan à ceux du Missouri. Le rebord de cette terrasse se dirige avec une régularité parfaite du sud-est au nord-ouest, parallèlement à l'axe des Montagnes Rocheuses. Elle s'abaisse brusquement par des berges ravinées au-dessus des plaines que parcourent la Souris, le qu'Appelle et les deux Saskatchewan, dans le voisinage de leur confluent. Les élévations qui y présentent le plus l'aspect de montagnes sont les Cypress Hills, Montagnes des Cyprès qui séparent les affluents du Saskatchewan de ceux du Missouri. Ces collines qui ont environ 1,200 mètres d'altitude ont 300 mètres au-dessus des plaines nues semées d'étangs salins. La terrasse intermédiaire s'étend sur un espace de 350 kilomètres de largeur environ. De même que le degré supérieur, elle offre des buttes isolées, témoins d'un niveau jadis plus haut dans l'immense plaine qui a été dénudée petit à petit par l'érosion. Le rebord se divise en massifs distincts qui ne sont montagnes que par leur versant oriental et se montrent de l'autre côté en simples renflements. Ce sont les Pembina Hills à l'ouest de la rivière Rouge, les Riding Mountains, les Duck Mountains, les Porcupine Hills à l'ouest des lacs Manitoba et Winnipegosis. Le nord de la terrasse s'abaisse par des escarpements abrupts dans la vallée du Saskatchewan. La terrasse orientale est celle qui borde la vallée de la rivière Rouge et la dépression de Winnipeg, et, à ce propos, nous pouvons parler immédiatement de la qualité du sol. C'est une ancienne terre alluviale, déposée par les courants et consistant en une couche d'humus épaisse renfermant en abondance les cendres d'herbes brûlées chaque année par les feux de prairies et, sans doute aussi, dans certains districts des terrasses supérieures, des cendres de bois provenanr d'incendies de forêts. Le sous-sol

se compose également d'alluvions devenues marneuses par leur mélange avec les innombrables coquilles de mollusques d'eau douce. Le Manitoba et autres contrées de la zone méridionale du versant hudsonien passent pour renfermer le meilleur sol du monde pour la culture du froment. M. Napier, l'ingénieur attaché à l'exploration de 1857-58, disait déjà en parlant de la vallée de la rivière Rouge. " Il m'est impossible d'en parler sinon avec étonnement et admiration, c'est un paradis de fertilité, suivant la description courte mais expressive que m'en a donnée un colon anglais. " Il est des parties de la prairie où l'examen le plus attentif du sol n'a révélé aucun débris indiquant la présence de forêts à aucune époque antérieure, mais il n'en est pas de même partout. C'est peut-être à la composition unique du sol des prairies qu'il faut attribuer un de leurs caractères distinctifs : l'absence absolue de vers de terre. Là où les incendies ravagent le terrain, il se produit souvent des arbres de deuxième venue. Ce sont presque invariablement des trembles qui ont succédé à la forêt primitive, excepté sur les côteaux sablonneux où le pin cyprès enfonce sa racine pivotante. Nous verrons, en parlant du climat, que sa rigueur même communique un autre avantage au sol. Les terres élevées qui longent les Rocheuses et toute la région fertile des plateaux qui dépasse 500 mètres en altitude, conviennent admirablement à l'élève du bétail et à celle des chevaux. Elles se trouvent dans l'Alberta et le Saskatchewan. Les animaux vivent en liberté dans le pâturage, quelle que soit la saison. Même au cœur de l'hiver, quand la neige couvre le sol, ils grattent la terre de leurs sabots pour trouver l'herbe cachée.

Quant au climat du nord-ouest, on s'en fait naturellement une idée fausse ou exagérée par la latitude, et cette impression a été confirmée dans l'esprit de beaucoup de personnes par la lecture de certains récits de voyage qui ne décrivent le pays qu'en hiver. En dépit des lacs, c'est un climat essentiellement continental. Les hivers y sont très froids et les été très chauds. Pendant des mois entiers, en hiver, on a une température moyenne de 30° au-dessous de zéro. Les mois d'été donnent aussi une moyenne de 30°, à l'ombre, en plein midi. Les saisons intermédiaires, surtout le printemps, y sont à peine indiquées. Les oscillations

thermométriques du froid au chaud sont de 80 degrés. L'écart de la température entre le jour et la nuit est plus fort au Manitoba que dans toute autre colonie anglaise. Le climat de Winnipeg rappelle celui de la Sibérie orientale. Il se produit quelquefois des gelées tardives et des gelées précoces. C'est ainsi qu'on a vu le thermomètre descendre à 15° au-dessous de zéro, du 14 au 15 mai, et les récoltes souffrir d'une forte gelée dans la nuit du 9 au 10 août, quoiqu'il eût fait une chaleur intense pendant le jour. L'année même où le révérend Gordon fit son voyage, en 1880, il y eut 14° de froid la nuit du 20 août dans le district de la rivière la Paix, mais le froid fut moins sévère dans les prairies au sud de la rivière que dans celles du nord. D'autre part, certaines parties du versant hudsonien, par exemple la région qui s'étend au sud de l'Assiniboine et du qu'Appelle ne reçoivent pas, même en tenant compte des neiges de l'hiver, les 50 centimètres de pluie ou d'eau indispensables à la culture des céréales. Comment se fait-il que, malgré tout, le nord-ouest se prête si bien à la grande culture. Nous venons de montrer les inconvénients du climat ; nous allons maintenant en examiner les avantages.

Dans cette partie du continent située à peu près vers le milieu de la grande dépression médiane entre les Rocheuses et les Alleghanys, les vents de l'Océan Arctique et du golfe du Mexique, de l'Atlantique et du Pacifique, s'équilibrent à peu près. Cependant les courants aériens qui l'emportent le plus souvent sont les vents de l'ouest et du sud-ouest, les contre-alisés (les alisés sont ceux qui soufflent de l'est à l'ouest) de l'hémisphère boréal. C'est ce qu'on appelle dans l'Alberta les vents Chinooks, du nom des Indiens qui habitaient autrefois la partie de la Colombie britannique d'où ils soufflent. Au passage des Rocheuses, ils se dépouillent de l'humidité dont ils étaient imprégnés et tombent chauds et secs sur la grande terrasse des prairies, du haut des montagnes qu'ils ont brusquement descendues. Dans la partie méridionale de l'Alberta, ils lapent (lick up), pour ainsi dire, la neige qui vient de tomber et la température s'élève rapidement à 40 et 50° au-dessus de zéro, aussi, même en hiver, des périodes de temps vraiment hivernal sont suivies d'autres pério-

des de beau temps chaud et printanier, pendant lesquelles la neige disparaît et les ruisseaux et les étangs sont libres de glace. C'est ce climat qui a rendu l'Alberta Sud fameux pour l'élève des bestiaux et qui permet aux bêtes à cornes, comme aux chevaux, d'y vivre en plein air sans abri, et de ne dépendre pour leur nourriture que de l'herbe du sol. La vraie région des Chinooks s'étend du 49e parallèle à Sheep Creek, une distance de 150 milles, et de Sheep Creek à 130 milles plus au nord, mais en s'affaiblissant graduellement jusqu'à la rivière aux Biches (Red Deer River), où le climat froid et clair de l'Alberta nord prend le dessus. Leur influence se fait sentir jusqu'à Moose Jaw, à 300 milles vers l'est, pas loin et un peu à l'ouest de Régina. On sait qu'on estime à 50 centimètres la quantité moyenne d'eau de pluie qui doit tomber par an pour permettre la culture des céréales. Dans les districts où la pluie ne tombe pas en quantité suffisante pour cette culture, l'élève des bestiaux s'annonce comme la future industrie principale du pays. La quantité moyenne de pluie qui tombe par an dans les territoires est seulement de 13,35 pouces et celle du Manitoba 17,34 pouces, mais les quantités de pluie qui tombent entre le 1er Avril et le 1er Octobre sont respectivement de 9,39 pouces dans les premiers et de 12,87 pouces dans le second, c'est-à-dire les 70,3 et les 74,2 pour cent du tout, ce qui donne au Manitoba une moyenne qui n'est guère inférieure à celle de l'Ontario. Il y a lieu d'ajouter à ces quantités, pour la moyenne de toute l'année, l'eau qui résulte de la fonte des neiges. Celle-ci est très prompte car il y en a peu (2 à 3 pieds) et le pays est très ouvert ; généralement parlant, il n'y a pas de froids humides, d'alternatives de gel et de dégel si funestes aux plantes. L'hiver fait place au printemps très rapidement. On voit assez souvent le matin sur le sol un pied d'eau qui, sous l'action énergique des vents d'ouest ou nord-ouest, a disparu le soir. Bien qu'une grande partie de la terre se laboure en automne, les semailles commencent dans la première partie d'Avril, se poursuivent tout le mois et finissent en mai. Les gelées précoces ou tardives sont, après tout, exceptionnelles. La plupart du temps il ne s'en produit pas du 15 mai à la fin de septembre et ce temps est suffisant pour amener les céréales à maturité. Le choix des

semences et du temps des semailles peut parer à cet inconvénient. D'ailleurs il va en diminuant du nord au sud, de la rivière la Paix au Saskatchewan. On n'a pas à craindre, comme en Angleterre, des pluies excessives. Par contre, il est arrivé, par exemple en 1875, que des nuées de sauterelles nées sur les plateaux du Montana et du Dacotah et marchant dans la direction du nord-ouest, parallèlement aux Rocheuses, ont tout dévoré sur leur passage, herbes et feuilles, mais ce fléau semble devenir plus rare au fur et à mesure que le pays se cultive et, d'après le docteur G. M. Dawson, le feu directeur du service géologique de la Puissance (Géologie du 49e parallèle), il ne s'étend jamais plus au nord que la forêt de conifères qui suit approximativement la branche nord du Saskatchewan, de sorte que le district d'Edmonton et celui de la rivière la Paix en sont complètement exempts. Il faut aussi remarquer que la proportion plus grande de la lumière solaire dans les districts du nord avance la croissance rapide et vigoureuse des plantes. A Dunvegan, par exemple, sur la rivière la Paix, le soleil reste 1¼ d'heure plus longtemps sur l'horizon qu'à Winnipeg et près de 2¼ d'heure de plus qu'à Toronto, une différence qui, naturellement, descend à zéro le 21 mars et le 21 septembre et dont la proportion est renversée au bénéfice des provinces méridionales pendant les mois d'hiver. Ce fait doit naturellement augmenter la valeur des pays de prairie du nord au point de vue agricole, et explique pourquoi les climatologistes ont remarqué que la qualité du blé s'améliore d'autant plus qu'on approche de la limite extrême à laquelle il peut être cultivé. La température moyenne dans les territoires arrosés par la rivière la Paix et l'Athabasca n'est guère inférieure à celle du bas Saint-Laurent. D'après le rapport de G. M. Dawson sur le grand bassin du Mackenzie, les anémones fleurissent aux bords de Peace River avant de s'ouvrir sur les rives de l'Ottawa, à 1200 kilomètres plus près de l'équateur. Le blé croît aussi loin au nord que le fort Simpson à la latitude 60°. L'orge et le blé cultivés à la mission Chippewayan sur le lac Athabasca, à la latitude 58° 42, c'est-à-dire à 600 milles plus au nord que Winnipeg, ont eu une médaille à l'exposition du centenaire de Philadelphie. Il serait donc vrai, comme le disent les agronomes, que les grands

froids sont un privilège au point de vue agricole. D'après eux le sous-sol gelé dans les profondeurs se dégèle avec une lenteur extrême pendant l'été, et l'humidité qu'il contient remonte graduellement par capillarité. La température moyenne de juillet à Prince Albert, sur le Saskatchewan nord, est de 62°, c'est-à-dire égale à celle des comtés du sud de l'Angleterre, et celle de Winnipeg est de 61°, plus haute par conséquent que dans n'importe quelle partie de l'Angleterre, mais la température moyenne maximum est plus élevée dans ces localités du nord-ouest qu'en Angleterre et active la maturation des céréales. En avril la température moyenne est de 40° dans l'Alberta et l'Assiniboine et s'élève à 48° dans le Manitoba, indiquant ainsi un printemps légèrement en avance sur celui du sud-ouest de l'Ontario qui se trouve au 42e degré de latitude, c'est-à-dire à 6 ou 7 degrés plus près de l'équateur. Enfin la température moyenne à Battleford, au confluent de la rivière la Bataille avec le bras nord du Saskatchewan, d'avril à août, est plus haute qu'à Toronto, partant plus favorable à la culture des grains, bien que la température moyenne de l'année soit plus élevée à Toronto qu'à Battleford à cause des froids plus rigoureux de l'hiver dans cette dernière localité. Si l'Assiniboine occidental est devenu une des plus importantes régions à blé du continent américain, il le doit non seulement à la qualité du sol, à l'absence d'insectes et de mauvaises herbes, mais à son climat qui favorise la fructification rapide du blé, et qui empêche la rouille, et à sa haute latitude qui fait qu'il reçoit plus de soleil pendant la période de croissance que les pays plus au sud. C'est également à la douceur de son climat, aussi bien qu'à la qualité de l'herbe, que l'Assiniboine oriental doit d'être devenu un pays merveilleusement approprié à l'élève des moutons. Un seul berger aidé de ses chiens y mène des troupeaux de 2,000 à 2,500 de ces herbivores. L'Alberta en général est sans rival pour l'élève des bestiaux. Dans la partie septentrionale il y a peu d'orages, en été et peu de tempêtes en hiver, ce qui rend ce district moins dangereux que d'autres pour l'élève des animaux. Bêtes à cornes et chevaux peuvent hiverner dehors jusqu'au Mackenzie, parcequ'ils peuvent, en piochant de leurs sabots, dégager facilement l'herbe que la neige recouvre et s'en nourrir, la suite et la

continuité du froid empêchant la neige de s'amollir et de geler, en formant une croûte comme dans les provinces de l'est. Toutefois il faut les nourrir un peu une partie de l'hiver et leur fournir des abris dans certains districts, par exemple dans le Saskatchewan. Dans les pays froids, l'herbe acquiert une force nutritive que ses sucs n'ont point le temps de développer dans des climats plus doux. L'herbe des prairies vaut les meilleurs prés de trèfle. Le docteur James Patterson, officier de santé de la Puissance dans l'ouest, assure que le choléra, la fièvre jaune, la malaria et la dysenterie n'existeront jamais dans le nord-ouest. Le rhumatisme inflammatoire y est très rare, l'asthme également. Jusqu'à présent la phthisie ne s'y rencontre guère. Il attribue cet heureux état de choses à la pureté et à la sécheresse de l'air et aux journées ensoleillées qui permettent de vivre dehors. Sur les 365 jours de l'année, 200 sont absolument clairs et aucune contrée habitable par l'homme blanc n'en a davantage.

Le Nord ouest, dans son immense étendue, renferme naturellement bien des animaux de différentes espèces. L'ours blanc pôlaire qui ne se trouve guère qu'aux embouchures du Mackenzie ou sur les banquises au nord de la baie d'Hudson, l'ours gris l'ours noir et l'ours brun, le blaireau et le carcajou représentent la tribu des plantigrades. Le blaireau a deux pieds et demi de long, se nourrit de petits animaux et mange aussi certains végétaux. Il est timide et fuit devant l'homme, quoi qu'il ait une force si prodigieuse dans les pattes de devant qu'il est presque impossible de l'arracher d'un trou, une fois que la partie antérieure de son corps s'y trouve engagée. Les nombreux terriers qu'il fait dans les prairies du Saskatchewan sont dangereux pour les chevaux lancés au galop. Ce sont de véritables trappes et il ne serait pas prudent de courir à fond de train à travers cette région. Le carcajou (blaireau labradorique), de la grosseur d'un chien de moyenne taille, est d'une intelligence prodigieuse qui en fait le fléau des chasseurs de fourrures dont il évente et déjoue les pièges. Les Indiens et les métis qui ont de lui une crainte superstitieuse l'appellent le “diable”. Au lieu de dormir en hiver, il est d'une activité extraordinaire, suit les chasseurs à la piste pour se nourrir des animaux qu'ils prennent ou leur voler

leurs propres provisions, cache dans la neige ou ailleurs, non seulement des aliments mais même des ustensiles, et jusqu'à de lourdes scies de long. Parmi les petits carnassiers digitigrades à fourrure, on peut citer la belette, l'hermine, la martre, le pékan, la mofette, le vison. Ce dernier est toujours recherché et à la mode, malgré l'odeur infecte qu'il prodigue à ceux qui le chassent. Il vit au bord des rivières où il se plonge, même en hiver, et où on le tue facilement à coups de fusil ou avec des pièges à ressort. Le pékan est la grosse martre du nord, plus riche que la martre ordinaire mais moins répandu. C'est un gourmet qui se connait en bons morceaux. Il habite les lieux humides où il fait la chasse aux grenouilles. En été il fait ses délices des perdrix. La panthère, le cerf ouapiti et le cabri (prong horned antelope) ont disparu des plaines du Saskatchewan. Le ouapiti, le renne des rochers, est l'animal que désignent les voyageurs Bois-Brûlés dans leurs appellations géographiques de rivière à la Biche, lac à la Biche etc. Disparu aussi le bison, mais la nature nous a laissé un témoignage de ce qui fut autrefois. " Dans les défilés qui réunissaient les pâturages on distingue encore les sentes creusées dans la terre ou le roc par le pas des animaux, et les bas-fonds marécageux ont toujours ces cavités que les animaux creusaient à coups de corne et dans lesquelles s'amassaient les boues où ils se roulaient avec délices ". Dans le cours d'une génération, l'homme, avec sa manie malfaisante de destruction, a trouvé le moyen de détruire une espèce animale qui aurait pu devenir une source précieuse d'alimentation pour l'humanité, et aujourd'hui on en conserve précieusement quelques spécimens dans les jardins zoologique, pour qu'ils ne disparaissent pas complètement. Dans la région des bois, il reste encore à l'état de liberté quelques bisons des bois qui diffèrent à peine de ceux des prairies américaines. La mofette ou moufette (mephitis) est redoutée, non pour sa puanteur horrible, mais pour sa morsure qui donne une sorte de rage, différente de celle du chien, mais non moins dangereuse. Parmi les animaux à fourrure on peut encore citer le putois et la loutre.

Les loups sont nombreux, blancs, gris, bigarrés, bruns, noirs. Le plus intéressant est le loup des prairies ou loup à moule (pour

les peaux de petites dimensions, les chasseurs les faisaient sécher sur un moule ou forme). Cet animal n'avait que 3 pieds de long et la queue belle et bien fournie. Il était inoffensif, d'une rapidité très grande à la course et habitait les prairies par grandes bandes. Il se jouait à petite distance des chasseurs qu'il ennuyait et troublait dans leur sommeil, car il hurlait, sifflait et aboyait des nuits entières. En fait de chiens, les chiens esquimaux et les chiens loups méritent une mention spéciale pour les grands services qu'ils rendaient autrefois et qu'ils rendent encore aujourd'hui dans certaines régions où, sans eux, il serait impossible à l'homme de se transporter d'un endroit à l'autre. Le révérend Gordon prétend qu'on dit dans le pays que, pour conduire un attelage de chiens, il faut savoir jurer en Français, en Anglais ou en Cri et que, pour être un conducteur de première classe, il faut jurer parfaitement dans les trois langues. Il raconte que quelques années avant son passage, un ecclésiastique bien connu de Winnipeg faisait un long voyage d'hiver. Les chiens, bien que souvent fouettés, avançaient lentement et l'évêque fit des reproches au conducteur. Cet honorable fonctionnaire ayant répondu qu'il ne pouvait les faire marcher plus vite à moins de pouvoir jurer, l'absolution lui fut donnée pour ce cas spécial, où il s'agissait de mener à bien une longue mission apostolique, et les chiens, aussitôt qu'ils eurent entendu les jurons connus, se mirent à trotter gaiement. Cet incident semble faire allusion à Mgr. Taché. Quoi qu'il en soit, l'illustre prélat, dans sa longue carrière de dévouement, employa plus que personne les divers modes primitifs de transport qui se pratiquaient dans le nord ouest, avant qu'il s'y trouvât des chemins de fer et des bateaux à vapeur. Il ne suffisait pas d'avoir la foi et le zèle apostolique pour être missionnaire dans le nord-ouest, il fallait aussi une santé très robuste, une endurance supérieure. Pour son début, quand il partit comme jeune frère oblat pour cette région lointaine dont il devait devenir le grand apôtre, le supérieur ecclésiastique révéré, il fit 62 jours de canot de Lachine, près de Montréal, jusqu'à Saint-Boniface, près de Winnipeg, en passant d'abord par les rivières Ottawa, Matawan et des Vases, le lac Nipissing, la rivière des Français, le lac Huron, puis le lac Supérieur, enfin par la Kaministiquia

et l'ancienne route des canots que je décris dans le chapitre suivant. Le R. P. Aubert, oblat, et deux sœurs de la charité étaient du voyage qui eut lieu du 24 juin au 25 août 1845. (1) On n'emploie plus guère les chiens, car depuis la disparition du bison, ils sont devenus plus chers à entretenir que les chevaux. On ne s'en sert plus que dans les districts du nord où le gibier et le poisson abondent encore. Le castor se fait rare et ne construit plus les belles chaussées que faisaient ses aïeux. Le rat musqué peuple les Muskegs, les prairies tremblantes. Les chiens de prairies (gophers), veillent curieusement à la porte de leurs terriers pour voir ce qui se passe autour d'eux. En fait de grands animaux on peut encore citer le caribou, l'orignal, au bord de la mer le phoque et le morse, puis en descendant l'échelle, le chevreuil, la gazelle, le mouton des montagnes, plusieurs variétés de renards bleus, rouges, croisés, argentés, le lynx, le porc épic, les suisses et les écureuils, le mulot et la souris.

Pour donner au lecteur quelque idée de l'importance du commerce des fourrures il y a seulement une génération, j'emprunte le tableau suivant à Mgr. Taché.

Peaux achetées par la Compagnie de la Baie d'Hudson en 1865 :

Blaireaux,....	642	Putois, (skunk)....	1,740	Pékans, (Fishers)..	366
Ours noirs,...	2,643	Marmottes,........	173	Loups Cerviers,....	27,051
" bruns, .	465	Hermines,.........	243	Martres, ...	46,657
" Gris, ..	113	Renards bleus, ...	20	Visons, (Mink).....	19,038
" Blancs ,	9	" argentés, .	413	Rats musqués,......	156,981
Castors,.	69,374	" croisés,...	2,609	Bœufs musqués,....	91
Buffles, ...	17,495	" rouges,...	9,351	Loups, ...	7,696
Loutres,.....	6,210	" Blancs,...	2,609	Carcajous,(wolverine)	321
Chats sauvages. (Racoons en Anglais)	47	Chiens de prairie, ..	4437	Ecureuils..........	1,445

Dans les prairies, il y a peu d'oiseaux, excepté des oiseaux aquatiques là où il y a des lacs. Quand l'Indien entend le cri lugubre du plongeon, il vous racontera à l'occasion une intéressante légende qui rappelle l'éternelle histoire de Caïn et d'Abel. Deux Indiens péchaient tous deux et le succès de l'un provoqua la jalousie de l'autre à un tel point que ce dernier, d'un coup,

(1) Mgr. Taché, Vingt années de mission dans le nord-ouest de l'Amérique.

étourdit son camarade plus heureux, lui vola son poisson, puis lui coupa la langue, afin de l'empêcher de se plaindre. En réponse aux questions qu'on lui faisait, l'homme mutilé ne pouvait répondre que par une espèce de plainte inarticulée. L'être surnaturel qui s'occupe des choses humaines et que les Indiens des côtes désignent sous le nom de Quanteaht ou Taim-Shin, changea le bègue en plongeon et son assaillant en corneille. M. Gordon a extrait cette légende de l'ouvrage de M. G. M. Sproat intitulé : Scènes et Études de la vie sauvage (Scenes and Studies of Savage Life). Dans les vallées manitobiennes, le merle est redouté des agriculteurs parce qu'il mange les semences. Le plus intéressant et le plus aimé des oiseaux, le vacher (cow-bird) suit les trains des charrettes cheminant dans les plaines et se perche sur les chevaux où il happe mouches et taons. Un oiseau-mouche mexicain au brillant plumage rouge vient passer l'été et faire sa couvée dans les plaines du Manitoba. On le rencontre jusqu'au 57e degré de latitude dans la vallée du Churchill. Chaque année, dit M. Elisée Reclus, le petit voyageur ailé fournit au printemps et à l'automne un voyage d'au moins 5000 kilomètres (plus de 3100 milles), entre sa résidence d'été et celle d'hiver. Il y a aussi des serpents dans les plaines et des lézards. Les tortues sont rares. En revanche les grenouilles et les sangsues ne manquent pas dans les marécages. Dans les cours d'eau abonde le poisson blanc qui est excellent. On y trouve aussi l'esturgeon, le saumon, la truite, le brochet, la loche et la carpe.

Bien que le gibier ait bien diminué dans le nord-ouest au fur et à mesure qu'il se peuplait, il est des districts où le chasseur peut se livrer avec succès à son passe-temps favori. C'est ainsi que dans l'Alberta il trouvera l'oie et le canard sauvages, la sarcelle, la poule et la perdrix de prairie, le coq de bruyère, la bécassine en abondance. On voit souvent des bandes d'antilopes dans les plaines du sud de ce territoire, tandis que dans les montagnes du nord et du sud, il n'est pas rare de rencontrer le chevreuil et l'orignal. De son côté, le pêcheur trouve dans les ruisseaux et les lacs de la partie méridionale plusieurs espèces de truites. Les nombreux lacs qui se trouvent au nord du Saskatchewan sont bien fournis de poisson blanc,. de truites, de bro-

chets, d'esturgeons, à tel point qu'à part la consommation locale, on pourra en exporter quand on aura fait des établissements spéciaux pour les mettre en conserves. Le petit gibier abonde également dans le district du Saskatchewan. L'ensemble de la végétation est à peu près le même dans le Manitoba que dans l'Ontario, plus méridional mais traversé par les mêmes lignes isothermiques. Le hêtre, l'érable et le pin ne se trouvent plus dans la vallée de l'Assiniboine et l'on y voit rarement le chêne et le frêne. Peupliers, ormeaux et saules sont les espèces arborescentes les plus communes. Les rosiers, les viornes, différentes plantes grimpantes forment ça et là des fourrés impénétrables. Les houblons sauvages et les vignes vierges accrochent, les uns, leurs cônes, les autres, leurs pampres, à tous les massifs de verdure. Les plantes à baies sont extrêmement nombreuses, et dans cette région comme dans le bassin du Mackenzie, prunes et cerises sauvages ont une saveur très douce que Macoun attribue à la sécheresse de l'atmosphère et à la pureté du ciel. Les dunes sont couvertes de genévriers rampants et de Kinnikinik dont le liber (partie vivante de l'écorce), mêlé au tabac, constitue le "harouge", le narcotique le plus estimé des Indiens et des métis. La zone forestière du sud et du sud-ouest du bassin de l'Athabasca-Mackenzie renferme l'épinette blanche, des pins, des sapins, des cèdres, des mélèzes, le faux tremble, le liard ou baumier, le bouleau blanc où à canot, des aunes et des saules. La zone nord et nord-est est sans arbres.

Il ne faut pas que son nom de Province des Prairies fasse croire que le Manitoba est sans arbres. De grandes forêts se trouvent dans l'est de la province, le long des rivières, des lacs et sur les montagnes. Même dans l'Assiniboine oriental (Eastern Assiniboia), beaucoup de bouquets d'arbres bordent les lacs, les ruisseaux et les prairies. Les collines de l'Assiniboine occidental sont bien boisées. Le grand district du Saskatchewan (il est presque aussi grand que l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande réunis), est moitié prairie moitié forêt. Dans l'est et le nord se trouvent les plus belles forêts d'épinettes du monde, qui deviendront une grande richesse pour le pays quand on y aura créé des manufactures de pâte à papier. En attendant, elles fournissent aux colons

nouvellement établis du combustible et des matériaux de construction à bon marché. Il en est de même pour l'Alberta, en ce qui concerne ce dernier article, du moins dans la partie septentrionale qui renferme des bois considérables composés de grands arbres. Dans ce territoire ainsi que dans le Saskatchewan, les fruits sauvages abondent excellents, fraises, framboises, groseilles rouges et noires (cassis), canneberges (cranberry), cerises, etc. Dans certaines parties des prairies, surtout l'Assiniboine ouest, l'herbe dominante est la variété connue sous le nom de " Buffalo grass " (l'herbe à buffle), courte, croquante, qui semble se dessécher vers le milieu de l'été mais dont les racines restent vertes et vivantes, et qui constitue le meilleur fourrage, été et hiver. La rapidité avec laquelle de pauvres animaux maigres, amenés de l'est, deviennent gras et lustrés, grâce à l'herbe à buffle est, à ce qu'il paraît, tout à fait surprenante.

On calcule qu'il y a 65,000 milles carrées de terrains carbonifères entre la rivière Rouge et les montagnes Rocheuses, et la législature du Manitoba a effectué un arrangement en vertu duquel le charbon sera fourni au prix de $2.50 à $5.00 la tonne, suivant les localités. On voit que les Manitobains n'ont pas à craindre les rigueurs de leur hiver. Les mines déjà découvertes dans le seul territoire d'Alberta peuvent approvisionner le Canada de combustible pendant des siècles. Et il y a de la variété : anthracite bitumineux, semi bitumineux, lignite. Le charbon mou y existe en telle quantité que les habitants de ce territoire ont un approvisionnement de combustible à bon marché pour tous les temps à venir. La liste des mines en exploitation est trop longue pour que je la donne. Je renvoie le lecteur que cela intéresserait à la brochure (1) d'où j'extrais ces détails sur les ressources minérales du nord-ouest. L'or se trouve en quantités suffisantes sur les rives et dans les barres sablonneuses des branches du Saskatchewan, du Pembina, des rivières Smoky, Macleod et Athabasca pour rémunérer le travail d'extraction. Quelques fermiers qui habitent le bord de ces rivières, après avoir fait leurs semences, quand les eaux baissent, se font mineurs et récoltent de $1.50 à $4.00 par jour de bénéfice, et l'em-

(1) Western Canada, brochure publiée par le Pacifique-Canadien.

ploi de dragueuses perfectionnées, récemment inventées, promet une récompense plus haute aux travailleurs. On a découvert en différents endroits des veines considérables de galène (sulfure de plomb soit simple, soit argentifère), que les experts ont déclarée contenir une forte proportion d'argent, et qui n'attendent que des capitalistes pour être exploitées. Au nord et au sud du lac Athabasca, on a découvert des gisements de sel, des couches de gypse, de lignite, de kaolin, enfin, d'après les rapports des géologues, les dépôts de pétrôle y dépasseraient en puissance tous les autres terrains pétrolifères du Nouveau-Monde. (1) Ils n'ont pas encore été exploités, il est vrai, faute de moyens de transport, mais quand le Grand Tronc-Pacifique traversera cette région, il sera facile de s'emparer de cette nouvelle richesse du sol.

Bien que le district de la rivière la Pluie ne fasse pas partie du Grand Ouest, il appartient à mon sujet, puisqu'il est à l'ouest du lac Supérieur. Il est encore dans son enfance quant à l'exploitation des minéraux, mais il y a de belles promesses pour l'avenir. On y travaille déjà plusieurs mines d'or importantes au lac des Pluies, au lac des Bois, sur les bords de la rivière la Seine. Les autres parties du Nouvel Ontario, les districts d'Algoma et du Nipissing ont de l'or, de l'argent, du cuivre et du fer, et cette région possède les plus riches dépôts de nickel du monde qu'on commence à extraire près de Sudbury.

Il y a vingt et quelques années à peine, la grande prairie était, sauf certains points, une solitude immense. Voici ce qu'en dit le révérend Gordon : " Les heures se succédaient les unes aux autres, nous parcourions mille après mille sans voir une seule créature animée, excepté les canards qui s'attardaient sur les petits lacs (on était en Octobre), un chien de prairie ou un blaireau dont la tête grise émergeait curieusement, pour nous examiner à notre passage, du petit tertre qu'il avait édifié en se faisant un trou pour lui-même et une petite trappe pour les chevaux. Le soir, le dernier cri qu'on entendait dans le grand silence était l'appel de l'oie sauvage se dirigeant vers le sud, ou le cri plus rauque de la grue bruyante, ou le bruissement des feuilles du

(2) Elisée Reclus.

tremble maintenant desséchées et sur le point de tomber. " C'est dans ce voyage de 1880 que M. Gordon traversa la branche sud du Saskatchewan à 12 milles du lac aux Canards (Duck Lake), à un endroit connu sous le nom de traverse de Gabriel (Gabriel's crossing), du nom de Gabriel Dumont qui a laissé son nom dans la rébellion de 1885, et qui desservait le passage.

Si le voyageur d'il y a un quart de siècle trouvait solitaire l'aspect des prairies, qu'eût-il dit au temps où La Vérendrye et ses hardis compagnons s'enfonçaient dans l'immensité du nord-ouest, alors qu'on n'y pouvait trouver que les cendres des feux de campement des sauvages et les sentes des bisons pour indiquer la voie. En 1880, la solitude n'était plus que relative, car le même auteur dit dans un autre passage : " Les diverses pistes à travers les prairies sont si distinctement creusées et marquées par l'usage qu'il n'y a aucun risque de perdre son chemin, si ce n'est à quelque gué ou à quelque carrefour où l'on n'a pas encore élevé de poteau indicateur. Quelquefois la piste traverse une campagne doucement ondulée en passant à côté de taillis de trembles, ailleurs elle s'étend sur une plaine absolument nivelée comme pour vous inviter à vous lancer dans l'espace sans borne. Près de n'importe quel centre de population, groupe de fermes ou poste de traite, les nombreux sillons parallèles qui ont été tracés et employés par les charrettes, d'année en année, nous rappellent les voies régulières du chemin de fer à l'approche d'une station."

On sait que le peuplement graduel du nord-ouest, comme il devait arriver inévitablement, a été la cause de troubles sérieux, causés par les métis, et qu'il a fallu faire deux campagnes contre eux en 1870 et en 1885. Un autre problème se posait devant le gouvernement de la Puissance, celui de savoir ce qu'on allait faire des Indiens. Les diverses tribus qui habitent les bords du Saskatchewan, de la rivière Rouge et du Winnipeg sont les frères des Algonquins du Saint-Laurent et des Etats-Unis et, parmi eux, la tribu la plus importante, les Cris, sont apparentés aux Creeks de la république américaine, célèbres par la vaillance avec laquelle ils ont défendu contre l'homme blanc leur indépendance nationale. Les Assiniboines du Dakota et du lac Supérieur sont Sioux d'origine. Les seuls étrangers à la race indienne sont les

Innuit (Esquimaux), (1) qui parcourent les toundras (terres glacées qui ne se couvrent de verdure que pendant quelques semaines d'été), voisines, de l'Océan Pôlaire. Autrefois le bison était tout pour l'Indien. Il en mangeait la viande, il en prenait les tendons pour bander son arc, harnacher son cheval et coudre ses vêtements, la peau pour s'en faire des habits, une tente, un bateau, les cornes pour y mettre sa poudre. Quand il voyageait, il emportait avec lui le fameux pemmican ou "taureau" des voyageurs, composé de viande hachée, autrefois du bison, pilée menue et pressée dans un sac fait de la peau de l'animal, mêlée à de la graisse fondue en quantité presque égale à celle de la viande. On y ajoutait généralement des baies et du sucre. La ration normale était de 1 kilogramme. C'était un aliment très rassasiant. Les Indiens, surtout les Pieds-noirs, se rendaient compte qu'une équité supérieure nous imposait la tâche de les aider à subsister. " Nous avions une nourriture abondante, disaient-ils, jusqu'à ce que l'homme blanc soit venu. Si maintenant, comme vous nous le dites, la grande Mère envoie ses enfants blancs ici, puisque le bison a disparu, la grande Mère (la reine Victoria) doit nous nourrir." Ajoutez à cela l'indolence naturelle à beaucoup de sauvages. " L'Indien n'est jamais pressé excepté quand il chasse. Dans les affaires ordinaires de la vie, il adopte le dicton que " les heures ont été faites pour les esclaves. " Quant à lui, étant un homme libre, il use du temps à sa convenance. " Cependant le gouvernement du Dominion a résolu la question. Des réserves ont été données aux sauvages, et un certain nombre d'entre eux, notamment parmi les Cris, se sont mis à cultiver la terre quand le bison leur a manqué. Les Saulteux, au contraire, ont longtemps tenu en mépris les " fouilleurs de sol. " " Chez les Indiens encore nomades le grand fléau est la faim, nous dit Mgr Taché dans les Annales de la propagation de la foi, 1882 ; ils restent jusqu'à 10 jours sans manger, des tribus entières ont été emportées par la famine. "

La chaîne des lacs, base du triangle qui renferme le pays des

(1) Esquimaux : du Cri aski (chair ou poisson cru) et mowew (il mange), ayaskimew, celui qui mange de la viande ou du poisson cru. Innuit signifie dans leur langue " hommes ".

prairies, les sépare des terres stériles (barren grounds des Anglais) qui constituent l'immense territoire du Keewatin (le vent du nord en langue indienne). D'après un ouvrage tout récent, Sport and Travel in the Northland of Canada (Chasse et Voyage dans le nord du Canada), par David T. Hanbury (1) le Keewatin ne mériterait pas la mauvaise réputation qu'on lui a faite. " On ne saurait appeler stériles, dit l'auteur, un territoire qui porte des fleurs sauvages à profusion, de nombreuses bruyères, une herbe luxuriante qui nous monte, en certains endroits, jusqu'aux genoux et une grande variété de mousses et de lichens. Il est stérile seulement dans le sens qu'il est sans arbres. De là le nom indien de Dechinule (pas d'arbres). " Dans un voyage de 20 mois, du fort Norman sur le Mackenzie jusqu'à Chesterfield Inlet, baie d'Hudson, M. Hanbury a exploré une grande étendue de terre inconnue avant lui. Le climat, bien entendu, est très rigoureux et on court risque d'avoir faim. A certains moments de l'année pullulent des insectes vénimeux qui s'attaquent également aux hommes et aux animaux. La pire de ces insectes malfaisants est une espèce d'œstre (warble ou bot-fly). L'explorateur se loue beaucoup des Esquimaux et des chiens, mais se plaint des Indiens sur lesquels on ne peut compter et qui demandent continuellement une augmentation de salaire. En lisant cette analyse, je n'ai pu m'empêcher de sourire, en pensant qu'il est arrivé plus d'une fois à nos braves amis saxons de s'imaginer avoir fait des découvertes qui avaient été accomplies avant eux par des Français, ou d'avoir trouvé du nouveau, là ou il n'y avait rien à découvrir. C'est ainsi que Lewis et Clarke, en 1808, s'imaginèrent avoir, eux premiers, visité les Mandans que les La Vérendrye avaient connus 66 ans auparavant. De même le géographe Elisée Reclus, dans sa Géographie Universelle, publiée en 1890, nous apprend qu'on trouve dans les " Barren grounds " la ronce, la framboise des bois, le raisin d'ours aux baies de corail, l'airelle, la gadelle, la gueule-noire, la fraise, le saskatoon pembina ou petite poire, toutes choses encore meilleures que les fleurs, car l'ours s'en engraisse et l'homme, parfois, s'en nourrit. Le caribou,

(1) M. Murray, éditeur du *Star*, parle de l'ouvrage dans l'intéressante analyse qu'il donne des livres nouveaux dans son journal (un des numéros de juillet 1904).

espèce de cerf sauteur (rangifer groenlandicus), les bœufs musqués qui habitent ces parages, y broutent le lichen des rennes, " pain du caribou ", qui couvre des espaces à perte de vue, et la tripe de roche. Les herbivores déblayent avec leurs sabots, les carnassiers omnivores avec leurs griffes, la couche de neige épaisse de plus d'un mètre en certains endroits, pour atteindre le lichen nourricier. En plus des ours bruns, des caribous et des bœufs, il se trouve dans ce territoire des renards et des lièvres pôlaires et autres animaux à fourrure. Les quadrupèdes les plus sensibles au froid et les oiseaux aquatiques émigrent vers le sud, en hiver, ou se déplacent suivant les saisons, et les poissons de mer remontent au loin dans les rivières du Keewatin.

Le grand mouvement commercial qui s'accentue de plus en plus entre l'Amérique et l'Europe, le peuplement du Manitoba et du nord-ouest promettent de donner une certaine animation à une partie de cette région. La ligne de navigation par la mer d'Hudson est une des plus courtes qu'on puisse tracer à travers l'Alantique, et elle pénètre dans l'intérieur même du continent, de sorte qu'elle offrira de grands avantages pour le transport des marchandises, bien qu'elle ne soit ouverte qu'une partie de l'année, une fois qu'elle sera en contact avec le terminus d'une des voies ferrées qui doivent aboutir à la baie d'Hudson. La distance de la Corne sur le Saskatchewan à Liverpool est de :

1° par New-York..	9,675	Kilom.
2° Saint-John (Nouveau-Brunswick)..........	9,087	"
3° par Montréal et le détroit de Belle-Isle...	8,418	"
4° par Port-Churchill et la baie d'Hudson.	6,500	"

Port Churchill et Port-Nelson, tous deux à l'embouchure des rivières du même nom, sont les deux ports les mieux situés pour servir d'escale aux transatlantiques. Le port Nelson ou d'York (l'ancien fort Bourbon dont nous avons été les maîtres jusqu'en 1713) [1] est plus rapproché des contrées populeuses et cultivées mais d'accès difficile et sans profondeur. On y récolte des navets, des radis et des pommes de terre et l'on voit des plantes fleuries dans les jardinets. Port-Churchill, bien qu'exposé à des vents

(1) Voir ma première série des Héros de la Nouvelle-France, pages 17, 31, 41

plus froids et plus éloigné de la civilisation, a plus de fond et présente un meilleur abri, enfin, ses rives sont plus favorablement placées pour l'établissement d'embarcadères et de bassins. De Norway House, poste de la compagnie d'Hudson situé à l'extrémité septentrionale du lac Winnipeg et qui doit son nom aux chasseurs norvégiens qui l'ont fondé, il y a 6 à 700 milles à franchir par les cours d'eau et les portages jusqu'à Port Churchill. Dans cette dernière localité, on voit les ruines imposantes de l'ancien fort dit Prince of Wales (Prince de Galles), bâti en gros blocs de granit importés de la Grande-Bretagne, qui coûta aux Anglais plus de 3,000,000 de francs et leur valut de la part des Indiens le nom cri de Teo-Tinneh, (teo pierre ; tinneh, homme), ou " peuple de la pierre " qu'ils gardent encore de nos jours. Il avait été détruit en 1782 par notre célèbre et infortuné *Lapérouse* qui avait été chargé de ruiner les établissements anglais de la baie d'Hudson, mission dangereuse dans cette mauvaise mer que nous ne connaissons plus et qu'il mena à bien. La petite garnison de Port Churchill se rendit sans combattre. (1)

Tout cet immense territoire, nord-ouest et Keewatin, a été pendant deux siècles dans les mains de la Compagnie de la baie d'Hudson et, pendant près de deux siècles, elle a réussi, au profit de quelques individus, à le tenir sous le boisseau, à faire croire à l'humanité que cette vaste région était sans valeur au point de vue agricole, qu'elle n'était bonne qu'à donner des fourrures. Jamais ne s'est produite sous le ciel de demonstration plus éclatante de l'ineptie et de l'immoralité de ces monopoles qu'affectionnait l'esprit naïf de nos pères. Pendant un certain temps, une compagnie du Nord Ouest qui avait été formée en 1783 et qui consistait principalement en résidents français et écossais du Bas-Canada, lui disputa le droit exclusif qu'elle s'attribuait. Cette compagnie suivant les traces des La Vérendrye poussa la traite avec une grande vigueur. Il y eut entre les employés des deux rivales qui étaient principalement composés de métis français, des

(1) Lapérouse (J. Fr. Galaup de) 1741-1788, chargé d'un voyage d'exploration circummondiale, se perdit corps et biens avec son navire, en 1788, sur les récifs des îles Vanikoro au nord de l'Australie. Les débris du naufrage furent découverts en 1827 par le capitaine anglais Dillon.

rencontres sanglantes. Enfin elles finirent par s'entendre comme larrons en foire et elles s'amalgamèrent en 1721 sous le nom de l'ancienne compagnie, Ainsi renforcée, la Compagnie de la baie d'Hudson s'assura de nouveaux privilèges, et ce n'est qu'en 1870 qu'elle céda ses droit exclusifs sur la contrée qu'elle avait si longtemps possédée. Pendant tout ce temps, ce fut la politique constante de la compagnie de tenir le reste du monde, autant que possible, dans l'ignorance des ressources et des promesses qu'offrait ce territoire, des immenses prairies fertiles qu'il renfermait et de sa capacité à nourrir une population très nombreuse, mais le temps vint où il fallut ouvrir toutes grandes les portes de cette terre de promission. Grâce aux voyageurs, le caractère du pays se connaissait de mieux en mieux, tandis que des hommes compétents déclaraient que la plus grande partie des terre à blé du continent se trouvaient dans les limites de ce territoire, si longtemps consacré exclusivement à la traite des fourrures.

Plusieurs faits illuminent d'un jour éclatant l'esprit qui animait la Compagnie de la baie d'Hudson. La première exploration purement géographique du bassin de l'Athabaska-Mackenzie a été faite par Samuel Hearne que la compagnie envoyait, en 1770, dans la direction du nord vers l'Océan Glacial. Le récit de son voyage qui appartenait à la compagnie ne fut publié que plus de 20 ans après, pour tenir une promesse faite à La Pérouse, lorsque celui-ci, devenu par droit de conquête propriétaire du manuscrit, le rendit à l'expresse condition qu'il fût publié. C'était Hearne qui commandait à Port-Churchill quand LaPérouse s'en empara. Peu d'années après, une famille de métis français, les Beaulieu, s'établit au nord de l'Athabaska. M. Napier, l'ingénieur de l'exploration de 1857-58, nous dit qu'il était trop évident que la compagnie décourageait tous les essais d'agriculture et l'application des arts les plus simples de la vie, et que les opinions exprimées à l'établissement de la rivière Rouge par différents individus sur le sol, le climat et la nature des produits du pays, tout en étant contradictoires, étaient d'autant plus défavorables qu'elles émanaient de personnes à l'emploi de la Compagnie de la baie d'Hudson, mais quoi ! on ne s'avise pas de tout ! les jardinets que cultivaient quelques-uns de ses chefs

de poste, pour varier leur ordinaire, donnaient le démenti à leurs allégations et devenaient de précieux indices pour des yeux observateurs.

On comprend que la vie menée à ces postes de traite était bien monotone et cependant, chose curieuse, des hommes même lettrés ne pouvaient plus la quitter ou y revenaient après l'avoir abandonnée. On la connait par les journeaux tenus dans les différents postes. C'est ainsi que le révérend Gordon en consulta à Dunvegan qui remontaient à 1828. Des chevaux à envoyer dans les différentes directions, des chasseurs à équiper pour un nouveau départ, les réparations et améliorations à faire aux bâtisses, éventuellement l'arrivée de groupes d'Indiens demandant une certaine attention, les récoltes ou le jardin qu'il fallait soigner, les inventaires des marchandises à recevoir ou à expédier, enfin, quand l'occasion s'en présentait, des voyages à faire à pied, à cheval, en canot ou avec un équipage de chiens, suivant la nature du district qu'il fallait traverser ou la saison de l'année, telles étaient les occupations d'un poste de traite. Le journal du 15 décembre 1874 (il y a trente ans), dit : " quel glorieux pays pour un établissement pénitentaire ; la dernière nouvelle que nous avons reçue était du commencement de juin ". On voit par ce cri presque involontaire de l'âme que la solitude des prairies finissait tout de même par accabler certains cœurs. Mais il y avait des maux plus terribles encore. Dans le journal de 1878 (18 avril), on lit : "Ce n'est qu'un cri de famine dans tout le pays ". Par le fait, le manque de nourriture semblait prévaloir plus ou moins parmi les Indiens tous les printemps, car les chasseurs avaient souvent peu de succès dans cette saison. On comprend bien que les distractions étaient rares. En fait de musique, on n'avait que celle des Indiens de passage ou campés momentanément près du poste et il paraît qu'elle n'avait rien d'enchanteur, si j'en crois le révérend Gordon que je traduis textuellement, pour ne pas m'exposer à la fureur des Wagnériens : " J'eus un échantillon de la musique indienne, grâce à Chantré, le principal chanteur et tambour cri du district. Son chant (si l'on pouvait l'appeler ainsi), était une complainte lugubre sans rhythme ni air perceptible. La marche qu'il battait sur un

petit tambour ne semblait avoir d'autre rapport avec le chant que d'ajouter au volume du son ; le tambour d'ailleurs n'était qu'un grossier tambourin. L'effet était aussi déconcertant pour ceux qui n'étaient pas initiés que celui que produisent des passages du Lohengrin de Wagner. Comme manque d'harmonie, si ce n'est à un autre point de vue, la musique indienne du passé s'accorde avec la musique allemande de l'avenir ".

" Nos belles et grandes rivières, nos lacs immenses ne porteront-ils jamais que le léger canot d'écorce du sauvage ou la berge aux lourdes rames du commerçant de fourrures ". Ainsi s'exprimait Mgr. Taché il n'y a que 35 ans. Il ne voyait guère la possibilité d'établir une population nombreuse dans la prairie, faute de bois (excepté sur la branche nord du Saskatchewan, la vallée de la rivière Rouge et le bas de l'Assiniboine). L'illustre prélat, avant de mourir (il est mort en 1894), a vu la réponse à la question qu'il avait posée 25 ans auparavant. Sa vie d'apôtre dans les vastes espaces du Grand Ouest ne l'avait pas préparé aux merveilles que peut accomplir l'irrésistible locomotive. C'est bien un cri de défi à la solitude, de conquête sur l'espace qu'exprime son âme brûlante par les cris stridents qu'exhalent ses poumons de fer. Sans doute, tout n'est pas or pur dans ce qu'elle entraîne derrière elle. Il y a de l'alliage, il y a des scories, rien n'est parfait en ce monde. Mais si elle apporte aux terres nouvelles l'aventurier sans scrupules qui cherche à faire fortune par tous les moyens, elle amène aussi les braves cultivateurs qui, de leurs bras robustes, vont faire fructifier la plaine. Si elle permet au coquin de voyager à sa suite, elle transporte aussi le gendarme et le policeman et le soldat, qui assureront aux établissements nouveaux la sécurité. Nous qui, à Québec, voyons débarquer continuellement les populations de la vieille Europe qui viennent, dans notre immense Dominion, chercher une nouvelle patrie où l'on ne persécute personne, nous savons bien que c'est toi, locomotive, fille merveilleuse du génie hmmain, qui les emporte vers le pays de leurs désirs, et quand les petits enfants des immigrants claquent joyeusement des mains, au moment ou tu te mets en mouvement pour dévorer l'espace qui les sépare des demeures où leurs parents vont chercher l'abondance avec la liberté, nous sentons

bien, locomotive, messagère de vie, que tu es aussi la messagère de Dieu et que tu es bénie dans ton triomphe.

Sans doute, à un voyageur amateur du pittoresque, le Manitoba qui est absolument plat (beaucoup plus que les districts du Saskatchewan ou d'Edmonton), n'offre pas grande attraction, bien que l'aspect d'un pays de culture extrêmement riche soit plutôt d'une monotonie agréable. Le terrain est tellement plan qu'une meule de blé peut se voir à des milles de distance, tandis qu'une ferme est aussi distincte sur l'horizon qu'une colline en Ecosse. Mais si vous avez le courage de braver les moustiques et d'aller sous le glorieux ciel qui s'étend au-dessus de la plaine fertile, piquée ça et là de massifs de peupliers et de bas taillis, si vous allez, dis-je, visiter la ferme de quelque bon fermier écossais, venu des vieux pays ou de l'Ontario, vous n'aurez pas perdu votre peine. Près d'un groupe considérable de bâtisses de ferme et d'une maison d'habitation à l'air confortable, vous verrez peut-être la cabane que le fermier et sa femme ont habitée quand ils sont venus courageusement, il y a quelque 15 ou 20 ans, essayer leur fortune sur la prairie. Dans la cour de la ferme, vous pourrez voir jusqu'à une vingtaine de vaches que le fermier et son fils sont en train de traire, tandis que les veaux dans l'étable crient pour avoir leur nourriture, et que des cochons curieux, mais bien élevés et bien nourris, viennent au coin des bâtisses vous interroger d'un grognement expressif. 10 à 12 chevaux dans l'écurie et plusieurs centaines d'acres (arpents) de blé complètent la richesse de cette honnête famille. Les vaches mugissent avec satisfaction au milieu de la fumée des " smudges ", petits tas de bois ou de chaume sec, allumés puis recouverts de paille ou de fumier mouillé pour éloigner les moustiques, et sans lesquels le trayage serait une opération très difficile. Naturellement il y a un piano pour la fille de la maison qui a reçu une excellente éducation au High School le plus rapproché. Puis le soir, le fermier conduit les prières de la famille, lisant avec beaucoup d'expression la grande bible et priant avec une certaine simplicité, pleine de dignité, et des phrases appropriées qui rappellent les services religieux des ancêtres dans les vieilles églises écossaises. Mais pour arriver à avoir une ferme de ce genre, il faut avoir un petit

capital en commençant, il faut travailler dur sans se soucier des trois huit, ni faire de spéculations à perte de vue sur la question sociale.

Quand je dis qu'il faut avoir un petit capital en commençant, j'entends par là que c'est préférable, mais on a vu un grand nombre d'hommes dans le nord ouest qui, en travaillant pour les autres, ont réussi, par leur économie, à se mettre assez d'argent de côté pour pouvoir s'acheter une terre et devenir indépendants à leur tour. Naturellement il se produit parfois des mécomptes. Il y a des gens qui se découragent plus vite que d'autres. Le sol, tout en étant bon, est quelquefois dur à cultiver dans les commencements.

Je donne ici quelques tableaux empruntés au recensement de 1901 ou à d'autres sources qui montreront au lecteur la croissance du Nord Ouest.

Population de Winnipeg à différentes époques :

Années :	1870	1874	1881	1886	1891	1901
Population :	241	2000	7285	20236	25637	42340

Voici un tableau encore plus frappant,—je ne sais jusqu'à quel point il est exact,—publié par le journal le " Free Press " de Winnipeg tout récemment, et qui fait espérer aux Manitobains que leur capitale sera, dans une quarantaine d'années, la métropole commerciale du Canada :

Années	Population de Winnipeg	Nombre de boisseaux de grain exportés par Winnipeg
1894	34,954	15,000,000
1895	37,124	24,000,000
1896	37,983	14,000,000
1897	38,733	22,000,000
1898	39,384	23,000,000
1899	40,112	30,000,000
1900	42,534	17,000,000
1901	44,778	50,000,000
1902	47,411	53,937,000
1903	56,607	50,000,000
1904	67,000	

Tableau donnant les populations des provinces et des territoires pendant les années 1871, 1881, 1891, 1901, après chaque recensement décennal.

Provinces ou Territoires		Années 1871	1881	1891	1901
Colombie Anglaise.....		36,247	49,459	98,173	178,657
Manitoba.........		25,228	62,260	152,506	255,211
Nouveau Brunswick..		285,594	321,233	321,263	331,120
Ile du Prince Edouard		94,021	108,891	109,078	103,259
Province de Québec...		1,191,516	1,359,027	1,488,535	1,648,898
Province d'Ontario....		1,620,651	1,926,922	2,114,321	2,182,947
Territoires Organisés	Alberta........	18,000	25,515	25,277	65,876
	Assiniboia E.			20,472	49,692
	Assiniboia O.			9,890	17,692
	Saskatchewan			11,150	25,679
Territoires non Organisés	Athabaska ...	30,000	30,931	32,169	6,515
	Franklin et Keewatin				8,546
	Mackenzie.....				5,216
	Ungava				5,113
	Yukon				27,215
Population de la Puissance		3,689,257	4,324,810	4,833,239	5,371,315

L'Ungava est la région en grande partie inexplorée du Labrador qui n'appartient ni à Terre-Neuve ni à la Province de Québec. Tout le monde sait que le Yukon s'est peuplé subitement dans ces dernières années par suite de la découverte de l'or. Les 34,481 métis et les 93,460 sauvages que comptait le recensement de 1901, se trouvent principalement dans les territoires organisés ou non organisés du Nord-Ouest. La population de ces derniers, en y comptant le Keewatin, était de 206,436 âmes, comme on voit par le tableau ci-dessus. En y joignant celle du Manitoba et celle de l'Ouest de la province d'Ontario, on peut dire qu'en 1901 environ 600,000 personnes vivaient à l'ouest du lac Superieur. Or dans le cours des années fiscales finissant les 30 juin 1901 et 1902, il est arrivé 32,005 et 66,024 immigrants dans le nord-ouest. En y ajoutant ceux qui sont arrivés depuis, on doit considérer comme certain que le nord-ouest compte de 450 à 500,000 âmes à la fin de la présente année 1904.

On comprend bien que dans une région comme le nord-ouest, où les colons affluent, les statistiques changent continuellement. Les chiffres d'aujourd'hui ne sont plus ceux d'hier et ne seront pas ceux de demain. Le lecteur européen, inaccoutumé à la croissance rapide des cités du Nouveau-Monde, peut sourire en voyant telle ou telle bourgade ou petite ville qui serait à peine jugée digne, en France, d'être un chef-lieu de sous-préfecture, traitée de centre important. Il cessera de sourire s'il veut bien songer à Winnipeg avec ses 241 habitants en 1870 et ses 60,000 en 1904, qui seront probablement 100,000 d'ici à 20 ans. Rien que depuis 1901, l'année du dernier recensement, on estime que la population du Manitoba s'est élevée de 255,000 à 300,000 âmes, celle de l'Assiniboine oriental de près de 50,000 à 81,000, celle de l'Assiniboine occidental de moins de 17,000 à 32,000, celle de l'Alberta de 66,000 à 120,000, celle du Saskatchewan d'un peu plus de 25,000 à 47,000. Calgary qui, en 1001, en avait 4,865, serait rendue à 67,000, Edmonton qui en comptait 2,626, serait rendue à 9,000, en y comprenant Strathcona, Edmonton-Sud. Cette petite ville qui est éclairée à l'électricité et possède un établissement pour la distribution des eaux à domicile, et un tramway électrique qui sera en pleine exploitation en 1905, a devant elle un magnifique avenir. Elle promet de devenir le centre manufacturier du grand bassin de la rivière Mackenzie et le point de distribution pour la partie orientale de la région à blé du nord-ouest, car un nombre grandissant de lignes ferrées vont y aboutir. Elle fournit déjà aux besoins de près de 100,000 êtres humains. En 1903, on y a élevé 563 maisons ou édifices neufs. Six banques de l'est y ont déjà des succursales et une septième va en établir une cet automne. Les sommes dépensées pour le fret sont de $25,000 (125,000 francs) par semaine, soit $1,300,000 par an. Partout dans cette région, assez vaste pour servir de berceau à un grand empire, la vie afflue, pleine de promesses pour celui qui a de la force dans les bras, de l'intelligence dans le cerveau et de la volonté au cœur. De toutes parts s'élèvent fermes et cités, maisons privées, églises et écoles dont les maîtres sont mieux payés que ceux des vieilles provinces.

Les fermiers du Manitoba, d'après le témoignage tout récent

de M. Vandry, le distingué gérant général de la grande maison Z. Paquet de Québec, ne craignent pas d'accourir à Winnipeg quand ils prennent un jour de congé, pour s'instruire et s'enquérir des conditions du marché. Il a vu dans la capitale du Manitoba la plus belle exposition de bestiaux qu'il ait jamais rencontrée. Deux choses l'ont surpris : la qualité incomparable des légumes du Manitoba (1) et le fait que la maison Paquet fût la seule de Québec représentée à l'Exposition de Winnipeg. Lui aussi croit que cette ville, avec le temps, deviendra la plus importante et la plus considérable de la Puissace, et il conseille judicieusement à ses compatriotes de se réveiller et d'aller voir le nord-ouest, pour se rendre compte du merveilleux développement de cette région et des chances qu'elle offre au point de vue commercial.

Le Canadien-Pacifique, immense système artériel qui, du cœur même de la Puissance, fait refluer la vie jusqu'à ses extrémités les plus éloignées, multiplie dans toutes les directions ses tentacules bienfaisants, et bientôt le Grand-Tronc Pacifique va faire jaillir à la lumière de nouvelles régions qui, jusqu'à ce jour, n'avaient connu que les animaux sauvages, les Indiens ou les rares trappeurs ou chasseurs blancs lancés à leur poursuite, et les agents de la Compagnie de la baie d'Hudson qui exploitaient les uns et les autres, au profit d'un certain nombre de bourgeois cossus de la vieille Angleterre.

Je ne suis pas de ceux qui jonglent avec les chiffres comme un enfant avec des boules, qui peuplent les pays nouveaux comme par enchantement et qui, ne tenant compte ni de la nature des choses ni du ralentissement forcé qu'éprouvent les établissements les plus prospères, après que le premier grand coup a été donné, voient déjà 100 millions d'êtres habiter le Canada à la fin du 20e siècle, sans se rappeler que les Etats-Unis, après une prospérité sans exemple dans l'histoire du monde, ne sont arrivés, après plus de deux siècles, qu'à 80 millions. Je suis trop habitué par mes lectures à mesurer prudemment, même les plus belles perspectives, pour tomber dans des exagérations de ce genre, mais je

(1) On se représente trop le nord-ouest comme uniquement propre à la culture des grains ou à l'élève du bétail et des chevaux.

crois, sans risquer de me tromper, que d'ici à 30 ou 40 ans, lorsque les cinq à six millions passés d'habitants qui occupent actuellement les provinces maritimes et laurentiennes de la Puissance auront doublé en nombre, comme ce devrait être si l'émigration aux Etats-Unis venait à cesser, je crois que, dans ce temps-là, un groupe au moins égal de population occupera le nord-ouest et alors, en y joignant la Colombie britannique, le Dominion comptera vingt et quelques millions d'hommes, maîtres d'un territoire dans lequel ils pourront encore doubler ou même tripler avec le temps. J'ignore s'il restera attaché au grand empire auquel le lient plus ou moins les sentiments et les souvenirs, ou si ses intérêts matériels l'emportant, l'auront fait se joindre à la grande république du sud. Dans tous les cas, s'il lui plait alors de devenir à son tour une nation indépendante, je crois qu'il n'aura rien à craindre d'aucune autre nation. Protégé par son climat, par sa sitnation géographique qui ne permet de l'assaillir vraiment que par le sud, il sera assez fort pour résister à toute agression. La population est composée des meilleurs éléments du monde. Tous, Anglais, Français, Ecossais, Irlandais, Allemands et Hollandais, Slaves et Scandinaves, tous hommes du nord, trempés par les durs hivers, aux muscles rigides, vaillants, actifs, d'une ténacité indomptable, éminemment propres à tous les jeux athlétiques, à tous les sports, y compris ceux de la guerre, quand ils savent éviter le funeste écueil de l'alcool, ils pourront marcher avec confiance vers la destinée que l'avenir leur réserve dans la famille des grands peuples du monde.





Les La Vérendrye Père et Fils, Dufrost de la Jemeraye, et la découverte du nord-ouest.

PREMIÈRE PERIODE, 1729-1736.

Sujets admirables, gouvernement méprisable.—Ce que nous avons perdu, ce qui nous reste.—Origine de la Verendrye, ses débuts.—La mer de l'ouest, voies de pénétration, la Kaministiquia, Fort William et Port Arthur.—Aspect du pays entre le lac Supérieur et le lac des Pluies.—La route des canots, le Lac des mille Lacs, un correspondant perdu.—Paysage, végétation.—Mémoires de la Verendrye, nécessité de prévenir les Anglais, le père Gonor.—La Verendrye abandonné à ses seules ressources par le cabinet français, M. de Beauharnois le met à même de commencer ses découvertes.—Lac des Pluies, fort St-Pierre.—Difficultés contre lesquelles l'explorateur eut à lutter, fort St-Charles.—Vallée de la rivière la Pluie, végétation.—Digression, les Saulteux, leurs mœurs, ils veulent être les maftres de leur territoire.—Lac des Bois, difficultés grandissantes de l'entreprtse.—Les fils et le neveu du découcouvreur.—La rivière Winnipeg et ses aspects, les rapides.—Fort Maurepas.—Refus réitérés des ministres aux demandes de secours, la cour décidée à ne rien faire.—Nouvelles misères, mort de la Jemeraye.—Masacre du Lac des Bois.—La Vérendrye persiste contre tous les obstacles.

I un écrivain, un historien, hostile de parti pris à l'ancien régime, révait d'un ouvrage dans lequel il pût battre en brèche la vieille monarchie et son administration, montrer avec une clarté aveuglante le mal que, sous Louis XV, elle a fait à la France, il n'aurait nul besoin, pour prouver sa thèse, de se creuser la cervelle, de chercher, comme on dit, la petite bête, de ne citer que les textes qui montrent le côté le plus défavorable des

choses, il n'aurait qu'à raconter, en se conformant au simple énoncé des faits les plus authentiques, l'histoire de la famille La Vérendrye.

Jamais le lecteur n'aura eu sous les yeux le spectacle de tant de vraie grandeur composée de patriotisme, de vaillance, de ténacité, de désintéressement d'une part,—celle des sujets,—et de l'autre,—celle du gouvernement,—l'exemple d'une pareille indifférence faite d'ineptie, d'avarice et d'ingratitude. Comme on comprend bien, après avoir lu et médité la triste et glorieuse histoire de cette admirable famille, la sincérité de ce cri de douleur échappé au chevalier de la Vérendrye, un des fils du grand explorateur, dans une lettre officielle du 30 septembre 1750 : "Mon frère assassiné par les Sioux n'est pas le plus malheureux."

Ainsi qu'il nous arrive souvent en étudiant l'action de la France dans ses colonies, nous sortons de cette lecture avec au cœur la fierté de rencontrer des types que les autres nations n'ont jamais surpassés, et l'amertume désespérante de sentir que leurs vertus et leurs travaux, les efforts presque surhumains qu'ils ont tentés pour étendre notre influence et notre civilisation, ont été réduits à néant par l'ignorance, l'imbécilité et la corruption de nos gouvernants, ou n'ont profité qu'à des nations arrivées à la onzième heure, mais qui ont su tirer parti des fautes et des bévues monstrueuses commises par ceux qui, de Versailles, avaient la prétention de présider, même au-delà des mers, aux destinées de la patrie. Qu'on déploie sous ses yeux une carte de l'Amérique du nord, qu'on y marque ces trois points : Québec, la Nouvelle Orléans, la fourche du Saskatchewan, (1) et qu'on se demande ce que serait aujourd'hui notre nationalité, si nous avions su conserver pour toujours reliées entre elles les pointes de ce colossal triangle, tracé sur le continent américain par Champlain, d'Iberville et La Vérendrye. Demandez vous ce que serait aujourd'hui notre France si l'on eût, comme on aurait dû le faire, appuyé de leur vivant les efforts et les travaux de cette triade d'hommes d'action et si, quand la mort les eut ravis pour jamais à la tâche poursuivie par eux avec tant de persévérance,

(1) Confluent des deux bras nord et sud de la rivière.

on avait suivi leurs conseils et la direction indiquée par ces yeux d'aigles qui avaient vu d'avance le soleil de l'avenir.

Et pourtant, au milieu de cet échouement, de cet effondrement irréparable, il nous reste une consolation et une espérance. Une des pointes du triangle, celle du sud, n'est plus indiquée que par les familles louisianaises qui ont conservé la culture et la langue des aïeux. L'autre qui se trouve là-bas, dans l'ouest immense, futur grenier de l'humanité, est représentée par le petit groupe canadien-français du Manitoba, les quelques villages français et belges échelonnés dans les territoires, groupe et villages qui auront une dure bataille à soutenir pour ne pas être submergés par les vagues débordantes d'une immigration cosmopolite, composée des éléments les plus hétérogènes. Mais la troisième, celle qui a été enfoncée par la main vigoureuse de Champlain dans le glorieux promontoire de Stadacona (1) et qui, dans ses déplacements successifs le long du grand fleuve, puissante artère de la patrie canadienne, a marqué les étapes successives de la colonisation française, cette pointe-là, nous le savons, ne s'effacera plus de la carte du monde.

René Gautier, sieur de Varennes, enseigne au régiment de Carignan, épousa aux Trois-Rivières, le 26 septembre 1667, Marie fille de Pierre Boucher, l'énergique ancêtre de la grande famille canadienne des Boucherville. De l'année même de son mariage à celle de sa mort, en 1689, il fut gouverneur de Trois-Rivières et c'est là que naquit, en 1685, notre héros, Pierre Gautier de Varennes, sieur de la Vérendrye. En 1704, il fit une campagne dans la Nouvelle-Angleterre et une à Terre-Neuve, en 1705, en qualité de cadet. En 1706, (2) il était en Flandre dans une compagnie du régiment de Bretagne, commandée par son frère aîné, Louis, qui fut tué plus tard en Italie. Ce n'est qu'après la mort de celui-ci que Pierre Gautier prit le nom de La Vérendrye. A Malplaquet, en 1709 où, suivant une lettre du maréchal de Contades, " il trouva le moyen de se distinguer entre les siens qui

(1) Stadacona ou Stadaconé, bourgade sauvage où Jacques-Cartier hiverna à son deuxième voyage en 1535 ; elle était située sur le penchant du côteau où est bâtie Québec. Elle n'existait plus au temps de Champlain.

(2) M. Benjamin Sulte dit qu'il ne passa en France qu'en 1708.

cependant firent merveille" (1) il reçut neuf blessures et fut laissé pour mort sur le champ de batalle. Il fut nommé lieutenant en raison de sa bravoure, mais le trésor à Paris était aux abois ; il fallait faire des économies au risque de se montrer ingrat. La Vérendrye fut contraint par la misère à retourner au Canada où il abandonna sa lieutenance pour devenir simple enseigne. M. Vaudreuil, un des meilleurs gouverneurs qu'ait eus la Nouvelle-France (il fut gouverneur de 1703 à 1725), l'autorisa à tenir un petit poste de traite de fourrures avec les sauvages, sur le fief de la Vérendrye, à la Gabelle, près de Trois Rivières, sa ville natale, qui n'était alors qu'un village. Il y achetait les pelleteries des Indiens Têtes de Boule qui habitaient et habitent encore le haut du Saint-Maurice, rivière qui se jette dans le Saint-Laurent à Trois-Rivières, et qui couraient tout le pays jusqu'à la baie d'Hudson et au lac Supérieur. Le 29 octobre 1712, à l'âge de 27 ans, il épousa Marie-Anne Dandonneau-Dusablé dont le père s'occupait de la colonisation de l'île Dupas. (2) C'est à la Vérendrye et à la côte de Batiscan (3) que l'explorateur engagea plus tard des voyageurs pour ses expéditions dans l'ouest. En 1726, il passa en France dans l'espoir de se faire rendre son grade de lieutenant, mais la réponse du ministre ne lui donnant aucun espoir, il accepta l'offre du gouverneur, M. de Beauharnois, (il fut gouverneur de la Nouvelle-France de 1726 à 1747), digne successeur de M. de Vaudreuil qui l'envoya en 1727 commander au lac Nipigon, au nord du lac Supérieur, Comme le fait remarquer M. Pierre Margry, si notre explorateur avait obtenu la lieutenance qu'il sollicitait, cela changeait peut être toute sa destinée. Son nom nous serait probablement inconnu. Il était de ces glorieux élus du sort qui doivent, par l'effort et la douleur, acheter le droit de laisser leurs noms à la postérité.

---

(1) M. Eugène Guénin, la Nouvelle-France.

(2) L'île Dupas, dans le Saint-Laurent, à 3 milles de Berthier en haut, dans le comté du même nom, forme la paroisse et le village de la Visitation qui avait 1356 habitants en 1901. Le nom de cette île lui vient de M. Brahé, sieur du Pads dont Pierre de Boucherville, fils aîné de Pierre Boucher, le fondateur de la famille des Boucherville, épousa la veuve. De ce mariage naquirent 12 enfants.

(3) Batiscan, paroisse et village du comté de Champlain, près de l'embouchure de la rivière du même nom dans le Saint-Laurent.

On se préoccupait déjà depuis quelques années de la manière dont on pourrait atteindre la limite occidentale du continent américain dont on ne soupçonnait pas l'étendue vers l'ouest, car " on croyait, nous dit l'historien Garneau, que la mer se rapprochait de l'est en s'élevant vers le pôle." La mission confiée au jésuite Charlevoix par le duc d'Orléans, régent de France, consistait à se procurer tous les renseignements possibles sur la meilleure route à suivre pour atteindre cette mer de l'ouest qui préoccupait fortement l'imagination des contemporains. Sur l'avis de Charlevoix, on avait établi un nouveau poste chez les Sioux, en 1727. (1) L'année suivante, La Vérendrye qui avait fait un mémoire des renseignements qu'il avait recueillis des sauvages sur une rivière qui, disait-on, se dirigeait vers le couchant, descendit au commencement de l'été à Michillimackinac, (2) où il se rencontra avec le père Flavien de Gonor, (3) jésuite qui revenait du pays des Sioux et qui cherchait également un moyen d'atteindre à cette fameuse mer de l'Ouest. On avait un moment songé à passer par le pays des Sioux et à remonter le Missouri pour arriver à la mer occidentale, mais l'hostilité des Outagamis ou Renards qui ne furent réduits que quelques années plus tard et qui, par suite de leur établissement à la baie Verte (baie des Puans) du lac Michigan, se trouvaient sur la route qu'il aurait fallu suivre pour gagner l'ouest en remontant le Missouri, favorisa le projet de La Vérendrye de s'avancer vers l'Occident par la route du nord.

Pour arriver à la grande rivière qui coulait vers l'ouest (et qui n'était autre que la rivière Winnipeg), il s'offrait trois routes différentes, constituées par trois rivières qui tombaient dans le lac Supérieur : la rivière du fond du lac, la Kaministiquia (Kaministigoya) et la rivière de Nantuougan (rivière des Groseilliers, Pigeon River en angiais). Nous ne parlerons pas de la première qui ne fut point suivie. La Vérendrye recommandait particulièrement la dernière et ce fut celle qu'il prit. Elle mène à une

---

(1). Le célèbre voyageur Nicolas-Perrot y en avait établi un dès 1689.

(2). Ile du lac Huron à l'entrée du lac Michigan (MacKinaw en anglais.)

(3). Une station du Canadien Pacifique, la deuxième avant l'arrivée à Winnipeg, perpétue avec justice dans le nord-ouest le nom de cet homme intelligent.

chaîne de lacs et de portages qui aboutit au lac des Pins, et y rejoint la route suivie par ceux qui préféraient celle de la Kaministiquia. Comme cette dernière a été longtemps la voie ordinaire suivie par les canots, qu'à son embouchure se trouvait le premier poste français qui nous donnait accès vers l'ouest et que, de nos jours, les villes naissantes de Fort William et de Port-Arthur s'y développent de plus en plus, je la décrirai de façon particulière, ce qui me permettra de donner au lecteur une idée exacte de la contrée dans laquelle nos hardis pionniers allaient s'enfoncer.

Au coin nord-ouest du lac Supérieur, véritable mer d'eau douce dans laquelle l'Irlande tout entière disparaitrait en laissant subsister un lac de belles dimensions, l'Anse-au-Tonnerre (Thunder Bay) découpe dans le rivage canadien une échancrure de 32 milles de longueur et de 14 milles de large. Elle s'étend du cap du Tonnerre qui surgit à pic du sein des eaux, au dessus desquelles il dresse à 1350 pieds de hauteur sa tête altière, jusqu'aux trois bouches de la Kaministiquia dont le delta augmente rapidement, poussant devant lui une forêt de roseaux. A cinq milles au sud-ouest du cap du Tonnerre se trouve l'ile Paté (Pie Island), dont le nom dit assez la forme et qui a 850 pieds de haut. Entre les deux est l'entrée principale de la baie qui n'a pas moins de 180 pieds de profondeur. A plusieurs lieues au sud de l'entrée de l'Anse-au-Tonnerre une longue ile, l'ile Royale, protège la baie contre les vents, excepté toutefois ceux du sud-ouest qui semblent fréquents en été, et quand ils soufflent fortement ils produisent une houle aux longues lames, d'aspect rébarbatif qui rendent l'abordage difficile et dangereux. (1) A un demi mille en amont de l'embouchure principale de la Kaministiquïa, celle du nord, se trouve Fort William, ancien poste de la compagnie de la baie d'Hudson, devenu le noyau d'une petite ville que domine et semble surveiller le mont MacKay, sentinelle de 1000 pieds de hauteur qui sert de point de repère à tous ceux qui des-

(1). J'emprunte ces détails et ceux qui suivent sur Fort William à l'intéressant ouvrage dn capitaine J. L. Huyshe, The Red River Expedition (expédition de la rivière Rouge), ouvrage que déparent des préjugés trop marqués contre les catholiques, Mgr Taché et les hommes d'état canadiens-français.

cendent la Kaministiquia. Tout est grand dans ce paysage, terre et eau, montagnes et lac, comme si la nature avait voulu placer à l'entrée du Grand-Ouest américain un portail digne de lui.

Ce qui reste de l'ancien fort de la Compagnie est aujourd'hui —signe des temps,—une dépendance de la gare du Canadien Pacifique et un tramway électrique de deux milles et demi relie Fort William à Port Arthur, autre cité naissante, de plus en plus prospère, qui doit son existense à l'expédition envoyée en 1870 contre les métis du nord-ouest. Il ne se trouvait alors, en cet endroit, que trois ou quatre maisons de bois et quelques tentes dans une clairière qui marquait le commencement de la route tracée par M. Dawson, arpenteur (le même qui faisait partie de l'exploration de 1857-58), et qui devait permettre au corps expéditionnaire de se rendre au lac Shebandowan, en évitant les Grandes Chutes (Kakabela), les rapides et les nombreux portages de la Kaministiquia, pour rejoindre plus loin la route ordinaire des canots. Le colonel Wolseley (depuis général en chef de l'armée anglaise), donna à cette nouvelle localité le nom de Prince Arthur's Landing en l'honneur du prince Arthur, frère du roi actuel d'Angleterre. (1)

Les montagnes qui bordent la Kaministiquia font partie des Laurentides. Cette chaine de montagnes, en effet, s'éloigne du Saint-Laurent auprès de Québec, traverse l'Ottawa pour se diriger vers le lac Ontrrio puis, de là, vers le lac Huron qu'elle cotoie à l'est. De là elle gagne le lac Supérieur et le lac des Bois. Après avoir enserré entre ses versants opposés la rivière Winnipeg, elle se dirige du sud-est au nord ouest, en contournant les rives orientales des lacs Winnipeg, Athabaska, des Esclaves et du lac du Grand Ours. Elle décrit pour ainsi dire un demi cercle autour de la baie d'Hudson, en séparant plus ou moins le Nord-Ouest du Keewatin. (2) En remontant la Kaministiquia et d'autres cours d'eau dont l'un était si étroit qu'il laissait juste la place nécessaire pour le passage d'un canot, on finissait par arriver à la ligne de partage des

(1). Arthur William Patrick Albert, duc de Connaught et de Strathearn, né en 1850, servit au Canada en 1870 pendant l'invasion féniane, commande actuellement le troisième corps d'armée et les forces britanniques en Irlande.

(2) Mgr. Taché, Esquisse sur le nord-ouest de l'Amérique.

eaux entre les rivières qui se jettent dans le Saint-Laurent et celles qui, par la voie des lacs du nord-ouest, vont finalement se perdre dans la baie d'Hudson. Après avoir quitté le lac de la Hauteur des Terres, situé à 885 pieds au dessus du lac Supérieur et à 1485 au dessus du niveau de la mer, on atteignait le lac de la Savane qui, avec le marais qui l'alimente, est considéré comme la source des eaux qui coulent vers l'ouest. A l'extrémité de ce petit lac se trouvait le fameux portage de la Savane, l'effroi des voyageurs, bien qu'il ne fût pas très long, car, sur tout son parcours, se trouvaient les restes d'une vieille route formée de troncs d'arbres dans un état avancé de décomposition, de sorte qu'un faux pas précipitait l'homme chargé de son fardeau dans 18 pouces de mousse, de boue et d'eau. (1) Il serait fastidieux pour le lecteur d'entendre la nomenclature des lacs, rivières et portages par les quels on dévale jusqu'au lac la Pluie (lac des Pluies). La distance des bouches de la Kaministiquia à cette dernière nappe d'eau est de 235 milles. Sur tout ce long parcours, sauf la vallée inférieure de la Kamisnistiquia, il ne se trouve qu'exceptionnellement de terre propre à la culture. Le sol est accidenté et rocheux. Une des caractéristiques de cette région c'est qu'elle a été, à une époque peu éloignée, couverte de magnifiques forets de pins rouges et blancs que des incendies successifs ont ravagées et auxquelles ont succédé le pitch-pin, sapin à gomme résineuse, le tremble et le bouleau. Les lacs sont semés d'îles plus ou moins boisées, riches parfois en roses sauvages et, dans la saison chaude, fourmillant de moustiques. Les troncs morts des arbres à demi brûlés par quelque conflagration de jadis sont souvent cachés par une deuxième crue d'aunes blancs et jaunes et de noisetiers. Le long des rivières bordées de cèdres et d'épinettes, le nénuphar blanc et le jaune présentent à l'œil charmé leurs splendides corolles blanc et or. M. Dawson, en sa qualité, d'arpenteur, habitué à s'orienter, trouvait que la route des canots était facile à suivre, mais le capitaine Huyshe (2) n'est pas de cet avis et, bien qu'à son époque, cette route eût été bien améliorée, les raisons qu'il en donne

(1) Rapport sur l'exploration du pays entre le lac Supérieur et l'établissement de la rivière Rouge, 1857-58

(2) The Red River Expedition.

me semblent excellentes. Le lac des Mille Lais qu'on appelle aussi le lac des Mille Iles en offre un exemple singulier qui, en même temps, explique son nom. Les îles de ce lac présentent cette particularité que ce qui paraît être, à distance, une île énorme, se résout quand on en approche, en une infinité d'îlots, séparés seulement par des canaux étroits et qui, comme les pièces d'un casse-tête chinois, s'imbriquent de telle façon qu'on peut errer d'un lac à l'autre pendant des milles, sans sortir du dédale dans lequel on est perdu. Le lac des mille Lacs qui a 30 milles de long sur 6 à 10 de large enfonce de tous côtés, comme la généralité de ses congénères canadiens, dans les terres qui l'environnent, des baies profondes que le voyageur suit avec confiance, croyant arriver à la décharge du lac, pour se heurter de toutes parts à la terre ferme. On s'explique dès lors facilement la mésaventure du correspondant du Globe, le grand journal anglais de Toronto qui, en 1870, rôda pendant deux jours dans le lac des Mille Lacs, sans pouvoir en sortir et dut retourner jusqu'au portage de la Hauteur des Terres, pour y attendre un guide. Ceux-ci même y perdaient leur latin ou plutôt la boussole, comme disent les braves marins, et le colonel Wolseley dut faire entailler certains arbres avec la hache pour rendre apparente la partie blanche du tronc, de manière à servir de poteau indicateur à ceux qui venaient derrière lui. (1) C'est à l'extrémité occidentale de ce même lac qu'on voit fréquemment des saillies de quartz blanc sur les îles ou la terre ferme. Les voyageurs les prenant souvent à leur premier voyage pour des voiles de bateaux éloignés, les appelaient "voiles de roches." On comprend d'ailleurs facilement que cette contraction soudaine d'un lac ou d'un cours d'eau en un ruisseau de quelques mètres de large, parmi des îles sans nombre, et son expansion, non moins soudaine, en de vastes étendues d'eau étoilées de baies profondes et obscures s'enfonçant dans la fooêt sombre, aussi loin que l'œil pouvait y plonger, donnaient au paysage une beauté que ces changements à vue empêchaient de devenir monotone. Fraisiers, Framboisiers, bluets (airelle du Canada), groseilliers et gadelliers, (groseilliers à fruits rouges),

(1) Huyshe, The Red River Expedition. Le capitaine appelle cette opération d'entailler un arbre "blazing a tree", faire connaître un arbre.

offraient tour à tour, suivant la saison, leurs fruits aux voyageurs. Sur le bord de certains lacs croissaient en abondance le thé du Labrador et le thé sauvage odoriférant (Fragrant Indian Tea Plant) et, à partir du lac de la Savane, on rencontrait la belle plante connue sous le nom de sabot des vierges ou sabot de Vénus, espèce d'orchidée que les Anglais appellent Indian Cup ou Pitcher Plant et les naturalistes, sarracenia purpurea. Entre le lac des Milles Lacs et le lac des Pluies, il y a tellement de petits lacs, " qu'il serait difficile de dire s'il vaut mieux décrire le pays comme une terre parsemée de lacs ou comme un grand lac entrecoupé par des arêtes de terre. " (1)

Au printemps de 1729, La Vérendrye fit parvenir un nouveau rapport au gouverneur, M. de Beauharnois qui le joignit au précédent et les soumit tous deux au ministre de la marine et des colonies, M. de Maurepas, en les appuyant de manière à favoriser le projet de route par la Kaministiquia. La Vérendrye savait par les renseignements qu'il avait obtenus qu'au nord de la chaîne des lacs et des rivières dont nous venons de décrire la première partie, et qui s'étendait de la hauteur des terres au lac Winnipeg (Ouinnipeg), se trouvaient les Cris (Cristinaux, Kiristinons), adorateurs du soleil à qui ils sacrifiaient des chiens,(2) et qu'au sud habitait la puissante nation des Sioux ou Dacotahs qui n'avaient d'autre culte que celui du calumet, et les Assini, boines (Assinipoualaks, les guerriers de la roche, de poualak, guerrier et assin, roche). Ces derniers étaient une tribu siouse, séparée depuis le commencement du 17e siècle du reste de la nation et continuellement en guerre avec elle, (3) et qui a donné son nom à une rivière du nord-ouest canadien sur les bords de laquelle elle était venue habiter, quand elle fut devenue assez forte pour quitter les roches qui lui avaient d'abord servi de refuge. Les

(1) Exploration de 1857-58, rapport de M. Dawson, l'arpenteur.

(2) Nicolat Perrot, Mémoire sur les Mœurs, Coutumes et religions des sauvages de l'Amérique Septentrionale, accompagné de notes, d'additions et d'un index alphabétique par le R. P. J. Tailhan de la Compagnie de Jésus qui l'a publié pour la première fois en 1864, et a rendu ainsi un service précieux à l'histoire du Canada.

(3) Nicolas Perrot, Mémoire.

Cris étaient en relations commerciales avec les Anglais de la baie d'Hudson par l'intermédiaire des gens des Terres, Indiens qui habitaient entre les lacs Winnipeg et Nipigon et commerçaient de leur côté avec les Têtes de Boules qui fréquentaient Trois-Rivières, et que La Vérendrye avait connus dès son enfance. Il se rendait donc parfaitement compte qu'il fallait presser la découverte du nord-ouest, pour arrêter les Anglais qui avaient tout intérêt à nous prévenir. Il ne demandait que 70 à 80 hommes pour l'accomplissement d'une mission si importante. Le 3 novembre 1728, le père Gonor avait écrit une lettre destinée à accompagner le premier rapport de La Vérendrye. Le tout était parvenu en France lorsque le second rapport, celui de 1729, fut reçu à Québec. Un autre mémoire fut alors préparé pour l'usage des ministres, dans les premiers mois de 1730. La même année, M. de Maurepas, sur la vue de ces documents, soumit à son tour un mémoire au cabinet. Pendant tout ce temps perdu inutilement à écrire et discuter des mémoires, ce grand homme d'action qu'on a justement nommé Pierre le Grand, faisait explorer par Behring et Tshirikoff la côte orientale de l'Asie et la côte occidentale de l'Amérique du nord. Nous avions tous les inconvénients du despotisme sans avoir les avantages qui en résultent, quand le despote est un homme de génie. Un historien canadien bien connu à qui j'emprunte les détails qui précèdent, fait ressortir la différente manière de procéder des deux gouvernements. " Le cabinet français lui, abandonna notre explorateur à ses seules ressources, ne lui accordant à titre de faveur qu'un droit de traite plus propre à ruiner l'entreprise qu'à la faire réussir. C'est par des mesquineries de ce genre que la France (je dirai le gouvernement français) se prépara pendant plus de 30 ans à perdre le Canada. " (1) On ne se doutait point alors de l'étendue du continent nord-américain ; aussi notre explorateur, ainsi que M. de Beauharnois et l'ingénieur Chaussegros de Léry qui avaient examiné son mémoire, croyait qu'il n'y avait à l'ouest des sources du Saint-Laurent et du Mississipi que 300 à 400 lieues tout au plus jusqu'à la mer de l'ouest, et qu'un fleuve considérable devait couler dans cette direction. Il proposait en conséquence de se

(1) M. Benjamin Sulte, Histoire des Canadiens-Français.

rendre chez les Assiniboines, de remonter la rivière qui portait leur nom, d'atteindre ensuite une hauteur de terre qu'on croyait exister dans cette région, pas très loin, et de suivre quelque cours d'eau qui se jetterait dans la mer de l'ouest. La réponse qui arriva de Paris en 1730 ou au commencement de 1731 était décourageante. Il n'y avait lieu d'espérer aucun secours. " Le cabinet se bornait à regarder les vues de la Vérendrye comme assez raisonnables, possibles même à réaliser quand le temps serait venu de dépenser de l'argent pour cet objet. (1)

Il lui restait une ressource ; Beauharnois qui avait déjà sollicité qu'on lui rendît son grade de lieutenant, ce qui n'eut lieu que plus tard, profita de l'aprobation donnée aux vues de La Vérendrye pour donner une suite pratique à son projet. Il était libre d'accorder des privilèges de traite à condition qu'une compagnie se formât pour les exploiter. En conséquence, l'explorateur s'associa à Montréal, en 1731, quelques personnes qui lui avancèrent les marchandises de traite et les équipements nécessaires pour tenter l'entreprise. Ce fut le 31 mai 1731 que, en présence de M. de la Chassagne, gouverneur de Montréal, fut signé le traité qui liait La Vérendrye à ses associés. Il avait été réglé auparavant à Québec qu'on établirait un ou plusieurs postes, selon les besoins, au fur et à mesure qu'on avancerait, et que l'explorateur et sa compagnie marchande se rembourseraient de la dépense ainsi encourue, par l'exercice du monopole de la traite des fourrures dans ces régions. M. de Beauharnois espérait que, une fois les explorateurs installés au milieu des pays nouveaux, le ministre se déciderait à leur venir en aide et fournirait les moyens de poursuivre l'entreprise jusqu'à la mer. Lui qui était intelligent et zélé pour la grandeur de son pays, ignorait encore le degré de stupidité et de mauvais vouloir auquel pouvait arriver un ministre irresponsable qui se croyait bien malin, parce qu'il écoutait tous les rapports mensongers qui lui venaient de misérables envieux ou de personnes désireuses d'avoir l'entreprise pour elles-mêmes, au lieu de se fier, comme il aurait dû le faire, à un des meilleurs serviteurs que la France eut jamais. La Vérendrye

(1) M. Benjanin Sulte, Histoire des Canadiens-Français.

avait reçu l'ordre de prendre possession au nom du roi des pays qu'il découvrirait et d'examiner attentivement les avantages qu'offrirait une communication entre le Canada et la Louisiane, ou l'Océan. (1)

Peu de jours après la signature de ce traité, La Vérendrye partit de Montréal, pour commencer sa grande découverte, avec trois de ses fils (2) (ils ne pouvaient guère avoir que 19, 18, et 17 ans), et son neveu Dufrost de la Jemeraye, âgé de 22 ans, qui s'était déjà distingué au pays des Sioux. Après avoir remonté les grands lacs et pris en passant à Michillimakinac le père Messager qui devait accompagner l'expédition comme missionnaire, il arriva, le 26 août 1731, au poste de Kaministigoya qui se trouvait probablement à la même place que Fort William ou dans les environs. Il avait avec lui 50 hommes. M. Eugène Guénin dit que ce poste avait été fondé en 1717. Peut-être avait-il été rétabli, à cette date, par M. de Vaudreuil qui devait aussi en faire établir un au lac des Pluies et chez les Sioux, mais à coup sûr il existait longtemps auparavant, dès 1679. Nicolas Perrot, dans le mémoire que j'ai déjà cité, nous apprend en effet que le célèbre coureur de bois, Greysolon du Luth, résidait dès 1684 au poste de Kamalastigouia (Kominstiguia de la carte de Boucher et Camanestigouian de Charlevoix), au fond du lac Supérieur et le père Tailhan, dans ses notes sur le mémoire de Perrot, ajoute que du Luth, par une requête de 1693 qui se trouve dans les archives de la marine de France, sollicitait la concession de ce poste qui porte dans cette pièce historique le nom de Kamanastigouian. La Hontan, écrivant en 1689, en parle aussi et dit " qu'il faisait un tort considérable aux Anglais de la baie d'Hudson, parce qu'il épargnait à quantité de nations la peine de transporter leurs pelleteries à cette baie." (3)

J'ai déjà parlé de la rivière des Groseilliers (Pigeon River),

(1) Garneau, Histoire du Canada.

(2) M. Benjamin Sulte considère comme peu probable qu'il ait eu ses fils avec lui à cause de leur jeunesse. Je suis la version de M. Eugène Guénin dont l'ouvrage, la Nouvelle France, est plus récent (il date de 1898).

(3) La Hontan (baron de) officier arrivé au Canade en 1783 qui a laissé un récit de voyages dans l'Amérique septentrionale, publié en 1703

elle se jette dans le lac Supérieur à une quinzaine de lieues au sud-ouest de la Kaministiquia. On assure que les Français la connaissaient dès 1666 et allaient trafiquer par là aux lacs La Croix et des Pluies. Ce serait le fameux voyageur Chouart des Groseilliers qui aurait donné son nom à la rivière. (1) Quoiqu'il en soit, ce fut par là qu'une expédition conduite par Dufrost de la Jemeraye entra dans les terres pour aller fonder, à la sortie du lac des Pluies, le fort Saint-Pierre (du prénom de la Vérendrye). On ne saurait assez louer l'énergie et la fidélité avec lesquelles il seconda son oncle. Il créa ce premier poste " au milieu de difficultés sans nombre et malgré la résistance des engagés rebutés par les fatigues des portages." (2) M. de Beauharnois le nomma enseigne pour le récompenser de sa bravoure. " 114 ans plus tard l'abbé Taché, l'apôtre du nord ouest et plus tard archevêque qui, par ses origines, (3) appartenait à la famille de La Vérendrye, devait suivre noblement dans une autre sphère d'activité l'ancêtre glorieux. (4)

Le lac des Pluies est une belle nappe d'eau qui a 50 milles de long sur 30 à 40 de large, à une altitude de 420 pieds au-dessus du lac Supérieur et à une distance de 225 milles à l'ouest de celui-ci, d'après le capitaine Huyshe, à 235 d'après M. Napier, l'ingénieur de 1857-58. Les rives présentent un aspect stérile et désolé, le bois est pauvre et pendant des milles on ne voit le long des rives que des roches nues et blanchâtres. Le lac se décharge par une chûte de 22 pieds dans la rivière la Pluie. C'est là que fut établi le fort Saint-Pierre auquel a succédé le fort Francis de la Compagnie de la baie d'Hudson qui, comme d'habitude, est devenu le noyau d'une petite ville florissante. Le fort Saint-Pierre fut le premier chaînon de la longue ligne de postes qui, en une vingtaine d'années, devait s'étendre jusqu'aux Montagnes Rocheuses. Cette ligne, " nous la verrons s'allonger petit à petit

---

(1) M. Benjamin Sulte, Histoire des Canadiens-Français.

(2) M. Eugène Guénin, la Nouvelle-France.

(3) On se souvient que la mère de La Vérendrye, le grand explorateur, était une fille de Pierre Boucher, l'ancêtre des diverses familles de ce nom ; or la mère de l'archevêque Taché était une Boucher de la Broquerie.

(4) M. Benjamin Sulte, Histoire des Canadiens-Français.

durant plus de 20 ans de travaux et de sacrifices accomplis par une seule famille, sans fortune, sans protection, mais riche de patriotisme, de courage et capable du plus noble désintéressement." (1)

Le véritable nom du lac des Pluies devrait être René, le nom du coureur de bois qui, le premier, l'avait fait connaître aux Français et qui devint pour les Anglais rainy que nos gens traduisirent à leur tour. Jadis un rideau de grands arbres ombrageait ses bords assez élevés, mais à une distance variable de quelques centaines à quelques milliers de mètres, le sol n'est qu'une prairie tremblante (muskeg), reposant sur des amas de tourbe à travers lesquels on peut enfoncer une perche d'une dizaine de mètres, sans rencontrer le fond. (2) Le lac des Pluies a 294 milles de tour en canot.

La Vérendrye fut obligé de rester jusqu'au 8 juin à Kaministigoya. Son fils aîné était descendu à Michillimackinac avec quelques pelleteries obtenues de la chasse en hiver ou par échange des sauvages Cris. Il allait aussi chercher les effets envoyés de Montréal. Il lui fallut six mois pour accomplir ce voyage. Il est presque impossible de s'imaginer les fatigues et le travail, la perte de temps et l'argent que coûtait un envoi de ce genre par la route des canots, et le transport au retour des provisions et des articles de traite tirés du Canada et de la France. On comprend bien que les découvertes importaient peu aux associés de l'explorateur ; ce qu'il leur fallait, c'était que l'argent dépensé par eux leur payât de gros intérêts. Aussi un historien a pu dire avec raison ; " Par un prodige de logique dont les ministres de ce temps ont gardé le secret, on en était arrivé à n'accorder aux entrepreneurs de découvertes que le privilège de la traite, c'est-à dire précisément la chose qui pouvait le mieux, dans l'opinion de tout le monde, détourner les travaux de l'objet principal. " (3) Pendant que l'aîné des fils de Lavérendrye faisait son voyage, le père avec le missionnaire, son neveu de la Jemeraye, et ses deux autres fils, se rendirent avec 7 canots au fort Saint-Pierre où ils

(1) M. Benjamin Sulte, Histoire des Canadiens-Français.

(2) Elisée Reclus, Nouvelle géographie universelle.

(3) M. Benjamin Sulte, Histoire des Canadiens-Français.

arrivèrent le 14 juillet 1732. Mais un pas de plus et considérable avait été fait dans l'inconnu. Plus de 50 sauvages l'acompagnèrent et le conduisirent au fort Saint-Charles qu'on venait d'établir par ses ordres, à l'ouest du lac des Bois, et qu'on nomma ainsi du nom de baptême de M. de Beauharnois. On était à 130 lieues du lac Supérieur et à 70 seulement du lac Winnipeg. Le site probable du nouveau fort se trouvait à quelques milles à l'intérieur d'une baie, connue maintenant sous le nom de North-West Angle Inlet, qui se trouve au nord-ouest du lac des Bois et à l'entrée de laquelle est l'île Gucketé. (1)

La vallée de la rivière la Pluie qui a plus de 80 milles de longueur offre un contraste délicieux avec les rives du lac du même nom. L'aspect du pays change comme par magie, aussi se peuple-t-il petit à petit du côté américain comme du côté canadien (la rivière sert de frontière entre l'Ontario et les Etats-Unis), et sur le steamer Kenona, un des vapeurs appartenant à la Compagnie du Canadien-Pacifique, qui fait le service du Portage du Rat au Fort Francis, une distance de 186 milles, on a souvent la satisfaction de voir débarquer à quelque quai en bois désert, avec son ménage et ses animaux, un colon qui vient prendre possession de la concession de terre qui lui a été accordée. (2) La largeur moyenne de la rivière est de 200 à 300 verges (mètres). Par le fait, depuis l'origine du lac des Pluies jusqu'à l'extrémité du lac des Bois, c'est-à dire sur une distance de de 208 milles, la navigation ne trouve d'autre obstacle que dans la chute du fort Francis. Sur les rives de la rivière des Pluies s'élèvent comme deux étages différents, deux plateaux dont le sol diffère de qualité. Le plus bas a 15 pieds au-dessus du niveau actuel de l'eau et là où il est seul visible, témoigne d'un sol pauvre et sablonneux, occupé par des pins rouges, parfois des cèdres rouges et des peupliers. Mais, si, traversant le premier plateau, on atteint la deuxième qui

---

(1) Société Royale du Canada, 1903, section II. p. 15. Article sur le massacre du Lac des Bois par Lawrence J. Burpee. M. Benjamin Sulte a eu l'obligeance d'appeler mon attention sur cet article, dont l'existence m'était inconnue.

(2) Bernard McEvoy, From the great Lakes to the Wide West (des grands lacs au grand Ouest), 1902.

se dresse de 15 à 20 pieds au-dessus et en arrière du premier à des distances qui varient de 200 verges à un demi mille (200 à 800 mètres), on arrive à un sol admirable sur lequel croissent de magnifiques peupliers, des baumiers, des ormes et du bois blanc. On peut dire que le peuplier est l'arbre dominant, surtout celui qu'on appelait la mélisse de Moldavie et qui ne pousse que dans les bons sols. Quelques fois les deux plateaux viennent se terminer à la rivière en une seule berge d'une quarantaine de pieds. Outre les arbres que j'ai nommés et dont quelques-uns deviennent très gros (on cite un orme de 9 pieds et 8 pouces de circonférence à 12 milles à l'ouest du fort Francis), on y trouve des frênes et des bosquets de chênes de 18 pouces de diamètre. Dans les clairières, la verge d'or émaille le sol de ses riches couleurs, alternant avec les rosiers sauvages, le chèvrefeuille des bois, les convolvulus (liserons), les topinambours et des vesces de grandes dimension. Là où la prairie a remplacé le bois, l'herbe est luxuriante. Jadis on rencontrait, de-ci de-là, les perches qui avaient servi à soutenir quelque cabane indienne et à l'entour desquelles le liseron enroulait ses volutes de feuillage et ses fleurs en entonnoir. De son côté le chèvrefeuille enlace de ses tiges longues et tenaces tout ce qui, vivant ou mort, peut lui servir d'étai. (1) Le portage nécessité à Fort Francis par les chûtes servait autrefois de cimetière aux Indiens. En 1870, on y remarquait une tombe d'enfant soigneusement clôturée et à côté de laquelle la pauvre mère indienne avait mis un petit aviron et le petit canot qui avait servi de jouet au pauvret, endormi pour l'éternité. L'écrivain (2) qui raconte le fait cite fort à propos le beau vers de Shakespeare :

One touch of nature makes the whole world kin.

Un trait de nature fait de tous les hommes des frères.

Encore de nos jours le district de la rivière la Pluie est riche en pins, chênes, frênes, bois blanc, érables, peupliers, bouleaux, baumiers, épinettes, cèdres et pins rouges.

Ce ne sont plus les Cris qui occupent les environs de Fort Francis mais les Sauteurs ou Saulteux (les Chippevais ou Ojibwais des

(1) Rapport de l'exploration de 1857-58

(2) Huyshe, The Red River Expedition.

Anglais), ainsi nommés parce qu'ils habitaient autrefois les environs du Sault Sainte-Marie, (1) espèce de cascade ou plutôt de courant très violent des eaux du lac Supérieur dans leur descente vers le lac Huron. Les Saulteux méritent une digression que le lecteur, j'en suis sûr, ne regrettera pas. De race algonquine, ils sont restés païens la plupart. Ils se nourrissent de folle avoine, de poisson et cultivent maintenant du maïs et quelques légumes. Ils sont très jaloux de leur liberté et de leur droit au sol, soupçonneux à l'égard des missionnaires et ne permettent guère aux blancs d'assister à la fête du chien blanc, patron de leur tribu. En 1889 on en comptait 3,000 dans la région qui se trouve entre la rivière de l'Orignal (Moose River) qui se jette dans l'angle sud-occidental de la baie James, le lac Supérieur et les limites du Manitoba. (2) Il y a 50 ou 60 ans, leur vie se passait à guerroyer contre leurs voisins du sud, les Sioux, à chasser le bison et à exploiter la générosité des Bois-Brûlés (métis de Canadiens-Français et de Saulteux) de la rivière Rouge. (3) Le capitaine Huyshe qui les a vus en 1870, ne semble pas non plus avoir d'eux une bonne opinion. Ils étaient de son temps très sales et couverts de vermine. Ils sont polygames. Les femmes coupent le bois, cherchent l'eau, cuisinent, tout en soignant leurs enfants tant bien que mal ; aussi les pauvres créatures sont elles vieilles à 30 ans. Les hommes se contentent de chasser et de pêcher et, le reste du temps, rôdent, fument et s'asseyent à la porte de leurs cabanes. Que nous voilà donc loin de Pocahontas et des Mohicans de Cooper, des nobles types de Gustave Aimard, de Pontiac et de Tecumseh ! mais nous ne réfléchissons peut-être pas assez que, dans notre propre civilisation, il y a assez de différences pour motiver sur le même peuple les portraits et les jugements les plus divers. Ils enterraient leurs morts, mais pas toujours. Parfois les corps des grands chefs sont placés dans des caisses de bois et suspendus sur des cadres de la même matière, à 6 ou 7 pieds de hauteur. On peut s'imaginer l'odeur qui en résulte, à laquelle

(1) Nicolas perrot, Mémoire.

(2) Elisée Reclus, Nouvelle Géographie universelle.

(3) Témoignage d'un missionnaire de la rivière Rouge, cité par le R. P Tailhan dans le Mémoire de Nicolas Perrot.

on ne peut guère se soustraire, quand on va les voir, car ils ont soin de les exposer dans les endroits les plus en vue, ceux où l'on est obligé absolument de passer. Quand ils enterrent un chef, ils enterrent avec lui son fusil et sa chaudière. Les Sioux, eux, tuent sur sa tombe son cheval favori, de manière à ce qu'il puisse chevaucher tout armé, quand il arrivera aux territoires de chasse de l'autre monde, montrant ainsi qu'ils croient, comme nos spirites, à la survivance de l'âme animale.

Le lecteur sera peut-être surpris d'apprendre que les Saulteux songèrent un moment à s'opposer au passage des troupes, en 1870, et que le gouvernement de la Puissance dut leur envoyer quelqu'un pour s'assurer le passage sans opposition. On leur fit comprendre que ce serait pour eux une mauvaise affaire et cependant, comme le dit un écrivain déjà souvent cité, (1) il est certain que 100 hommes déterminés, sachant tirer et familiers avec le réseau des lacs et des rivières qu'il fallait suivre, auraient pu infliger de grandes pertes au corps expéditionnaire. Le fait est que le gouvernement du Dominion n'est maître chez lui que depuis l'établissement du Pacifique-Canadien. En 1857, les Saulteux avaient bel et bien obligé M. Hind, le géologue, et M. Dawson, l'ingénieur-arpenteur qui, en 1870, accompagna le colonel Wolseley, à changer leur itinéraire et à passer par la rivière Winnipeg pour se rendre au lac du même nom, au lieu de prendre un chemin plus court. Les opérations d'arpentage les avaient mis en méfiance. Un de leurs chefs fut l'interprète de leurs objections et de leurs craintes, et il faut avouer qu'elles dénotent chez lui une judicaire supérieure. " L'homme blanc, disait-il, regarde nos fleurs et nos arbres et prend le terre de l'Indien. Nous voyons comment les Indiens sont traités au loin. Leurs terres sortent de leurs mains et ils n'ont plus de chez eux nulle part " et un peu plus loin : " Nous n'avons que faire de l'homme blanc. Lorsqu'il vient, il nous apporte des maladies et nos gens meurent. Nous ne désirons pas la mort. Trop d'hommes blancs nous l'apportent et notre nation s'éteindrait. " (2)

Une grande étendue de terrain plat et marécageux marque

(1) Huyshe, The Red River Expediton.

(2) Exploration de 1857-58, Rapports de M. M. Hind et Dawson.

la jonction de la rivière la Pluie et du lac des Bois. Il a 72 milles de long et presque autant de large et 400 milles de tour en canot. Il est coupé en trois par un long promontoire qui devient une île au moment des hautes eaux. Chacune de ses parties a un nom particulier. Il est à 340 milles du lac Supérieur par la route de Pigeon River et à 381 milles par celle de la Kaninistiquia. Il est à 377 pieds plus haut que le lac Supérieur et à 977 au-dessus du niveau de la mer (1040 d'après le major Long). Il s'y trouve des îles sans nombre qui sont en partie cultivables. Celles du coin nord-ouest offrent de charmants paysages et servent de plus en plus à la villégiature des bourgeois cossus du Manitoba. L'île au jardin (Garden Island), à environ 20 milles du coin nord-ouest du lac, était en culture lors du passage de M. Hind en 1857. Elle produisait du blé d'Inde, des pommes de terre, des courges et des citrouilles et dans la partie non cultivée des taillis de framboisiers, de groseilliers, de gadelliers abondaient entre les bosquets d'ormes, de bois blanc et de chênes, et sur la grève sablonneuse on trouvait la cerise de roche (sand cherry, cerasus parvila), la NeKaiomena favorite des Indiens. Le trait le plus particulier du lac des Bois est la couleur verte de ses eaux provenant de la présence en grande abondance de conferves (lentilles d'eau), organisme végétal tubulaire en forme d'aiguille, très menu, d'environ un pouce de longueur, quelquefois isolé, quelquefois groupé en étoiles. Elles y sont si abondantes que l'eau, en certains endroits, y a la consistance et la couleur de la soupe aux pois. On ne pouvait la boire ni l'employer pour la cuisine, à moins de la filtrer soigneusement. Quelques-unes des baies du lac sont exemptes de cette végétation (la baie à l'Eau Claire au nord-ouest), mais il s'en trouve encore à plusieurs milles au-dessous du Portage du Rat, dans la rivière Winnipeg qui sert de décharge au lac des Bois. La température de l'eau est élevée, de 75° Fahrenheit, peut être à cause de la présence des conferves, et cependant elle gèle sur toute son étendue en hiver. Le nord du lac est un labyrinthe d'îles encore plus inextricable que le lac des Mille Lacs. Le bateau du capitaine Huyshe (1) y perdit son chemin en 1870 et ne rejoignit le reste de

(1) C'est à lui que je dois les renseignements que j'ai donnés sur le lac des Bois.

l'expédition, au Portage du Rat, que grâce à un vieil Indien, campé sur la rive avec sa famille et ses chiens et qui, moyennant rénumération, conduisit les voyageurs égarés au Portage. Le passage du lac est considéré comme dangereux pour les canots, à cause de la fréquence des orages et de la distance qui sépare entre elles certaines îles du lac qui pourraient servir d'abris. A l'ouest il se prolonge par un *muskeg* de plus de 300 kilomètres que les voyageurs ne peuvent traverser qu'en hiver, quand tout est gelé. En eté, il était impossible de se rendre du lac des Bois à Winnipeg par cette région au sol incertain, et l'on était obligé de prendre la route beaucoup plus longue et dangereuse de la rivière Winnipeg. La distance entre l'extrémité orientale du lac des Pluies et le Portage du Rat (1) est de 176 milles qui, ajoutés aux 235 milles parcourus des bouches de la Kaministiquia au lac des Pluies, représentait une distance totale de 411 milles depuis le point de départ. Le district de la rivière la Pluie fait partie de ce qu'on appelle le nouvel Ontario, dans lequel les Canadiens Français commencent à se porter, et c'est dans la vallée de la rivière que se trouve la partie principale des 600,000 acres de bonne terre cultivable qu'on compte dans cette région. (2)

Le 12 novembre 1732, le convoi de Michillimackinac, conduit par La Jemeraye, arrivait au fort Saint-Charles sur les glaces, les hommes ayant été obligés d'abandonner les canots à dix lieues du fort, comme le raconte simplement La Vérendrye. Au printemps de 1733, le père Messager, gravement malade des suites de l'hivernage, s'en retourna à Montréal. “ La Vérendrye envoya avec lui son neveu, La Jemeraye, pour rendre compte au gouverneur “ de la façon favorable dont il avait été reçu de toutes les nations ” et lui faire part des nouveaux renseignements que les sauvages lui avaient donnés au cours de l'hiver. Il attendait, pour reprendre ses explorations, quatre canots chargés qu'il avait laissés l'automne précédent à Kaministigoya ; il ne reçut qu'une allège. Les envoyés qui la montaient lui apprirent que les hommes, laissés au fort par ses associés pour la traite et la garde des marchandises, avaient tout consommé. C'était encore une saison

(1) D'une colonie de rats musqués qui y vivaient.

(2) *Western Canada*, brochure publiée par le Canadien Pacifique, 1904.

perdue en attendant les canots de Michillimakinac et les faibles provisions qu'il apportaient à la fin de septembre." (1) On voit par là les difficultés extraordinaires qu'il y avait à vaincre dans une pareille entreprise. Un autre historien les montre clairement. " Plus la tête de l'expédition s'avançait, plus la tâche du commandant devenait difficile pour retenir la ligne de communication d'un poste à l'autre, diriger la traite, pourvoir à l'approvisionnement des magasins et des hommes. Sans l'aide de ses fils, il est probable qu'il n'y serait pas arrivé. Nous savons par Margry que tous le secondèrent noblement. Nous pouvons les supposer respectivements âgés de 20, 19, 18 et 17 ans (2) en 1733. Son neveu, Christophe Dufrost de la Jemerais, (3) semble avoir eu surtout la conduite des expéditions qui allaient au Canada porter les pelleteries et qui revenaient avec des marchandises de traite. On peut à peine s'imaginer les fatigues de ces voyages. Entre la débacle du printemps et les gelées de l'automne, les voyageurs avaient juste le temps d'accomplir leur course l'aviron à la main, du matin au soir, ne changeant de travail que pour faire portage et ne s'arrêtant un peu que pour manger et dormir. " (4)

Les Assiniboines demandant avec insistance à la Vérendrye de s'établir chez eux pour y faire la traite, il leur envoya au printemps de 1734 son fils aîné qui entra dans la rivière Winnipeg, la partie la plus difficile de la route des canots, car elle a près de 263 milles de longueur et ne compte pas moins de 30 rapides ou cataractes presque tous inpraticables et qui nécessitent des portages. Jusqu'à quelques milles de son embouchure dans le lac Winnipeg, elle coule à travers une contrée désolée qui ne peut fournir que peu de bois en proportion de sa longueur. La distance du coin nord-ouest du lac des Bois jusqu'à l'ancien fort

(1) Eugène Guénin, la Nouvelle-France.

(2) Son père avait fait apprendre au plus jeune à lever des plans et à dessiner une carte pour être à même de relever les découvertes des siens. Il ne l'avait pas emmené dans les deux premières campagnes.

(3) Ce nom s'écrit de plusieurs manières comme la plupart des noms de ce temps-là, où l'orthographe était moins fixés que de nos jours.

(4) M. Benjamin Sulte, Histoire des Canadiens-Français.

Garry (origine de Winnipeg) ne peut dépasser 100 milles, tandis que par la rivière Winnipeg elle est de 263 milles. (1)

En un endroit, le Winnipeg prend le nom de rivière blanche, parce que les rapides sont si nombreux que l'eau est partout écumante. Les seules embarcations dont on puisse s'y servir sont les canots d'écorce ou les berges qu'on ne peut faire aller aussi rapidement. Cependant, au moyen de la longue rame qui leur servait de gouvernail, les voyageurs les dirigaient facilement au milieu des rapides ordinaires, et une quinzaines d'hommes pouvaient les traîner, même dans les portages les plus escarpés. La rivière Winnipeg reçoit à sa droite la petite rivière aux Anglais qui décharge le lac Seul, et qui est la route des canots pour se rendre par la rivière Albany au comptoir du même nom sur la baie d'Hudson, et sur sa gauche ou au sud la série des lacs qui formaient autrefois la route des canots par la rivière aux Tourtes (Pigeon River). Le lac Vermillion y envoie aussi ses eaux. (2)

" Le Winnipeg présente à l'œil le paysage le plus agreste et le plus pittoresque où se déploie la plus grande variété possible de cascades tumulteuses, de rapides écumants avec des tourbillons perfides et de grosses vagues qui s'enflent massives et vertes, en se précipitant par-dessus des roches dangereuses, cachées par les eaux. Il m'est absolument impossible de donner une idée du spectacle majestueux qu'offre cette noble rivière, mais il est resté si profondément gravé dans mon esprit que tout ce que j'avais vu auparavant, en fait de paysage de ce genre, m'a paru insignifiant devant la grandeur du Winnipeg. Dans le nombre considérable de très belles chûtes qui en interrompent le cours, la chûte des Esclaves et celle de l'Argent (Slave Falls, Silver Falls) emportent la palme pour la beauté. Courir un rapide est une des choses les plus émouvantes du monde ; à part le danger de chavirer et de se noyer (qui est très probable dans un véritable rapide), il y a dans la nouveauté de la situation, ajoutée au pittoresque

(1) Exploration de 1857-58. C'est le chiffre de M. Napier. M. Hind comptait 699 milles du Fort William à Fort Garry, tandis que M. Napier n'en compte que 647. La route par la rivière des Groseilliers était notablement plus courte que celle de la Kaministiquia.

(2) Mgr. Taché, Esquisse sur le Nord-Ouest de l'Amérique.

sauvage de la scène, un charme d'une fascination étonnante. Le plus léger choc contre un rocher est suffisant pour percer un trou dans le canot de bouleau blanc et, par les gros temps sur les grands lacs, on court incessamment le danger d'en briser la quille sur quelque vague. Et pourtant dans des mains expérimentées il offre beaucoup de sécurité, et par sa légèreté et la facilité avec laquelle on le porte, c'est l'embarcation la plus appropriée à la navigation des rivières et des lacs de l'Amérique du nord. Aucun accident n'arriva sur la rivière Winnipeg, bien que plusieurs bateaux l'eussent échappé belle. " (1) L'écrivain que je viens de citer ajoute que les Iroquois étaient très supérieurs aux Saulteux comme bâteliers. Ceux ci se dispensaient de sauter les rapides tant qu'ils pouvaient, tandis que les premiers, conformément à leur caractère audacieux, semblaient y prendre plaisir. Une vieille légende se rattache à la chûte des Esclaves. Il y a de ça longtemps, les Saulteux avaient fait prisoniers deux Sioux, leurs ennemis redoutés. Après les avoir gardés comme esclaves bien des années, sans doute pour mettre fin à leur misères ou par raffinement de vengeance, ils les attachèrent dos à dos dans un canot qu'on lâcha par-dessus les chûtes, où ils furent mis en pièces.

Arrivé à l'embouchure du Winnipeg, le jeune La Vérendrye éleva un fort du côté du lac, un peu au nord de la décharge, au débouché d'un petit cours d'eau, à quelque distance par conséquent, du fort Alexandre élevé depuis par la Compagnie de la Baie d'Hudson, et où se trouve de nos jours un village de Canadiens-Français. Puissent-ils toujours y rester et s'y perpétuer en témoignage du glorieux ancêtre qui, il y a 170 ans, y arriva à travers mille obstacles, au milieu des nations sauvages, porte-drapeau sans peur et sans reproche de la France et de la civilisation chrétienne. Le fort et la rivière Winnipeg reçurent des explorateurs le nom de Maurepas, le ministre qui protégeait si bien les découvreurs. Il leur avait fallu trois ans (1731-1734), pour parcourir la distance que le corps expéditionnaire de Wolseley franchit en 3 mois (de mai en août 1870), et que le Canadien-Pacifique, en coupant au court, il est vrai, dévore en 15 heures 40 minutes (de Fort William à Winnipeg). La vieille route des

(1) Huyshe, The Red River Expedition.

canots avait été changée avant 1870 en une route presque facile par M. Dawson, l'ingénieur-arpenteur. On avait construit des chemins autour des portages, creusé des chenaux navigables dans les lacs et transformé des rapides en biefs au moyen d'écluses. Avant ça, il fallait au moins 28 ou 30 jours pour aller du lac Supérieur au lac Winnipeg par le chemin des portages, long de 1057 kilomètres (656 milles). Le Pacifique a fait abandonner toutes ces voies pénibles à travers les solitudes. Elles n'entendront plus jamais les chants des voyageurs canadiens-français :

Par derrièr'chez ma tante un oranger ya
Qu'est si chargé d'oranges qu'on croit qu'il en rompra,
Mon cri cra tir'lalirette, mon cri cra tir'lalira. (1)

Ajoutons, pour en finir avec la rivière Winnipeg que, dans son cours de 262 kilomètres, elle descend de 106 mètres. Butler, dans le "Great Lone Land" (Grand Pays Solitaire), prétend qu'il aurait un débit moyen de 4000 mètres cubes par seconde, c'est-è-dire le double de celui du Rhin. (2) A la variété des formes se joignait la variété de la couleur dans les différents aspects de la rivière, suivant les différentes parties de la journée où ils se prétentaient aux yeux. Elle s'épanche fréquemment en lacs larges et profonds bordés de pics hardis ou de mamelons de granit, tour à tour éclairés d'une teinte terne par l'aube grisâtre, ou étincelants sous le soleil de midi, ou colorés en rose par le soleil couchant, ou argentés par la clarté de la lune. A partir des chutes d'Argent le pays perdait de son âpreté, le sol s'améliorait et près du nouveau fort, bien des arpents de terre étaient susceptibles de culture. (3) Dans tous les cas, La Vérendrye avait atteint le terme imposé par le contrat de 1631. Le 10 octobre 1733, le gouverneur, M. de Beauharnois, dont on ne saurait trop louer la persévérance à soutenir La Vérendrye, et Hocquart qui est avec Talon le meilleur intendant que la Nouvelle-France ait eu, écrivirent au ministre pour lui demander de bien vouloir aider pécuniairement à l'entreprise, M. de la Vérendrye et ses associés ayant

(1) Chansons populaires du Canada de M. Ernest Gagnon. Les canotiers canadiens-français chantaient celui que je cite sur la rivière Rouge.

(2) Elisée Reclus, la Nouvelle Géographie universelle.

(3) Exploration de 1857-58.

perdu plus de 4,300 livres, " les voyageurs ne voulant aller plus loin qu'ils ne soient payés de ce qui leur est dû, ni les équipeurs leur fournir des marchandises pour continuer leurs voyages". Ils ne demandaient que 30,000 livres pour subvenir aux frais de l'entreprise, pendant 3 ans. " Le ministre répondit qu'il n'était pas convenable que le roi entrât dans la dépense proposée, que ceux qui étaient dans l'entreprise devaient pouvoir la continuer avec les profits des pelleteries qu'ils se trouvaient à portée de traiter ". (1)

Au printemps de 1734, tandis que l'aîné de ses fils allait fonder le fort Maurepas aux bords du lac Winnipeg, n'ayant rien reçu de ses associés et toutes ses ressources étant épuises, La Vérendrye descendit à Montréal où il arriva le 25 août. Il y rendit compte de ses découvertes au gouverneur, passa l'hiver en prépatifs et quitta la colonie le 6 juin 1735 pour retourner au fort Saint-Charles, au Lac des Bois, avec le père Auneau qui remplaçait comme missionnaire le père Messager. Il trouva le poste complètement affamé et " sans espérance de folle avoine (2) par la trop grande abondance des eaux ". Après avoir ravitaillé ce poste, il envoya son neveu et deux de ses fils avec des vivres au fort Maurepas. Pendant ce temps, les canots qui devaient le suivre se perdaient au grand Portage du lac Supérieur " par la mauvaise manœuvre des conducteurs ", et tout ce qu'il avait apporté lui-même suffit à peine pour nourrir son monde pendant l'hiver. Au printemps de 1736, il était de nouveau dans le plus affreux dénuement. Le 4 juin, ses deux fils, épuisés de faim et de fatigue, revenaient du fort Maurepas, après avoir abandonné leurs canots à 20 lieues de là, au portage de la Savane et lui apprenaient la mort de son neveu La Jemeraye. Il avait succombé pendant l'hiver aux privations qu'ils avaient eu à supporter. C'était une terrible

(1) Eugène Guénin, la Nouvelle-France.

(2) Elle était semblable à la plante du même nom qui croit parmi nos blés. Elle croît sans culture dans les lacs, les marais et les rivières. On l'appelle aussi riz sauvage (zizania aquatica). Les sauvages, en Septembre, vont en canot au travers de ces champs, en secouant les épis de part et d'autre, et la faisant tomber à mesure qu'ils avançaient. Elle se trouvait en abondance chez les Sioux et les Maloumines (nation de la folle avoine), établis sur la rivière qui se jette dans la baie verte du lac Michigan. (Extrait du Mémoire de Nicolas Perrot).

perte pour La Vérendrye. " Son dévouement, son courage, son intelligence lui avaient mérité la confiance la plus complète de La Vérendrye, et à sa mort celui ci regretta non seulement un parent qui lui était cher, mais encore un lieutenant précieux à son entreprise " (Margry).

Le gouverneur et l'intendant ayant renouvelé leurs demandes à la cour essuyèrent un nouveau refus en 1735. " Les ministres persistaient toujours dans leur résolution de ne rien faire pour venir à son aide, quoiqu'il fût évident que, plus il s'éloignerait des postes français, plus il se livrerait à la traite, moins il s'approcherait du but cherché. " (1) Tous les historiens, les uns après les autres, semblent ahuris de la stupidité et de l'entêtement de nos gouvernants, de leur incapacité abrolue à comprendre, dans une circonstance si importante, les intérêts supérieurs de la patrie. " On se prend la tête dans les mains, dit Monsieur Benjamin Sulte, quand on lit des choses pareilles et l'on se met à penser quelles conséquences aurait eu pour l'avenir de notre race sur ce continent la découverte et la colonisation du grand-ouest jusqu'au Pacifique vers 1740. " Rien de surprenant qu'avec ces bonnes dispositions de notre gouvernement il ait fallu aux La Vérendrye 12 ans pour arriver aux Montagnes Rocheuses. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'ils y soient parvenus.

Cependant un coup encore plus terrible que la mort de son neveu allait frapper La Vérendrye. On était donc au commencement de 1736 sans vivres et sans munitions. Les 50 Français réunis dans ce pays perdu étaient menacés de mourir de faim. Le père Auneau s'offrit pour descendre à Michillimackinac avec le fils aîné du découvreur et 22 hommes dans 3 canots. Le 8 juin, la petite troupe s'embarquait au fort Saint-Charles ; malheureument, avec la confiance souvent aveugle et l'insouciance du danger qui caractérise notre race, elle ne se gardait pas ; à sept lieues du fort, dans une île du Lac des Bois, elle fut surprise au campement et massacrée par une bande de pillards sioux. Quelques jours après, cinq coureurs de bois trouvèrent les cadavres mutilés. Ils rencontrèrent au fort Saint-Charles La Vérendrye qui paraît avoir quitté le fort Maurepas pour venir au devant de

(1) Garnean, Histoire du Canada.

l'expédition qu'il attendait avec impatience, étant dénué de tout. D'après le rapport d'un des voyageurs du nom de Bourassa, ils avaient trouvé le parti français massacré dans une île du Lac des Bois (l'île au massacre sur la côte sud du lac, carte de Jeffreys, 1762). Les têtes des Français, la plupart dépouillées de leurs chevelures, étaient posées sur des peaux de castors. Le père Auneau, une flèche dans la tête et le sein ouvert était agenouillé, la main gauche appuyée contre terre et la droite élevée vers le ciel. Le jeune La Vérendrye était couché sur le ventre ; il avait le dos tailladé à coups de couteau et une houe enfoncée dans les reins ; il était sans tête et son corps était orné par dérision de jarretières et de bracelets de porc épic. (1) Comme aucun témoin oculaire ne survécut au massacre, il y a de fortes divergences entre les jugements portés sur les causes qui ont induit les Sioux à attaquer les Français et les détails de cet évènement. Je renvoie ceux qu'intéresseraient une discussion raisonnée et un exposé complet de ces différentes versions à l'article que j'ai cité auparavant. (2)

Le contrecoup de cet évènement se fit sentir dans les autres postes de l'ouest. Il fallut abandonner celui qui était établi sur le Mississipi à une cinquantaine de lieues de la rivière Wisconsin, où commandait un autre héros canadien-français, Legardeur de Saint-Pierre, d'une énergie terrible et à qui la crainte semblait inconnue. Quelque temps après le massacre de 1736 dont il avait eu connaissance, il vit venir à son fort un chef siou aves 3 guerriers qui demandaient à échanger des peaux contre des marchandises. Le chef avait pendu à son oreille un cachet d'argent qui ne pouvait provenir que d'un de nos compatriotes massacrés. Saint-Pierre s'en étant aperçu lui demanda où il l'avait pris. Le sauvage s'étant mis à rire pour toute réponse, Saint-Pierre lui arracha le cachet avec l'oreille et le fit mettre hors du fort. Il était d'avis de rester à son poste, mais le père Guignas, missionnaire, et les autres Français qui étaient avec lui le décidèrent à s'en aller, car les Sioux se montraient de plus en plus hostiles et avaient déjà tué plusieurs coureurs de bois qui chassaient dans les environs. (3)

(1) Garneau, Histoire du Canada.

(2) Société Royale, 1903, section II, p. 15, l'article de M. Lawrence J. Burpee.

(3) Eugène Guénin, la Nouvelle France.

N'ayant reçu qu'un très petit secours et réduit au désespoir, La Vérendrye descendit à Montréal où il arriva le 24 août 1736. Le gouverneur approuva tous ses actes et le chargea de continuer ses explorations. Grâce à l'idiote et criminelle incurie de M. de Maurepas, il n'avait plus pour le soutenir dans son entreprise que l'appui moral qui ne lui faillit jamais du gouverneur Beauharnois et de l'intendant Hocquart, à qui nous devons un souvenir ému de patriotique reconnaissance.

DEUXIÈME PERIODE, 1736-1752

Le sud du lac Winnipeg, embouchure de la rivière Rouge, le fort Rouge.—La prairie et ses aspects, la réalité actuelle dépasse le rêve.—Injustice persistante du ministre à l'égard de La Vérendrye, énergie de ce dernier, il élève le fort de la Reine.-Il se rend chez les Mandanes, fourberie des Assiniboines.--Nouvelles difficultés.—L'explorateur poursuivi par ses associés, réponse à ses calomniateurs. — Ses fils continnent les découvertes, forts Dauphin et Bourbon.—Les deux fils ainés de La Vérendrye découvrent les Montagnes Rocheuses, résumé de leur expédition.—On continue à accuser La Vérendrye, aveuglement et injustice du ministre. —Réparation tardive, les fils de La Vérendrye continuent à se distinguer, forts Poskoyac et la Corne sur le Saskatchewan, réaction dans les esprits.—La Vérendrye chargé de continuer les découvertes.—Sa mort.—Grandeur morale du découvreur et de ses fils, digression, prétentions modernes, ce qui fait les peuples forts.—Société Bigot et Cie.—Ce qui advint de la famille La Vérendrye.—La nouvelle Société, Legardeur de Saint-Pierre.—Le présent et le passé, la vieille route des canots, le Manitoba, l'arrivée à Winnipeg.

LA Vérendrye passa l'hiver de 1736 à 1737 à Montréal, à se préparer pour la campagne suivante. Le 18 juin, il quittait Montréal pour se rendre au fort Saint-Charles du lac des Bois, où il débarquait le 2 septembre. " Après avoir mis tout en ordre dans ce poste où, à la sollicitation des sauvages des environs, il laisssa un de ses enfants, La Vérendrye en partit avec six canots bien équipés et atteignit le fort Maurepas. " (1) Une fois le lac Winnipeg atteint,

(1) Eugène Guénin, la Nouvelle-France.

malgré son peu de profondeur à son extrémité méridionale, la communication en canots avec l'intérieur et l'ouest devenait comparativement facile. La Vérendrye parti du fort Maurepas, longea la côte orientale du lac en se dirigeant vers le sud, pour gagner l'embouchure de la rivière Rouge qui se trouve à 45 milles de celle de la rivière Winnipeg. La rivière Rouge se jette par 4 bouches dans le lac, en formant une espèce de delta couvert de roseaux et de saules qui croissent sur un terrain placé au niveau ou même au-dessous des eaux du lac. Sur la route des canots, les coquillages d'eau douce abondent et dans les marais qui la bordent d'innombrables oiseaux aquatiques, canards et oies sauvages, pélicans, grues, butors et pluviers prennent leurs ébats. (1) A une distance de 2 milles de la rive du lac, la profondeur de l'eau n'excède pas 2 ou 3 pieds et il s'y trouve la même abondance de lentilles d'eau que dans le lac des Bois. Par le fait, la terre ferme proprement dite ne se rencontre qu'à 6 ou 7 milles du lac. (2) La Vérendrye remonta la rivière Rouge et à environ 36 milles de son embouchure, il trouva qu'elle recevait la rivière des Assiniboines portée autrefois sur la carte de Jolliet comme située à 120 lieues du lac Supérieur et qui en est vraiment à 200. A la droite de l'embouchure de cette rivière dans la rivière Rouge, il éleva un fortin, le fort Rouge qui devait, en devenant plus tard le fort Garry de la Compagnie de la Baie d'Hudson, donner naissance à Winnipeg, la puissante cité de l'avenir. Ce fort se trouve marqué sur une carte dressée en 1750 d'après les mémoires de La Vérendrye, mais à cette date, il était déjà abandonné.

Enfin nos exploiteurs contemplaient pour la première fois cet immense pays des prairies dont ils entendaient parler depuis si longtemps. Quel changement à vue quand ils débouchèrent sur les plaines qui devaient les conduire petit à petit aux Montagnes Rocheuses. Ils laissaient derrière eux les rivières tumultueuses et bouillonnantes, aux dangereux rapides, aux innombrables portages. Derrière eux, ils avaient laissé la forêt qui les enserrait depuis Montréal de son étreinte implacable, avec ses terreurs réelles ou imaginaires, ses caribous et ses orignaux,

(1) Exploration de 1857-58.

(2) Huyshe, The Red River Expedition.

ses fauves, ours et loups, le chasseur céleste des Hurons à l'arc gigantesque ou le loup-garou européen, moitié homme, moitié animal qui enlève les jeunes filles. A perte de vue s'étendait la prairie encore vierge de pas humains, si ce n'est ceux de quelques sauvages disséminés sur d'immenses étendues, dans laquelle on pouvait voyager des semaines entières sans rencontrer autre chose que les loups et les poules de prairies, quelques gazelles effarouchées ou les grands troupeaux de milliers de bisons (1) dont le Peau-Rouge, plus sage que l'homme blanc, ne prenait que ce qu'il lui fallait pour se nourrir. Ils l'avaient devant eux, la prairie, parterre de fleurs aux couleurs variées, riche mer de verdure dont les flots parfumés, comme les moissons fécondes qui les ont remplacés depuis, ondulaient au moindre souffle de la brise printanière, la prairie coupée ça et là de ravines profondes, de coulées qu'on ne peut deviner à distance, et au fond desquelles murmurent des rivières qui se présentent subitement à la vue du voyageur, quand il arrive au bord des plateaux qui les surplombent quelquefois de centaines de pieds. Seuls, quelques bouquets d'érables, de bouleaux, de noyers, de trembles et de peupliers, suivant les lieux (ou parfois d'épinettes blanches ou de mélèzes comme dans le haut du Saskatchewan), au bord des cours d'eau et des lacs sans nombre où s'ébattent canards et cygnes, interrompaient la solennelle, l'éternelle monotonie de la prairie, déprimante pour l'âme humaine à l'égal du désert. Et pourtant elle aussi a son charme et sa grandeur. Son immensité est comme celle de la mer, et puis elle ne présente point partout un niveau uniforme " cette prairie quelquefois si unie qu'elle semble un horizon artificiel, s'accidente tout-à-coup pour former la prairie ondulée (rolling prairies). Sa beauté alors augmente ; mille petits tertres s'élèvent d'ici, de là, et donnent dans leur variété presque régulière l'idée des ondulations de l'Océan au milieu d'une grande tempête. " (2) Quelles visions durent passer dans l'esprit de l'explorateur à la vue du nouvel horizon qui s'ouvrait devant lui, en admettant qu'il y ait place pour le rêve dans la tête

(1) Dès 1870, ces animaux ne se rencontraient plus qu'à 300 milles à l'ouest de Winnipeg et continuaient à reculer dans la même direction.

(2) Mgr. Taché, Esquisse sur le nord-ouest de l'Amérique.

d'un homme d'action. Quel qu'il fût, d'ailleurs, ce rêve, à l'inverse de ce qui arrive ordinairement ici-bas, ne pouvait qu'être inférieur à la réalité splendide qui prend corps et grandit de jour en jour sous les yeux du monde émerveillé, réalité que confirme le cri vainqueur de chaque locomotive, à laquelle ajoute chaque train d'immigrants qui ont pour toujours laissé derrière eux, dans l'Europe lointaine, la vieille patrie, plus ou moins marâtre, et les tombes des aïeux. Qu'eussent-ils dit, les vieux d'autrefois, eux qui ne pouvaient changer leur sort, qu'une implacable nécessité clouait au sol natal pour y vivre, y travailler et y souffrir en silence si, avant de s'endormir dans la grande résignation finale, ils avaient pu voir en songe, aux lieux marqués par le doigt de Dieu et le soleil de l'Occident, leurs enfants et les enfants de leurs enfants s'assurer des foyers plus prospères, une patrie plus libre, plus paisible et plus heureuse où les révolutions sont inconnues, où il y a place pour tous ceux qui sont armés de bonne volonté, où l'homme enfin obéit, non plus avec résignation mais avec joie, à la grande et sainte loi du travail.

Tandis que La Vérendrye travaillait ainsi à étendre nos possessions et notre influence, voici ce que Maurepas, prêtant l'oreille aux détracteurs, écrivait, le 22 avril 1737, à propos du massacre du lac des Bois, à Beauharnois : " Tout ce qui m'est revenu de ce qui a donné lieu à cet accident me confirme dans le soupçon où j'ai toujours été, et que je ne vous ai pas même dissimulé, que la traite du castor avait plus part qu'autre chose à l'entreprise de la découverte de la mer de l'ouest de la part du sieur de La Vérendrye, " Le roi, de son côté, insiste pour qu'on dissuade La Vérendrye de venger le massacre de 1736, pour éviter des représailles. C'est avec justice qu'un historien a pu dire de l'explorateur : " Obligé de traîner la découverte en longueur par la nécessité de faire la traite ; forcé de subir la loi de ses fermiers, blâmé par le ministre qui trouvait qu'il avançait lentement, La Vérendrye déploya assez de talent, d'énergie et de tact pour continuer à pousser vers l'ouest, à satisfaire ses associés en leur procurant de gros bénéfices et retenir l'arrêt fatal, toujours prêt à tomber sur sa tête. Ainsi trente ans après avoir été laissé parmi les morts sur le champ de bataille de Malplaquet, il déployait, dans les solitu-

des du nord-ouest, une vigueur d'esprit et une grandeur d'âme que peu d'hommes célèbres dans l'histoire ont su posséder. " (1)

Après avoir établi le fort Rouge, La Vérendrye remonta l'Assiniboine jusqu'à 60 milles de son embouchure. Arrêté par la baisse des eaux, il éleva en octobre 1738, entre la rivière et le lac des Prairies (Manitoba) le fort la Reine, enceinte de pieux renfermant des cabanes en troncs d'arbres, qui servit dorénavant de base aux expéditions envoyées vers les limites extrêmes de l'ouest. Une douzaines d'engagés étant venus le rejoindre, La Vérendrye choisit 20 hommes pour traverser les prairies et se rendre chez les Mandanes (Mandans), (2) tribu séjournant sur le haut Missouri, ennemie des Sioux et qui comptait 9 villages et plusieurs milliers de gueriers courageux et aux mœurs hospitalières. L'explorateur, après avoir remonté la rivière Saint-Pierre et s'être rendu dans la direction du sud, arriva chez eux soixante ans avant l'Américain Clarke qui lui, soutenu par son gouvernement, protégé par une escorte de soldats, crut les visiter le premier. Malheureusement, dans une bourgade d'Assiniboines, l'un d'eux vola à notre explorateur le sac qui renfermait des présents pour les chefs mandanes. A peine arrivé dans cette tribu, l'interprète qu'il s'était assuré et qu'il avait bien payé s'enfuit avec les guides assiniboines qui l'avaient accompagné, de sorte que les Français, ne pouvant se faire comprendre par les Mandanes, furent obligés de retourner au fort la Reine, laissant deux d'entre eux chez leurs hôtes pour y apprendre la langue. La Vérendrye, quoique malade, se mit en chemin et arriva le 11 février 1739, à demi mort, au lac des Bois. Dans sa relation au gouverneur, il dit : " On ne peut souffrir davantage ; il n'y a que la mort qui puisse nous délivrer de pareilles peines. " On voit par cet exemple les difficultés de pareilles expéditions qui, déjà très dures quand tout marchait bien, s'aggravaient quand on avait affaire avec une tribu comme les Assiniboines qui étaient aussi fourbes et malhonnêtes qu'ils étaient lâches. Pour comble de

(1) M. Benjamin Sulte, Histoire des Canadiens-Français.

(2) Tribu chez laquelle il y avait, d'après l'artiste voyageur américain Catlin, des hommes aux yeux châtains, gris ou bleus, ce qui indiquerait un mélange avec des Européens septentrionaux. (Anthropologie du docteur Paul Topinard.)

malheur, les marchandises de traite que ses associés devaient lui envoyer n'arrivant pas, il envoya des hommes au Grand Portage du lac Supérieur pour y attendre les effets. Ses envoyés les attendirent vainement pendant 18 jours dans ce désert où, à défaut de gibier, ils se soutinrent tant bien que mal avec de la tripe de roche dont l'usage occasionnait des vomissements et des crachements de sang. Enfin pressés par la faim et se sentant trop faibles pour regagner le lac des Bois, ils descendirent à Michillimackinac où ils apprirent qu'un ordre de justice prescrivait la saisie d'une somme de 4000 livres sur La Vérendrye, à la requête de ses fournisseurs de Montréal qui, contrairement à leurs promesses, n'avaient rien envoyé pour ravitaller les postes de traite. (1) Dans l'embarras où se trouvèrent les envoyés, ils s'adressèrent au commandant du fort et lui représentèrent les risques que couraient leurs camarades au fond des forêts du nord-ouest, s'ils n'étaient pas secourus. Il leur fit remettre, à des prix exorbitants, (2) quelques marchandises avec lesquelles ils s'embarquèrent. Le 29 octobre ils arrivaient au fort Saint-Charles. " A la fin de l'hiver de 1740, La Vérendrye se trouvait de nouveau sans vivres et sans marchandises pour la traite. Il redescendit à Montréal où on l'accusait de ne penser qu'à amasser de gros biens. C'est cette fois qu'il répondit à ces calomnies en disant : " Si plus de 40,000 livres de dette que j'ai sur le corps sont un avantage, je puis me flatter d'être fort riche. " Le gouverneur, de son côté, était obligé de le défendre auprès du ministre.

Ce furent les fils du découvreur qui servirent d'éclaireurs pour obtenir des renseignements sur les districts où on n'avait pas encore pénétré, et ce furent enx qui, sur l'ordre de leur père, guidaient les petites colonses qui allaient se fixer aux endroits qu'il désignait. " L'honneur de la découvertevers des régions les plus avancées de l'ouest appartient principalement aux fils de M. de La Vérendrye. Il avait pris pour lui la tâche plus difficile et qui convenait mieux à son âge, de diri-

(1) Dans toute cette page et la suivante, je suis le récit de M. Eugène Guénin dans la " Nouvelle-France, " tome II, chapitre VI.

(2) Je regrette de ne pas connaitre le nom de cet honorable personnage pour le désigner au mépris de la postérité.

ger l'entreprise, de surveiller la traite, de créer et d'entretenir des relations amicales avec les Indiens, de stimuler le zèle des équipeurs toujours en retard, de faire ouvrir les chemins et d'affermir les établissements qu'il avait envoyé commencer. Toujours prêt d'ailleurs à payer de sa personne lorsque l'occasion le demandait, les distances qu'il parcourut à pied dans des temps et des pays affreux, au milieu des privations, effrayeraient l'imagination d'un Européen et c'est avec raison que ses fils pouvaient dire : " il a marché et nous a fait marcher, de manière à atteindre le but, quel qu'il fût, s'il eût été plus aidé. " (1).

" Ses affaires arrangées, La Vérendrye reprit la route du Grand-Ouest ; le 6 septembre 1741, il débarquait au fort Saint-Charles ; le 13 octobre, il était au fort de la Reine. Il y trouvait l'aîné de ses fils qui revenait de la tribu des Mandanes, dans laquelle il n'avait pas pu se procurer un guide pour le conduire à l'Océan, mais dont les chefs lui avaient remis une couverture de coton " de la façon des blancs qui sont à la mer. " (2) Cette couverture fut envoyée à M. de Beauharnois avec les renseignements obtenus par le fils de La Vérendrye pendant son voyage. " Ce serait à cette époque (1741-1742), d'après M. Eugène Guénin, que les fils de l'explorateur, après avoir reconnu les lacs Dauphin et des Cygnes, auraient élevé le fort Dauphin à l'endroit où le lac Manitoba reçoit une rivière de l'Ouest (sans doute la décharge du lac Dauphin qui est à l'ouest du lac Manitoba), et le fort Bourbon dans le fond du lac Winnipeg, à l'embouchure de la rivière des Biches dans le grand lac Bourbon,—c'était le nom que nos gens avaient donné au lac Winnipeg. Après l'établissement de ces deux forts, La Vérendrye fit partir, le 20 avril 1742, deux de ses fils, l'aîné et le chevalier son frère, pour le haut Missouri. C'est la plus mémorable de leurs expéditions qui dura 14 mois, et dans lequelle ils découvrirent les Montagnes Rocheuses. Les renseignements en sont fournis par Margry, le seul écrivain qui ait eu à sa disposition et analysé les documents qui s'y rapportent,

(1) Revue Canadienne, tome 9, 1872. Les Varennes de Vérendrye, par M, Pierre Margry.

(2) Ce ne pouvait guère être que des Espagnols.

restés dans les archives de France. En voici un résumé aussi court que possible.

Accompagnés de deux coureurs de bois, les deux frères partirent du fort de la Reine pour se rendre chez les Mandanes. Ils y séjournèrent deux mois pour attendre les gens des Chevaux dont les territoires s'étendaient, disaient leurs hôtes, du côté de la mer. Deux Mandanes s'offrirent pour les guider vers cette peuplade. Une marche de 20 jours à travers des plaines désertes, pleines de bêtes sauvages, les conduisirent, le 17 août, à un pic isolé appelé par les guides la Montagne des gens des Chevaux. Les Mandanes refusèrent d'aller plus loin. On se construisit un abri en bois en attendant qu'on pût se procurer des guides pour aller plus loin, et on alluma des feux comme signaux pour attirer les premiers sauvages qui se présenteraient et auxquels nos quatre Français, avec une audace qu'on ne saurait trop admirer, avaient résolu de se confier. Le 10 septembre, un Mandane les quitta. Le 14 on aperçut de la fumée dans le sud-ouest. C'était la tribu des Beaux Hommes, ennemie des Mandanes ; aussi l'autre guide partit à son tour. Nos voyageurs séjournèrent 20 jours chez cette nouvelle tribu. Quelques présents aux chefs leur firent avoir une escorte pour aller à un village des Petits Renards où ils furent très bien accueillis. De là ils se rendirent à une bourgade des gens des Chevaux qui étaient dans une grande désolation, leurs villages ayant été détruits et un bon nombre d'entre eux massacrés par la nation du Serpent, brave et nombreuse, qui faisait trafic d'esclaves avec les gens des bords de la mer en échange de chevaux et de marchandises. Les gens des Chevaux conduisirent nos Français chez les gens de l'Arc, la seule peuplade qui, par sa bravoure, ne craignait pas les gens du Serpent. Ils furent très bien accueillis par le chef qui les invita à les suivre du côté des grandes Montagnes où ils allaient chercher les gens du Serpent pour les combattre, et d'où ils pourraient voir la mer. Toute la troupe, faisant boule de neige à chaque bourgade qu'elle rencontrait, comptait plus de 2000 combattants, quand elle arriva, le 1er Janvier 1743, en vue des Montagnes Rocheuses, ainsi appelées, " à cause de l'effet que produisent sur certaines parties de leurs flancs les rayons du soleil qui les font miroiter comme des

cristaux gigantesques. " (1) Un parti d'Espagnols venu du Missouri à la découverte avait été massacré dans les environs. On continua la marche à travers des prairies magnifiques, dans lesquelles les animaux pullulaient. Les nuits se passaient en chants et en hurlements et on venait pleurer sur la tête des Français pour les accompagner à la guerre, coutume commune à tous ces peuples mais qui ne devait avoir rien d'agréable pour nos explorateurs. Enfin, le 12 janvier, on arriva au pied des Rocheuses. Les éclaireurs reconnurent au premier village que les gens du Serpent s'étaient enfuis avec une grande précipitation, abandonnant même une partie de leur effets. Au lieu d'encourager les gens de l'Arc à attaquer leurs ennemis, cette circonstance, comme il arrive trop souvent aux sauvages que des paniques subites saisissent souvent, leur fit croire que les gens du Serpent s'étaient rendus à leurs villages, à eux, gens de l'Arc, pour massacrer ou faire prisonniers leurs femmes et leurs enfants. Malgré les objurgations de leurs chefs et les efforts désespérés des La Vérendrye, ils firent donc volte face et s'en retournèrent chez eux à toute vitesse. On peut s'imaginer l'état d'esprit de nos explorateurs qui se flattaient d'atteindre enfin la mer de l'ouest et voyaient leur rêve s'évanouir, au moment de le réaliser. Ils furent obligés de se diriger au hasard vers les villages des gens de l'Arc où ils arrivèrent après une course effrénée. Ils n'avaient rencontré en route qu'une quinzaine de sauvages dont quelques coups de fusil les avaient débarrassés. Après une marche qui dura du 15 mars au 18 mai, ils arrivèrent chez les Mandanes d'où, après quelques jours de repos, ils repartirent avec une centaine d'Assiniboines à travers les prairies, dans la direction des lacs. Le 31 mai, ceux-ci rencontrèrent des Sioux et les chargèrent avec les 4 Français au milieu d'eux. " Nous donnâmes tous ensemble, dit le chevalier. (2) Ils furent fort surpris de voir tant de monde et se retirèrent en bon ordre, faisant face de temps en temps à ceux qui les approchaient un peu trop. Ils savaient bien à qui ils avaient

(1) M. Benjamin Sulte, Histoire des Canadiens-Français.

(2) Margry a eu en mains le " journal du voyage fait par M. le chevalier de La Vérendrye en 1742 pour parvenir à la découverte de la mer de l'ouest, " adressé à M le Marquis de Beauharnois.

affaire, connaissant les Assiniboines pour des lâches. (1) Mais sitôt qu'ils nous aperçurent montés sur nos chevaux, et que nous étions des Français, ils se sauvèrent en grande hâte, ne regardant plus derrière eux. Nous n'avons eu personne de tué, mais plusieurs blessés ; nous ne savons pas ce qu'ils ont perdu de monde, sinon un homme qui se trouve parmi nous. " Enfin, le 2 juillet, les voyageurs arrivaient au fort de la Reine avec leur guide Assiniboine, à leur grande satisfaction et au grand contentement de leur père.

On croit reconnaître la route des deux frères dans la rivière à la Roche Jaune (Yellow Stone River), branche sud-ouest du Missouri qui a sa source dans le lac des Sablettes, au pied des Rocheuses. On sait qu'elle traverse une contrée fort curieuse par les phénomènes volcaniques qui s'y manifestent et dont les Etats-Unis ont fait un grand parc national, gardé par des troupes fédérales. En revenant par les sources du Missouri, les deux frères prirent, le 19 mars 1743, au nom du roi de France, possession solennelle de la contrée qu'arrose le principol tributoire du Mississipi. Ils eussent été douloureusement surpris, ces vaillants hommes, s'ils avaient pu prévoir que vingt ans après, notre domination prendrait fin en Amérique, et que le pays qu'ils avaient découvert resterait encore longtemps sans autres maîtres que les tribus remuantes qu'ils y avaient trouvées. " 65 ans plus tard, (en 1808), Lewis et Clark, accompagnés d'une troupe de soldats équipés aux frais du congrès Américain, se rendaient célèbres par cette même découverte que 4 Canadiens-Français étaient parvenus à accomplir avec leurs seules ressources, à la suite de douze années consacrées à des entreprises du même genre, dont chaque phase, chaque étape suffisait déjà pour leur assurer une enviable renommée. Ce grand triomphe de la persévérance et du courage arrivait, on ne peut plus à propos. Les plaintes réitérées contre le chef de la famille qui se sacrifiait aussi noblement pour la gloire nationale devenaient de plus en plus

(1) Ce que je trouve de singulier, c'est cette lâcheté constitutionnelle des Assiniboines qu'on dit pourtant Sioux d'origine. S'étaient-ils détériorés ou appartenaient-ils vraiment à un autre groupe ethnique, tout en parlant la langue siouse, c'est ce que j'ignore.

menaçantes. La Vérendrye descendit à Québec cette même année 1743 pour conjurer l'orage et faire valoir ses droits, mais en vain. Malgré sa pauvreté et les dettes énormes dont il s'était rendu personnellement responsable, malgré les sacrifices de temps que lui et ses fils avaient faits pour la cause des découvertes, enfin malgré le succès qui venait d'immortaliser leurs travaux, le ministre fit la sourde oreille. Les accusations allaient leur train en dépit des lettres de M. de Beauharnois. Le ministre blâmait sans pitié et laissait dans la gêne celui qu'il eût dû couvrir de louanges, de marques d'honneur et de pensions. La Vérendrye abreuvé de dégoût, froissé aussi peut-être par tant d'ingratitude, donna sa démission de chef de l'entreprise du Nord Ouest. C'était ce que voulait la cabale. On était en 1744. Son successeur, M. de Noyelles (parent de La Vérendrye), homme recommandable mais peu apte à continuer une pareille tâche, partit pour le nord-ouest. Il n'y fut pas longtemps avant que l'on s'aperçut quelle était l'erreur du ministre au sujet des affaires de ces contrées lointaines. " (1)

Le 27 octobre 1744, le marquis de Beauharnois envoyait au ministre le journal du voyage du chevalier de La Vérendrye et demandait de nouveau de l'avancement pour le père. Enfin en 1746, celui-ci obtint le grade de capitaine et, en 1748, la croix de Saint-Louis. Abandonné par ses fournisseurs et criblé de dettes, il descendit à Montréal pour y exercer ses fonctions de capitaine. Ses fils, eux, continuaient à se distinguer.

Le 23 octobre 1747, M. de La Vérendrye jeune est envoyé de Michillimakinac à la tête d'un convoi. Le 16 janvier 1748, le même va en guerre avec des Christinaux, des Outaouais et des Canadiens contre les Anglais et les Iroquois. La même année, le sieur de La Vérendrye fils (l'aîné), est signalé comme ayant défait une troupe de Hollandais et d'Iroquois et ayant rapporté, le 29 mars, à Montréal, deux chevelures, celle d'un chef Iroquois marquant et celle d'un Hollandais. Quant au chevalier, le 20 juin suivant, le gouverneur général écrit qu'il est parti de Québec pour la mer de l'ouest, pour y poursuivre ses explorations. Il y fut rejoint par ses frères. Ils pénétrèrent au nord ouest du

(1) M. Benjamin Sulte, Histoire des Canadiens-Français.

lac Winnipeg dans une région qui n'avait pas encore été explorée et fondèrent le fort Poskoyac à la décharge du Saskatchewan. De lè ils remontèrent jusqu'aux fourches de cette rivière, où ils construisirent le fort de la Corne.

Cependant une réaction se faisait dans les esprits en faveur du vieil explorateur qui rongeait son frein à Québec et dont l'âge et les infirmités ne pouvaient vaincre l'ardeur. M. de Beauharnois avait été remplacé par M. de la Galissonnière, un successeur digne de lui, qui administra la colonie de 1747 à 1749. Celui-ci prit La Vérendrye pour capitaine de ses gardes et le pria de reprendre la direction des affaires du nord-ouest. L'explorateur fit ses préparatifs en conséquence et résolut de rejoindre ses fils au lac des Bois. Il comptait hiverner au fort Bourbon de 1750 à 1751 et remonter le Saskatchewan, en y bâtissant une ligne de forts et poussant toujours devant lui, jusqu'à ce qu'il atteindrait cette mer de l'ouest à laquelle li rêvait toujours et qu'il ne devait jamais voir. La mort le surprit le 6 décembre 1749. Le 17 septembre précédent, ce grand citoyen écrivait : " Je compte faire toute la diligence possible pour aller hiverner au fort Bourbon, qui est le dernier au bas de la rivière aux Biches de tous les forts que j'ai établis, trop heureux si, à l'issue de toutes les peines, fatigues et risques que j'ai essuyés dans cette longue découverte, je pouvais parvenir à vous prouver mon désintéressement, mon grand zèle aussi bien que celui de mes enfants pour la gloire du roi et le bien de la colonie. "

Si la grandeur morale d'un homme se mesure, non à l'importance des forces qu'il a mises en jeu ni même aux résultats accomplis, mais aux résistances vaincues et aux obstacles surmontés, il est peu d'hommes qui en aient déployé autant que le découvreur du nord-ouest. Noble figure de héros placé entre les exigences intéressées de ceux qui lui avançaient des fonds et l'incroyable mesquinerie d'une cour sans patriotisme et sans honneur, son courage, sa persévérance, son désintéressement font resortir la petitesse, la profonde misère morale du temps où il vécut. Aux plus fortes, aux admirables qualités de Cavelier de la Salle, il joignait une aménité de caractère qui était bien étrangère à ce dernier, et comme pour compléter ce type chevaleresque, voilà

qu'il est secondé dans ses entreprises par ses quatre fils, les quatre fils Aymon de la Nouvelle-France, mais autrement méritants que ceux des chansons de geste, partageant les vertus et les travaux de leur glorieux père et présentant au monde en général, et à nous Français en particulier, l'idéal le plus haut qu'il soit possible de rêver dans la sphère spéciale d'activité qui a rendu leur nom immortel.

Et maintenant savants, écrivains, docteurs en philosophie, disséqueurs de doctrines et d'âmes qui prétendez régénérer l'humanité, la réformer, la rendre supérieure à ce qu'elle était jadis, à l'aide de programmes d'études plus avancées, et en supprimant les vieilles idées et les vieilles croyances qui réglaient la conduite et les actes de nos aïeux, je vous attends à l'œuvre. Aussi indépendant, aussi exempt de tous préjugés, aussi libre de toute attache que vous, mais retournant contre vous les droits de mon propre scepticisme, je me méfie de vos formules et de vos prétentions. Quand vous aurez, avec votre évangile nouveau, composé de négation et de haine, fabriqué, je ne dirai pas une humanité, —ce serait trop demander,—mais quelques types plus vaillants, plus persévérants, plus désintéressés, plus patriotes et plns épris du devoir que la famille dont je viens de raconter l'histoire, on pourra commencer à croire qu'il y a du vrai dans vos théories prétendues transcendantes qui ne tiennent pas assez compte de la nature de l'homme,—pardonnez, j'allais dire, conformément à vos systèmes, la nature de la bête. Jusqu'à présent l'expérience de la vie et l'étude de l'histoire m'ont prouvé qu'il n'y a de peuples vraiment forts que ceux qui le sont par le caractère et de fortes convictions, patriotisme compris, et que les vertus les plus précieuses ne découlent point des programmes d'études, aussi bien faits qu'il soient, ni de l'étendue des connaissances diverses dont on bourre la cervelle de l'enfant, mais des idées morales qu'on lui inculque sur le but de l'existence et notre raison d'être ici-bas. Nous nous sommes laissé imposer par des mots célèbres mais qui n'expriment qu'une part de la vérité. Le maître d'école prussien a pu contribuer au succès de Sadowa et de Sedan, les sports d'Eton à celui de Waterloo, mais il y avait en jeu un facteur plus important qu'on oublie trop volontiers. N'importe

quel docteur ès-lettres ou ès-sciences est plus instruit, dans le sens étroit du mot, que les plus grands généraux du monde, le premier forgeron, le premier contrebandier venu, ont autant et plus de force physique ou d'endurance que les guerriers de profession. L'instruction et l'endurance ne sont rien sans le dévouement. *Toutes choses égales d'ailleurs*, c'est-à-dire le nombre, l'armement, la capacité des généraux, il est évident que de deux armées qui vont se combattre, celle qui triomphera est celle qui sait le mieux mourir, une vertu qui parait complètement inconnue au catéchisme prétendu humanitaire. C'est là un lieu commun, me direz-vous, et vous prêchez des convertis. Pas si commun ni si converti que ça. Notre civilisation si avancée renferme une foule de niais qui se figurent sérieusement être supérieurs à leurs grands-pères, parce que ceux-ci ne connaissaient pas le téléphone ni les tramways électriques. Les chefs militaires, eux, ne s'y trompent pas. Ils connaissent la valeur de ce qu'on appelle le moral d'une armée. On demandait une fois au maréchal Bosquet, si je ne me trompe, ce qui arriverait si les Chinois étaient armés comme nous de bons fusils, et il répondit,—j'en demande d'autant plus pardon aux Chinois que je ne sais si ce jugement peut être considéré comme définitif,—que derrière ces bons fusils se trouveraient toujours des Chinois. Il est à souhaiter pour le repos de la vieille Europe qu'il ne se soit pas trompé, car sans cela, les évènements qui se passent en extrême-orient nous font voir que le péril jaune ne serait plus une idée chimérique, mais un danger formidable à prévoir pour l'avenir.

Lorsqu'il fallut donner un successeur à M. de La Vérendrye, on songea de nouveau à atteindre la mer de l'ouest par deux routes parallèles l'une à l' l'autre. Malheureusement M. de La Galissonnière fut remplacé le 24 septembre 1749 par M. de La Jonquière. De concert avec l'intendant Bigot, Bréard le contrôleur de la marine, Legardeur de Saint-Pierre et Lamargue de Marin, il forma une société qui devait soit-disant continuer l'œuvre de La Vérendrye, mais qui s'occupa en réalité de la traite des fourrures. " Marin devait remonter le Missouri jusqu'à sa source et de là suivre le cours de la première rivière sur laquelle il tomberait, qui irait se jeter dans l'Océan. Saint-Pierre passant par le

poste de la Reine, devait aller le rejoindre sur le bord de cette mer à une certaine latitude, mais tout cela était subordonné à la spéculation pour laquelle on s'était associé, c'est-à-dire que les voyageurs interrompraient l'expédition, dès qu'ils auraient ramassé assez de pelleteries ". (1) Aussi ne dépassèrent-ils pas les Rocheuses au pied desquelles ils élevèrent le fort de la Jonquière. En 1752, ils revinrent avec une quantité énorme de fourrures qui rapportérent aux associés des profits considérables. La part seule du gouverneur monta à 300,000 francs, d'après l'historien Smith (History of Canada). " La France ne retira rien de cette expédition dont l'Etat fit tous les frais." (2) Aux lions avaient succédé les tigres (Marin était aussi féroce qu'intrépide), et derrière eux venaient les chacals. " Bigot n'avait jamais assez d'argent pour le dissiper, La Jonquière pour l'entasser," nous dit Margry.

Les fils de La Vérendrye avaient en vain réclamé l'honneur de continuer les découvertes de leur père. Bigot et le gouverneur ayant repoussé leur demande, ils cherchèrent du moins à obtenir de l'emploi sous les chefs de la nouvelle entreprise. Legardeur de Saint-Pierre à qui ils s'adressèrent ne voulut pas leur accorder cette grâce. On craignait leur intégrité. Après un vain appel au ministre de la marine, ils durent se résigner à rester avec leur grade d'enseigne dans la colonie. On ne voulut leur rendre ni les livres de compte ni les marchandises qu'ils avaient en propre dans les divers forts de traite. (3) Deux d'entre eux firent avec honneur les campagnes de la guerre de sept ans. En 1750, l'aîné de la famille, René était enseigne en second ; le chevalier avait le même grade. Le troisième frère n'était que cadet à l'aiguillette (4) Cette même année 1750, dans la liste des officiers pour les îles de l'Amérique, est recommandé pour être lieutenant, de La Vérendrye, enseigne. En 1751 le sieur de La Vérendrye, le découvreur,

(1) Garneau, Histoire du Canada.

(2) Garneau, Histoire du Canada.

(3) M. Benjanin Sulte, Histoire des Canadiens-Français.

(4) Lorsque l'aiguillette servait de simple ornement et non de bouton pour ouvrir le vêtement, elle se bouclait et, parfois, prenait la figure d'une torsade pendant avec grâce. Un cadet à l'aiguillette ne portait pas les autres insignes des cadets. Son aiguillette tenait lieu de tout. Je dois cette explication à l'obligeance de M. Benjamin Sulte.

commandait une compagnie des troupes de la marine, (1) mais on le remplaça par un autre qu'on nomma capitaine. (2) La branche aînée de la famille des La Vérendrye a laissé des descendants au Canada. Elle y a pour représentant principal M. de Varennes, conseiller législatif, fils de M. Ferdinand de Varennes, entrepreneur menuisier, établi à Québec. Le chevalier de la Vérendrye, celui qui avait pris une part si considérable aux découvertes de la famille, partagea le triste sort des naufragés de l'Auguste, vieux navire mal équipé qui partit de Québec, le 15 octobre 1761, emportant en France plusieurs familles nobles du Canada et qui alla se briser le mois suivant sur les côtes du Cap Breton. Sept personnes seulement parvinrent à se sauver, dont Lacorne de Saint-Luc qui a laissé un journal de ce voyage. Parmi les autre personnes qui périrent, on cite aussi un Gautier de Varennes, lieutenant. (3) Serait-ce le cadet de la famille qui accompagnait son frère ou l'un de ses cousins germains (le découvreur avait un frère), c'est ce que j'ignore. Ce que je ne comprends pas, c'est que dans ce pays pour le quel ils ont tant travaillé, tant souffert, pour lequel ils ont versé leur sang, aucun monument ne rappelle le souvenir de leur glorieux père, du grand explorateur. M. Benjamin Sulte en a demandé un dès 1870, mais sa proposition semble être tombée dans un oubli complet. Quand on réparera cet oubli, qu'on place La Vérendrye à Saint-Boniface, au milieu des Canadiens-Français du Manitoba qui entoureront d'un souvenir pieux le grand ancêtre, et qu'on le montre étendant la main vers cette mer de l'ouest qu'il n'a pu atteindre de son vivant et qu'il contemple, sans doute, avec la sérénité du devoir accompli, dans l'au de-là d'où nul ne revient.

Avides et peu délicats, les nouveaux explorateurs ignorant pour la plupart les mœurs et les coutumes des sauvages, s'attirèrent le mécontentement des Cris avec lesquels les la Vérendrye

(1) Dans ma première série des Héros de la Nouvelle-France, page 33, j'ai expliqué qu'on appelait "troupes de la marine", les régiments employés aux colonies, parce qu'ils recevaient leur solde du ministre de la marine. Ce n'étaient pas des marins,

(2) M. Benjamin Sulte, Histoire des Canadiens-Français.

(3) Bulletin des recherches historiques, publié par M. Pierre Georges Roy, Lévis. Vol VII, 1904, le naufrage de l'Auguste.

avaient toujours été en bons termes et qui brûlèrent le fort la Reine et faillirent massacrer Legardeur lui-même. Celui-ci d'ailleurs, il faut lui rendre cette justice, continua à déployer cette vaillance héroïque qui, malheureusement, se trouvait maintenent au service d'une cause sordide, contraire aux intérêts supérieurs de la patrie, Se trouvant au fort la Reine, le 22 février 1752, avec 5 Français seulement et menacé par 200 Assiniboines armés, il les mit tous en fuite, en enfonçant la porte de la poudrière et promenant au-dessus des deux barils de poudre qu'il avait défoncés, un tison ardent. Ceux qu'intéresserait le récit détaillé de cet incident le trouveront tout au long dans le tome II de la Nouvelle-France de M. Eugène Guénin, pages 99 à 102, relaté par le héros lui-même dans son "journal sommaire du voyage de Jacques Legardeur de Saint-Pierre, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, capitaine d'une troupe détachée de la marine en Canada, chargé de la découverte de la mer de l'ouest, 7 octobre 1753." C'est en 1752 que Saint-Pierre donna ordre à son lieutenant, M. de Niverville (un autre parent de La Vérendrye), d'aller établir un poste au pied des Montagnes-Rocheuses. "Cet officier tomba malade en chemin et retourna sur ses pas : son parti seul remonta le Saskatchewan et construislt le fort la Jonquière, le plus avancé que les Français aient établi dans le nord-ouest. C'est à la rivière des Arcs sur l'emplacement même où 123 ans plus tard, en 1875, le capitaine Brisebois de la police à cheval érigea une construction semblable ; il ne restait plus trace alors de l'ancienne. On nomme aujourd'hui ce lieu Calgary." (1) Le nouveau gouverneur général, M. Duchesne de Menneville remplaça en 1753 Legardeur, découragé, par M. de la Corne (cousin germain de la Vérendrye) qui a laissé son nom au fort la Corne, situé un peu au de là de la fourche du Saskatchewan. "Son administration dura peu, car la guerre de 7 ans s'ouvrait et les Français ne s'occupèrent plus du nord-ouest." (2).

La surprise serait grande aujourd'hui pour nos vieux explorateurs ou nos anciens coureurs de bois et voyageurs des pays d'en haut, s'ils pouvaient reprendre la piste suivie par la Véren-

(1) M. Benjamin Sulte, Histoire des Canadiens-Français.

(2) M. Benjamin Sulte, Histoire des Canadiens-Français.

drye |du lac Supérieur à Winnipeg. Entreprenons ce voyage en prenant pour guide un écrivain tout récent, (1) nous pourrons mieux ainsi saisir la différence entre le passé et le présent.

Les eaux de l'Anse-au-Tonnerre qui, jadis, ne connaissaient que les canots d'écorce, sont sillonnées aujourd'hui par les trois vapeurs Alhabasca, Alberta et Manitoba de la Compagnie du Pacifique Canadien. Ils font un service régulier entre Owen Sound dans la baie Georgienne du lac Huron et Port Arthur et Fort William, en passant par le Sault Sainte-Marie où trônait naguère ce Napoléon industriel qu'on nomme M. Clergue, fils d'un Français et d'une Américaine de la Nouvelle-Angleterre. A Fort William, le Canadien-Pacifique a fait construire quatre grands élévateurs à grain, car, bien qu'on ne se trouve que sur le seuil du nord-ouest, ici, l'on commence à s'occuper de la récolte du Manitoba et à discuter les chances de la saison prochaine d'après le temps qu'il fera. La ligne du tramway électrique qui mène à Port Arthur circule, il est vrai, entre une jolie jeune pousse de mélèzes, de sapins et de noyers, mais l'œil aperçoit de toutes parts de vastes espaces presque dénués d'arbres, bordés de basses collines bleues dont les contours immuables n'ont point changé, non plus que ceux du mont McKay qui continue sa faction éternelle qui ne finira qu'à la fin des temps et semble toujours se pencher sur la ville et la surveiller. Le vapeur Keenora parcourt régulièrement les 168 milles qui séparent Fort Frances, devenu une bourgade de 1400 habitants qui ne demande qu'à croître, du Portage du Rat (Rat Portage), et dessert les villages naissants sur la rive canadienne et les habitations des pionniers qui viennent de plus en plus se tailler un patrimoine dans la brousse. Un chemin de fer (l'Ontario and Rainy River Railway) est en construction. L'affreuse vallée du lac des Pluies commence elle-même à s'animer. Au-dessus des chûtes du fort Frances (Koochiching Falls), un autre steamer attend pour transporter les voyageurs à travers le lac des Pluies à Mine Centre. On pense un peu si le Keenora transporte toutes sortes de choses, puisqu'il sert de route aux colons qui s'établissent avec leurs meubles, leurs instruments aratoires et

(1) Bernard McEvoy, From the great Lakes to the Wide West (des grands lacs au grand ouest.)

leurs animaux sur les concessions qu'ils ont achetées. Sur le parcours on voit encore des Indiens Saulteux, témoins vivants du passé, accroupis près de leurs tepees (cabanes) ou posant dans les attitudes favorites des aborigènes. Aux rapides du Sault du Manitou, un fort petit steamer remorque le Keenora. Les villages qui commencent ont souvent leur hôtel et leur poste, et quelquefois une petite église bâtie à la grosse. Chaque village a son dock et l'on y voit des magasins de quincaillerie et de provisions d'un caractère primitif. Au terminus occidental de cette navigation, la ville Rat Portage est délicieusement située sur un terrain à plusieurs niveaux, et s'élève au milieu d'une grande baie dans laquelle s'avancent des promontoires rocheux et boisés d'une grande beauté. La prospérité et la fortune rapide de cette petite ville grandissante n'a pas lieu de surprendre, puisqu'elle se touve à la tête de la navigation du lac et de la rivière à la Pluie et du lac des Bois, et domine ainsi 200 milles d'une des plus belles voies d'eau du Canada. Il s'y trouve, paraît-il, quantité de chiens mais qui n'aboient pas, sans doute, dit plaisamment M. McEvoy, parce qu'ils ont peur des pierres qu'on pourrait leur jeter, car il s'en trouve tellement et de toutes les dimensions qu'elles forment un trait du paysage. Elles ont du reste rendu grand service à la localité, car il paraît que quelques-unes contiennent de l'or, ce qui a attiré des colons qui se sont mis à faire autre chose, quand ils ont trouvé qu'ils n'avaient pas encore découvert un eldorado. Le premier tiers du chemin sur la voie du Pacifique, du Portage du Rat à Winnipeg, a le même caractère que la contrée inhospitalière qui borde la rivière Winnipeg. Le paysage est d'apparence rocailleuse. Il y a bien des lacs, mais ils sont eux-mêmes pleins de rocs qui saillent sur des eaux enveloppées de brumes. La végétation est misérable et consiste en broussailles et arbrisseaux. C'est une solitude sauvage faite pour un anachorète. Petit à petit on laisse derrière soi les sapins, les mélèzes et autres conifères, les rocs hérissés de pointes et les lacs solitaires couronnés de brumes. On commence à voir de petits peupliers avec un orme, par-ci par là, et à entrevoir un horizon plat et lointain.

La plaine n'est d'abord diversifiée que par quelques bouqueteaux de petits buissons, mais enfin l'on arrive à quelques mai-

sons blanches et l'on voit un laboureur tracer de sa charrue un long sillon. Le sol devient visiblement plus fertile, plus apte à produire. Puis enfin voici la réalité qu'on pressentait avec impatience : des milles carrés de blé qui déroulent sous le soleil leur riche promesse à perte de vue. Puis voici des vaches broutant l'herbe savoureuse, succulente, des vaches à lait toutes. Point de vastes granges. Quand le blé est mûr on le bat, on l'envoie à l'élévateur le plus proche et le fermier touche son chèque, mais l'on voit des maisons de ferme à l'air cossu ou confortable, avec des groupes d'arbres rappelant l'aspect des vieux pays. Elles deviennent plus nombreuses au fur et à mesure qu'on avance et l'on finit par arriver a une banlieue suburbaine où, sur un long pont, on traverse la rivière Rouge, après quoi l'on se trouve dans un des faubourgs de Winnipeg, la future cité géante du nord-ouest. Les maisons en bois sont petites pour la plupart, les rues assez larges et sales semblent avoir été labourées, puis on passe devant un établissement ou on empaquète le porc, le gazomêtre, quelques boutiques, et l'on s'arrête au long du quai de la gare qui est au même niveau que la rue et complètement ouvert de ce côté. Ce quai, et les trottoirs des maisons adjacentes sont faits de planches. Les hôtels à une piastre par jour abondent près de la gare, ainsi que des enseignes à grandes lettres qui n'ont rien d'artistique. Enseignes, poteaux et fils télégraphiques, une rue très large pavée de blocs, telle est la première impression qu'un étranger reçoit de Winnipeg en y débarquant.

Winnipeg a battu le record du continent comme augmentation rapide et substantielle. Elle occupe dans sa province une place unique comme centre social, commercial, éducationnel et gouvernemeatal. Ses larges rues sont typiques de l'ampleur des idées de ses habitants. Ils ont bien entendu parler de New-York et de Londres et se rappellent vaguement l'existence de Toronto et de Montréal, mais il n'y a pas lieu d'en être surpris, Winnipeg seule occupe leur esprit et c'est justice. Regardez autour de vous. Cette cité qui compte aujourd'hui 60,000 âmes, 50 églises, des banques magnifiques qui feraient honneur à de plus grandes villes, une université et une école normale, un collége de médecine et un palais gouvernemental, demandez aux vieux rési-

dents ce que c'était il y a 33 ans, et quand vous aurez appris que c'était un hameau de 200 habitants, vous ne trouverez plus surprenante l'infatuation de ces gens-là, vous comprendrez qu'ils s'absorbent dans la contemplation de ce qu'ils sont devenus, et que la prodigieuse réalité qui va se déroulant et grossissant sans cesse sous leurs yeux puisse, jointe au travail quotidien, satisfaire à tous les besoins de leur esprit, à toutes les ambitions qu'ils ont pu concevoir, à toutes les aspirations de leur cœur.

Nous avons vu précédemment, en décrivant la rivière Rouge, les aspects divers que la prairie présente à ceux qui ont le loisir de l'observer, qu'elle avait présentés aux explorateurs de 1857-58. Il n'en saurait être de même pour tout le monde, en particulier pour ceux qui la traversent au vol de la locomotive. Ecoutons les impressions d'un écrivain contemporain : (1) " Pour les gens qui aiment la solitude, la prairie peut-être très attrayante, mais pour les âmes qui aiment la joie, une solitude de blé et d'herbe jaune n'a rien d'inspirateur. L'œil cherche en vain quelque soulagement à la monotonie de la vue, et ne voit rien que l'horizon fugitif et moqueur dans lequel le soleil se plonge avec une sombre splendeur. Les milles se succèdent, pas un arbre, pas une rivière,—à peine un signe de vie,—les nuages le jour, les étoiles la nuit, c'est tout ce qu'il y a pour donner la variété qui tient l'esprit en éveil. La pensée et l'imagination se reportent aux hommes qui, dans les jours d'antan, ont bravé les terreurs de cette solitude, se fatiguant à suivre le pas des bœufs vers le soleil couchant. Du moins, pour leur donner la sensation du mystère et des aventures, avaient-ils l'inspiration de l'inconnu, les troupeaux de bisons dont nous avons vu quelques échantillons conservés comme une curiosité derrière des clôtures, les Indiens vraiment sauvages ornés de leurs plumes et de leurs peintures guerrières, avec les fils dégénérés desquels, affublés de panaches empruntés, nous avons fumé à Calgary le calumet de paix—une pipe de bois de bruyère commun. "

(1) William Maxwell, With the Ophir round the Empire, an account of the tour of the Prince and Princess of Wales, 1901. (Avec l'Ophir autour de l'Empire, relation du voyage du Prince et de la Princesse de Galles).



Un Hors d'Œuvre

Fausses Impressions d'un Correspondant du "Standard"

L'individualité des Canadiens-Français comme corps de population distinct est désormais indestructible.

C'EST toujours la vieille histoire du voyageur qui traverse un pays en courant et s'imagine pouvoir juger de son avenir et des sentiments de la population qui l'habite, sans la connaître intimement ni s'être assis à son foyer. L'auteur que je viens de citer, M. Maxwell, est précisément tombé dans cette erreur à propos des Canadiens-Français, non pas qu'il leur veuille du mal, loin de là, —c'est un esprit bienveillant,—mais il les voit déjà anglais en imagination et ne semble guère avoir compris ce qu'il a entendu dire. Je traduis : " Bien qu'il forment plus d'un tiers de la population du Dominion et augmentent plus rapidement que les colons anglais, les Canadiens-Français reconnaissent qu'ils devront rester en minorité et seront lentement absorbés (submerged) au fur et à mesure que les ressources du pays seront mieux connues et se développeront davantage. " Notre cœur est français, mais notre tête est anglaise (british)," s'écriait un Canadien-Français influent avec lequel j'ai souvent discuté ce sujet. Cette phrase me semble résumer la situation. La tendance à l'assimilation devient plus forte tous les jours. Neuf ans auparavant j'avais visité le Canada, et il m'a paru que, même dans ce court espace de temps, les relations sociales des deux races étaient devenues plus intimes et l'emploi de l'Anglais plus général dans les villes où la majorité des habitants sont français. Les Canadiens-Fran-

çais sont intelligents et assez avisés pour voir que leurs enfants ne peuvent réussir sans une connaissance sérieuse de l'Anglais. Les cochers eux-mêmes parlent anglais dans Québec la française. Un grand obstacle à cette tendance salutaire, c'est le fanatisme d'un parti peu considérable, mais bruyant, qui demande à grands cris la suppression de la langue française et de l'église catholique romaine. ”

On le voit, les intentions de M. Maxwell sont excellentes. Il veut bien que les Canadiens soient absorbés, submergés, assimilés, qu'ils aient l'honneur de devenir anglais complètement, mais en douceur, sans brutalité et sans violence. En lisant ses vues sur l'avenir qui attend les Canadiens-Français, je ne sais ce qui m'a fait sourire le plus, son ignorance de leur histoire et de leur pensée intime ou la naïveté de certaines de ses remarques.

Que les Canadiens-Français soient loyaux à la couronne britannique, qu'ils ne songent, comme dit M. Maxwell, ni a devenir américains, ni a fonder une république française indépendante sur les bords du Saint-Laurent, ni à redevenir Français, c'est entendu. Je ne parle pas des deux dernières hypothèses qui tombent d'elles-mêmes, la première parce que les Canadiens-Français ne sont pas assez nombreux pour la réaliser, la deuxième parce que trop de choses les séparent aujourd'hui de la France qui, de son côté, sait très bien que l'idée de reprendre le Canada serait pour elle la plus dangeureuse des chimères. Mais si les Canadiens-Français sont si fidèles aux liens qui les unissent à la Grande-Bretagne, pourquoi le sont-ils ? M. Maxwell le comprend très bien et, chose singulière, cela ne l'a pas éclairé sur le fond intime de l'âme canadienne-française. Je traduis : “ Ils se rendent compte que c'est seulement sous la domination anglaise qu'ils retiendront leur langue, leurs lois et leur religion. L'Etat de la Louisiane est un exemple du sort qu'auraient rapidement leur langue et leur individualité s'ils se trouvaient en contact avec le peuple et les institutions des Etats-Unis. ” Oui, sans doute, c'st pour cela qu'ils tiennent à rester sujets britanniques, parce que ça leur permet de rester eux-mêmes et je ne vois pas du tout pourquoi, puisqu'ils jouissent des mêmes droits que leurs compatriotes anglais, ils perdraient de propos délibéré leur indi-

vidualité propre, car, à part la question de tradition et de sentiment, l'influence qu'ils exercent actuellement dans les destinées de la confédération canadienne diminuerait plutôt qu'elle n'augmenterait, s'ils se laissaient absorber. Quant ce que M. Maxwell dit de la Louisiane, il y a lieu de remarquer que les Louisianais étaient bien moins nombreux que les Canadiens-Français quand ils ont cessé d'appartenir à la France, et je reconnais volontiers que les Américains sont plus assimilateurs, que leur influence est plus dissolvante et toute-fois, même de ce côté-là, il se produit un curieux phénomène que M. Maxwell semble ignorer, c'est que les Canadiens-Français établis dans l'Union Américaine, surtout ceux qui sont à proximité du Canada, tout en devenant sujets américains, se groupent de plus en plus, en conservant leur individualité. S'ils perdent leurs lois, il ne perdent ni leur foi, ni leur langue, et c'est au point qu'un missionnaire qui a fait, il y a quelque temps, une tournée dans les districts américains occupés par les Canadiens-Français, exprimait la conviction que dans l'évolution future de notre demi continent, il y aurait au nord-est un état de langue française.

Je ne vois pas non plus en quoi l'assertion " notre cœur est français, mais notre tête est anglaise " peut avoir pu faire croire à l'assimilation future des Canadiens Français : c'est tout le contraire. La tête anglaise a la réputation d'être solide, pratique et tenace. D'autre part la tête, généralement, chez les êtres bien organisés, travaille pour satisfaire les besoins du cœur. Si donc les Canadiens-Français ont la tête *british*, cela les aidera d'autant mieux à rester Français de souvenir, de langue, de lois et d'institution. Sans doute, la connaissance de l'Anglais se répand, surtout dans les villes, et les jeunes gens conprennent sagement que c'est un atout dans leur jeu, quoiqu'ils veuillent faire ou entreprendre, de savoir cette langue, mais quand on parcourt les grands journaux anglais de la province de Québec, le Star par exemple, à la page des situations vacantes ou offertes, on s'aperçoit que la mention : " il faut savoir l'Anglais et le Français " ou " on préférerait une personne qui sache les deux langues " est très fréquente, de sorte que ce n'est pas seulement l'Anglais qui est nécessaire pour obtenir des emplois. Quant à

l'honorable corporation des cochers que l'on nomme charretiers dans ce pays-ci, je me permettrai de faire observer qu'il serait plus surprenant qu'ils ne sussent pas au moins un peu l'Anglais que de les voir parler cette langue, la seule comprise par la grande majorité des touristes qui viennent à Québec pendant l'été. Il y a d'ailleurs parmi eux un certain nombre de fils de la verte Erin.

Non, les Canadiens-Français n'ont pas la moindre intention de se laisser absorber, bien qu'ils parlent plus Anglais qu'autrefois et que beaucoup de leurs hommes politiques sachent parler et faire de bons discours dans les deux langues, ce qui leur donne une supériorité et un avantage marqués sur les hommes politiques anglais. On n'a pas l'habitude de se laisser assimiler par ceux à qui l'on se sent supérieur. La connaissance de l'Anglais, même approfondie, n'est pour eux qu'une arme dans la bataille de la vie et ne les empêche pas de préférer nos grands classiques ou nos grands romantiques, suivant les goûts, même au divin Shakespeare. Dans les discours que cite M. Maxwell, il n'a pas su lire entre les lignes. Cette persistance à parter de " notre langue et de notre religion ", cette insistance à rappeler la devise inscrite sur le pavillon de la province de Québec : " Je me souviens ", auraient dû éclairer le correspondant du Standard sur les sentiments qui dominent dans le cœur canadien-français. C'est l'arche sainte à laquelle il ne faut pas toucher. L'Angleterre a eu la sagesse de le comprendre et on lui en est reconnaissant : voilà tout. M. Maxwell dit, à propos de la réception faite au Prince et à la Princesse de Galles, à leur arrivée à Québec, que quelques personnes l'ont trouvée silencieuse (quiet). Lui, au contraire, admire l'empressement de la foule, en dépit du mauvais temps qu'il faisait, à voir les visiteurs royaux et dit que la loyauté des Canadiens-Français s'est exprimée dans les adresses présentées au prince et à la princesse : sans doute : dans ce dernier cas c'était la fameuse *British head* qui fonctionnait, mais n'a-t-il pas entendu l'ovation frénétique faite à nos marins de France sur la place de la Basilique ? là, c'était le cœur qui parlait.

Depuis le passage à Québec du prince et de la princesse de

Galles, il s'est produit en 1902 un évènement considérable dans la vie des Canadiens-Français, je veux parler des grandes fêtes dans lesquelles ils ont célébré à la fois les noces de diamant de la Société Saint Jean-Baptiste et les noces d'or de l'Université-Laval, tandis que se tenait le premier congrès des médecins de langue française de l'Amérique du Nord. Un grand nombre de bons orateurs se sont fait entendre à cette triple manifestation de la vie nationale où M. Kleczkowski, Consul-Général de France, a répondu éloquemment au toast porté à la France par l'honorable M. A. Robitaille, alors député de Québec centre à la législature, et qui fait maintenant parti du ministère de l'honorable M. Parent en qualité de secrétaire-provincial. Parmi les discours prononcés, il en est un surtout qui a bien fait ressortir la pensée intime des Canadiens-Français, celle qui, dans leur cœur, lie d'une manière indissoluble leurs souvenirs à leurs espérances, c'est l'admirable discours de l'Honorable M. Chapais président général, chargé d'organiser les fêtes, et d'où j'extrais le passage suivant : " Lorsque l'on étudie notre histoire, on est frappé d'un fait : c'est que peu de peuples ont eu à livrer autant de combats et à subir autant d'épreuves. Durant près de deux siècles, la foudre a grondé sur nos têtes et nous avons été secoués par tous les souffles de l'aquilon. La barbarie sanglante a failli nous étouffer au berceau. Plus tard, l'invasion désastreuse et la domination étrangère ont ouvert sous nos pas un gouffre qui devait être notre tombeau. Enfin l'oppression et l'ostracisme politiques ont longtemps poursuivi notre anéantissement. Et cependant nous avons vécu, nous vivons et nous vivrons. " Et plus loin M. Chapais ajoute, faisant ainsi la leçon aux gens qui ont la manie de vouloir s'assimiler un peuple malgré lui : " Un groupe ethnique qui perd sa nationalité s'abâtardit et ne peut plus contribuer à élever le niveau social, mais il devient au contraire une cause d'abaissement et de décadence. "

Les Anglais intelligents de la province de Québec comprennent bien que la nationalité des Canadiens-Français est désormais invincible. Ils ont plus de foi dans leur avenir politique que certains de leurs compatriotes d'origine française à l'âme pusillamine qui croient, comme M. Maxwell, à l'absorption lente

de leur race. J'ai entendu moi-même M. Gregor, le distingué professeur de l'Universé-McGill, dans une conférence qu'il a donnée, il y a quelques années, au Morrin College de Québec, dire qu'il ne croyait pas qu'il y eût quelqu'un d'assez insensé (insane enough) pour s'imaginer que le Français disparaîtrait de ce pays-ci. Les hommes d'état canadiens-français savent bien ce qu'ils font quand ils disent : " emparons-nous du sol. " Parmi les éléments français du pays, les quelques hommes qui ne croient pas à la permanence de leur race péchent par ignorance. Qu'ils s'instruisent, qu'ils lisent l'histoire et la géographie et ils y apprendront qu'un peuple même petit, quand il possède le sol et ne s'abandonne pas lui-même, ne se déplante plus. Comment, on n'a pas pu dénationaliser vos pères quand ils étaient 60,000, et vous voudriez qu'on y réussît maintenant que vous allez être bientôt 2,000,000 ! (Je ne parle que du Canada).

L'Angleterre, malgré ses solides vertus, n'est pas assimilatrice. Le Français est assimilateur, à cause de l'aménité, de l'affabilité de son caractère, du charme et de la douceur de sa civilisation. L'Américain des Etats-Unis l'est à cause de la largeur de ses idées, parce qu'il est prêt à accueillir et à faire siens tous ceux qui peuvent ajouter à la puissance de l'Union. Les Anglais n'ont jamais réussi à s'assimiler les plus petits groupes français catholiques, témoin celui de l'île Maurice où, seuls, les soldats et les fonctionnaires sont anglais, après un siècle et demi de domination britannique. Il n'est pas nécessaire d'avoir la tête anglaise pour tenir à ses origines. Nul n'y est plus fidèle que le Français réputé " léger ". C'est notre honneur et notre gloire. Nous ne sommes pas, comme les Allemands, une race inpersonnelle, destinée à grossir les autres peuples. Saxons et Teutons ont beau se multiplier. Partout où ils sont en contact avec une frontière de notre langue, sauf dans la Suisse protestante française, c'est comme une barrière qui leur dit : tu n'iras pas plus loin.



ENTREPOTS ET MAGASINS



A. TOUSSAINT & CIE

194, rue St-Paul, - QUEBEC



Dépositaires-Généraux du VIN DES CARMES

Fabricants des Vins Canadiens
DITS:
St-Nazaire, (Vin de messe)
O'Porto xxx
Port xx
Port x
Clarets Canadiens
Vrais Vinaigres de vins

Negociants et importateurs
DES
Célèbres brandies Duquet, Sorin
Brandy médicinal Briand
Gins Melchers honey suckle
Gins " aromatico
Ryes français, etc.
Vins de France, Espagne et Italie.

ARTHUR LAVIGNE

EDITEUR DE MUSIQUE

IMPORTATEUR DE

PIANOS,
ORGUES,
VIOLONS,
GUITARES,
MANDOLINES,
CORNETS,
FLUTES,
Etc., Etc.



minutieusement choisis chez les manufacturiers les plus habiles, et fournis aux clients à des prix **extrêmement modiques** et à **termes** de **paiement faciles,**—a toujours en magasin les **Publications Musicales les plus récentes** reçues périodiquement d'Europe et des Etats-Unis.

PIANOS et ORGUES à louer à prix modique et Pianos et Orgues réparés chez

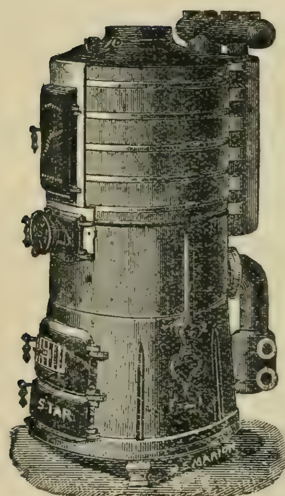
ARTHUR LAVIGNE

68, rue St-Jean,

Québec.

ADOLPHE HUOT

Ferblantier,
Plombier,
Electricien,



POSEUR
d'Appareils à Gaz,
Vapeur
et Fournaises
à l'eau chaude,
et ouvrages
en cuivre.

38, Marché Champlain, - - Basse-Ville,

QUEBEC.

Ouvrage exécuté avec célérité et à prix modérés.

Téléphone 1567.

TABLE DES MATIÈRES



